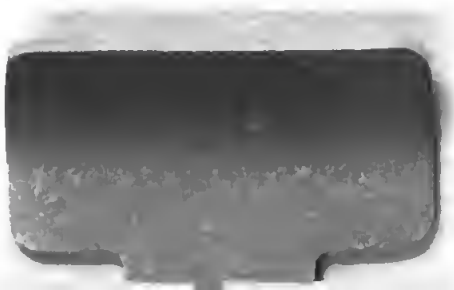
3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME III.

AMELIE BOOTH,

Hiſtoire Angloiſe.

TOME TROISIEME.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1781.

AMELIE BOOTH.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE I.

Dans lequel on reprend l'hiſtoire de plus haut.

AVANT de pourſuivre plus loin notre hiſtoire, il eſt à propos de retourner un peu ſur nos pas pour expliquer la conduite du docteur Harriſon. Quelque extraordinaire qu'elle puiſſe paroître juſqu'ici, on n'y trouvera, je crois, après l'avoir examinée plus à fond, rien qui ne ſoit conforme aux régles de la prudence la plus conſommée,

& même très-compatible avec ſa bonté ordinaire.

Nous avons déjà vu en partie ſous quels traits on avoit repréſenté Booth au docteur, pendant qu'il étoit hors du royaume. En effet, le récit qui lui avoit été envoyé du capitaine, tant par le curé, que par un gentilhomme du voiſinage, étoit plus chargé & plus déſavantageux pour Booth, que le docteur n'avoit cru devoir le lui marquer dans ſa lettre que nous avons rapportée ci-devant. Cette lettre annonçoit aſſez ce qu'il penſoit de la conduite de Booth. Néanmoins il réſolut d'attendre à en porter un jugement final juſqu'à ſon retour : quoiqu'il le blamât, il ne vouloit pas abſolument le condamner, ſans avoir une démonſtration oculaire de ſes torts.

De retour dans ſa paroiſſe, le docteur trouva toutes les accuſations qu'on lui avoit adreſſées, confirmées par pluſieurs témoins, dont la plus forte fut la femme du curé, qui avoit été précédemment amie d'Amelie, & qui affectoit encore les apparences extérieures de l'amitié. Elle accompagnoit tout cela de *je ſuis fâchée de l'avouer ; c'eſt l'amitié qui me fait parler ; c'eſt pour le bien que je vous le dis.* Après ces préambules, elle ne finiſſoit pas une converſation, ſans y gliſſer quelque médiſance horrible, ou quelque invective amere.

Indépendamment du tour malin qu'on

donnoit à ces affaires à la campagne, & qui étoit dû en bonne partie au malheur, & peut-être un peu à l'imprudence, le voiſinage rétentiſſoit de pluſieurs menſonges ſcandaleux & groſſiers, qui étoient de pures inventions de ſes ennemis, & dont la ſcene fut miſe à Londres pendant ſon abſence.

Empoiſonné par toutes ces méchancetés, le docteur vint à Londres, & apprenant où Booth étoit logé, il alla lui faire une viſite. C'étoit véritablement le docteur qui avoit paſſé au logis, le ſoir que Booth & Amelie étoient à la promenade au parc, & ſur lequel le lecteur voudra bien ſe rappeler tant de conjectures étranges & ſingulieres que l'on forma.

Le docteur y apperçut la petite montre d'or, & tous ces jolis colifichets que le noble Lord avoit donné aux enfans; & d'après les réponſes de la pauvre ſervante ſotte & ignorante, il ne put douter qu'Amelie ne les eut achetés quelques jours auparavant.

Ce récit cadroit ſi bien avec les idées qu'on lui avoit inſpirées des folies de Booth à la campagne, qu'il crut fermement que le mari & la femme étoient les gens les plus vains, les plus fols & les plus injuſtes du monde. En effet, il n'étoit guere croyable que deux perſonnes raiſonnables puſſent donner dans une telle ab-

ſurdité : mais quelque monſtrueux & abſurde que cela pût être, cette démonſtration oculaire paroiſſoit une preuve évidente contr'eux.

Le docteur ſortit de leur appartement, irrité de cette prétendue découverte : malheureuſement pour Booth, il étoit invité ce ſoir à ſouper avec le même gentilhomme dont Booth avoit arrenté la ferme. La converſation étant tombée ſur le pauvre capitaine, ils comparerent leurs créances. Le récit de ce que le docteur avoit vu ce ſoir, irrita tellement le gentilhomme à qui Booth devoit auſſi, qu'il jura de prendre une ordonnance contre lui dès le lendemain matin, & de le faire empriſonner mort ou vif. Le docteur ſe laiſſa perſuader d'en faire autant. On envoya auſſitôt chercher M. Murphy; & le docteur répéta devant lui, pour fondement de ſa pourſuite, ce qu'il avoit vu dans l'appartement de Booth. C'eſt préciſément ce que le procureur, comme nous l'avons vu ci-devant, avoit redit à Atkinſon.

Le docteur ne ſut pas plutôt que Booth étoit arrêté, que la malheureuſe ſituation de ſa femme & de ſes enfans lui revinrent dans l'eſprit. Les enfans, qui alloient être abſolument ruinés avec leur pere, étoient innocens : à l'égard d'Amelie, quoiqu'il crût avoir des preuves convaincantes d'une légéreté fort blâmable de ſa part, ſon an-

cienne amitié & ſon affection pour elle, lui faiſoient imaginer toutes ſortes d'excuſes : ces ſentimens, en accablant tout-à-fait le mari, diminuerent ſes ſoupçons contre la femme.

Dans cette ſituation d'eſprit, il réſolut de faire à Amelie une ſeconde viſite, & s'en alloit chez Me. Elliſon, quand il avoit rencontré le ſergent, qui s'étoit fait connoître à lui. Le docteur mena ſon vieux domeſtique au caffé, où il en apprit un tel détail de Booth & d'Amelie, que ſur le champ il pria le ſergent de le mener chez Amelie. Voilà préciſément le cordial dont nous avons parlé à la fin du neuvieme chapitre du livre précédent.

Le docteur fut tranquilliſé ſur les coliſichets, qui lui avoient cauſé tant de peine & d'inquiétude, & qui avoient attiré un ſi grand malheur ſur la tête du pauvre Booth. Amelie donna auſſi au docteur la même ſatisfaction ſur ce qu'il avoit entendu dire de la conduite de ſon mari à la campagne, & l'aſſura ſur ſon honneur, que Booth étoit en état de répondre ſur toutes les plaintes contre ſa conduite, & qu'elle ne doutoit point qu'un homme de l'équité & de la candeur du docteur, ne l'excuſât entiérement, & ne le conſidérât comme un infortuné, plus digne de la compaſſion d'un honnête homme, que de ſa colere & de ſon reſſentiment.

Ce digne eccléſiaſtique ne cherchoit point à trouver des raiſons de condamner le capitaine, ni à juſtifier ſes procédés de vengeance; tout au contraire, ſe réjouïſſant ſincérement à chaque preuve qu'on lui adminiſtroit pour juſtifier le caractere de ſon ami, il prêta une oreille favorable à tout ce que lui diſoit Amelie. Il eſt vrai qu'il y étoit porté par l'amitié qu'il avoit toujours eue pour cette dame, par la bonne opinion qu'il avoit eue d'elle, & la pitié que lui inſpiroit ſon état miſérable: car il la trouva dans les tranſes les plus fortes de chagrin & de déſeſpoir avec ſes deux petits enfans qui ſe déſoloient autour d'elle. Un tel ſpectacle pour une ame bien placée, eſt le coup d'œil le plus ſenſible que la nature puiſſe offrir, & donne au ſpectateur un plus juſte motif de pleurs & d'affliction, que s'il voyoit tous les héros qui ont jamais infeſté la terre, pendus à la file.

Le docteur ſe ſentit touché de ce ſpectacle, comme il le devoit. Il tâcha auſſitôt de conſoler ces affligés; & il y réuſſit ſi bien, qu'Amelie reprit aſſez de force pour lui donner les ſatisfactions qu'on vient de voir. Enſuite il lui déclara qu'il iroit relâcher ſon mari; ce qu'il fit véritablement, de la maniere que nous l'avons rapporté ci-deſſus.

CHAPITRE II.

Dans lequel l'hiſtoire va en avant.

RETOURNONS maintenant à l'endroit de notre hiſtoire, où nous étions reſtés à la fin de notre dernier livre.

Booth & ſes amis arriverent de la maiſon du baillif à l'appartement du ſergent, où Booth monta auſſitôt pour voir ſon Amelie. Je n'entreprendrai pas de peindre leur entrevue : on n'a ſûrement jamais rien vu de ſi tendre & de ſi touchant : j'obſerverai cependant qu'il y a bien peu de ces momens délicieux, dont les meilleurs cœurs ſont capables, que puiſſent réellement contrebalancer la longue jouiſſance des biens qui tombent ſouvent au partage des méchans.

Tandis que Booth & ſa femme repaiſſoient leurs ames des délices mutuelles les plus délicates, le docteur s'étoit arrêté à jouer avec les deux petits enfans au bas de l'eſcalier. Tandis qu'il étoit occupé ainſi, le petit garçon fit quelque choſe de mal ; ſur quoi le docteur lui dit : ſi vous le faites davantage, je vous enlèverai encore votre papa ..... Encore, monſieur, dit l'enfant ; c'eſt donc vous qui aviez auparavant emmené mon papa ? Suppoſé que

ce ſoit moi, dit le docteur, ne me le pardonneriez-vous pas? Oui, s'écria l'enfant, je vous le pardonnerois, parce qu'un chrétien doit pardonner à tout le monde; mais je vous haïrois tout le reſte de ma vie.

Le Docteur fut ſi charmé de la réponſe de l'enfant, qu'il le prit dans ſes bras & le baiſa: alors Booth & ſa femme revinrent. Le Docteur leur demanda lequel des deux inſtruiſoit l'enfant dans ſa Religion. Booth avoua que c'étoit Amelie qui en avoit tout le mérite. J'aurois plutôt cru que c'étoit ſon pere, s'écria le Docteur: car il paroît Chrétien à la façon des ſoldats, & aſſure qu'il hait ſes ennemis de bien bonne grace.

Comment, mon fils, s'écria Amelie, eſt-ce que je vous ai enſeigné cela? Je ne dis pas, maman, s'écria le petit garçon, que je haïrai mes ennemis. J'ai dit que je haïrois les ennemis de papa. Sûrement, maman, il n'y a point de mal à cela. Oh! je ſuis sûr qu'il n'y a point de mal à cela; car je vous ai entendu dire mille fois la même choſe.

Le Docteur ſourit de ce que diſoit l'enfant; & lui careſſant le menton, dit, qu'il ne falloit haïr perſonne. Madame Atkinſon, qui avoit fait préparer à dîner pour tous, vint avertir de ſe mettre à table.

Ce fut alors que Booth fut inſtruit du

mariage du Sergent, ainſi que le Docteur Harriſon, qui tous les deux lui en firent compliment.

Madame Atkinſon, qui fut peut-être plus confuſe qu'elle ne l'auroit été ſi elle eût épouſé un Colonel, dit: ſi j'ai mal fait, je m'en prendrai à Madame Booth; car c'eſt elle qui a fait le mariage. En effet, M. Atkinſon, vous êtes fort redevable au portrait que cette Dame m'a fait de vous. Je me flatte qu'il le méritera, dit le Docteur; & ſi la vie de ſoldat n'a pas gâté un bon garçon, je crois pouvoir bien répondre de lui.

Tandis que cette petite compagnie jouiſſoit de l'agrément, qui ne manque pas de ſe trouver dans la converſation, quand tous les acteurs ſont contens les uns des autres; il arriva une viſite, qui peut-être ne fit pas plaiſir à tous également. C'étoit le Colonel James, qui, entrant dans la chambre avec beaucoup de gaieté, alla droit à Booth, l'embraſſa & marqua beaucoup de ſatisfaction de le trouver là. Enſuite il s'excuſa de ne l'avoir pas été voir le matin, ſur ce que la choſe lui avoit été impoſſible; qu'il avoit, avec la plus grande peine, abandonné une affaire de grande conſéquence, pour le ſervir cette après-dînée. Je ſuis charmé pour l'amour de vous, dit-il à Booth, que mes ſervices ne vous ſoient plus néceſſaires.

Booth fut extrêmement ſatisfait de cette déclaration, & ne manqua pas de le remercier auſſi vivement, que s'il eut rempli ſa promeſſe : les deux Dames n'en furent pas tout-à-fait ſi contentes. Quant au Sergent, il étoit ſorti de la chambre quand le Colonel étoit entré; non pas qu'il fût abſolument ſaiſi de cette timidité, dont nous avons remarqué qu'il étoit ſuſceptible ; mais à la vérité, parce qu'après ce qui s'étoit paſſé le matin, il n'aimoit pas à voir le Colonel, tant à cauſe de ſa femme, qu'à cauſe de ſon ami.

Au contraire, le Docteur, d'après ce qu'il avoit entendu dire précédemment à Amelie & à ſon mari, de la bonté & de la généroſité du Colonel, avoit pris de lui une ſi bonne opinion, qu'il fut charmé de le rencontrer, & ſaiſit la premiere occaſion de le lui dire. Colonel, dit le Docteur, je n'ai pas le bonheur d'être connu de vous ; mais j'ai deſiré depuis long-tems de faire connoiſſance avec un Gentilhomme, dont j'ai tant entendu célèbrer les louanges par quelques perſonnes de cette compagnie. Le Colonel répondit, comme il le devoit, à ce compliment, & ils entrerent bientôt enſemble, dans une converſation familiere, car le Docteur n'étoit pas d'un accès difficile : il ſoutenoit que cette réſerve ſinguliere, qu'on voit entre les gens qui ne ſe connoiſſent que peu, du moins en Angle-

terre, ne convient guère entre les Chrétiens.

Les deux Dames ſortirent bientôt de la chambre, & le reſte de la viſite, qui ne fut pas fort longue, ſe paſſa à converſer ſur des matieres générales & indifférentes, qui ne valent pas la peine d'être rappelées. Pour concluſion, le Colonel invita Booth, ſa femme & le Docteur, à dîner chez lui le lendemain.

Pour rendre au Colonel la juſtice qui lui eſt due, je dirai qu'il avoit montré beaucoup de préſence d'eſprit, & un grand pouvoir ſur lui-même dans cette occaſion; car à parler vrai, ſa viſite n'avoit été deſtinée que pour Amelie ſeule: il ne s'attendoit pas, & peut-être il ne deſiroit guère de rencontrer le Capitaine au logis. La grande joie qu'il fit tout d'un coup paroître ſur ſon viſage, à l'aſpect imprévu de ſon ami, doit être attribuée à ce noble art qu'on enſeigne dans ces excellentes écoles, appelées les différentes cours de l'Europe. Par lui les hommes apprennent à habiller leur viſage auſſi bien que leur corps, & à ſe revêtir des dehors de l'amitié, auſſi facilement qu'ils peuvent mettre un habit galonné.

Quand le Colonel & le Docteur furent partis, Booth dit à Amelie l'invitation que le Colonel lui avoit faite. Elle fut ſi ſaiſie de cette nouvelle, & laiſſa paroître des ſi-

gnes ſi viſibles de confuſion & d'embarras, que Booth n'auroit pas manqué de s'en appercevoir, ſi le ſoupçon lui eût donné la moindre idée de faire des remarques. C'eſt effectivement le grand miroir, à l'aide duquel nous appercevons clairement preſque tout ce qui ſe paſſe dans l'eſprit des autres; ſans lui, rien n'a la vue ſi courte & ſi bornée que l'homme.

Amelie revenue de ſon premier trouble, répondit: mon cher, je dînerai avec vous par-tout où vous voudrez me l'ordonner. Je vous ſuis obligé, ma chére amie, s'écria Booth: mais votre obéiſſance ſera bien facile; car mon deſir ſera toujours que vous ſuiviez vos propres inclinations. Mes inclinations, répondit-elle, ſeroient, je le crains, trop déraiſonnables, en vous retenant à la maiſon: car elle me conduiroient toujours à être ſeule avec vous & vos enfans, ou tout au plus avec un ou deux amis. Ah! ma chére, repliqua-t-il, les grandes compagnies nous donnent plus de goût pour notre ſolitude, quand nous y revenons. Nous ſerons extrêmement contens; car le Docteur en ſera. Oui, pour vous, je l'eſpère, s'écria-t-elle; mais moi, j'avoue que j'aurois été plus charmée de jouir quelques jours de vous même & de nos enfans, ſans autre compagnie que Madame Atkinſon, pour qui j'ai conçu une violente affection, & qui ne nous auroit donné que fort peu

d'embarras. Cependant ſi vous avez promis, il faut que je m'y détermine. Mais, mon enfant, s'écria-t-il, ſi j'avois pu deviner que cette propoſition vous eût été tant ſoit peu déſagréable, j'aurois refuſé net; quoique je ne vois pas quelle objection..... Objection! s'écria vivement Amélie.... je n'ai pas d'objection..... Bon! bon! dit-il, ſoyez franche; je ſais votre objection, quoique vous faſſiez difficulté de l'avouer. O ciel! cria Amélie effrayée, que voulez-vous dire? quelle objection? Mais, répondit-il, la compagnie de Madame James; j'avoue qu'elle ne s'eſt pas conduite avec vous en dernier lieu, comme vous auriez dû l'attendre: mais il faut paſſer là-deſſus en faveur de ſon mari, à qui nous avons tant d'obligations, qui eſt le plus digne, le plus honnête, le plus généreux homme de l'univers, & le meilleur ami que j'aie jamais eu.

Amélie, qui avoit bien d'autres ſoupçons, & qui commençoit à craindre que ſon mari ne les eût découverts, fut charmée de voir qu'il prenoit ainſi le change. Elle donna donc un peu dans ſon ſens, & reconnut la vérité de ce qu'il avoit dit: mais elle ajouta que le plaiſir de ſe rendre à ſes déſirs, compenſeroit avec uſure tout le mécontentement qu'elle pourroit éprouver à tout autre égard. Bientôt après elle

changea de converſation, en promettant d'un air gai, de remplir ſa promeſſe.

Véritablement la pauvre Amélie avoit alors une tâche bien déſagréable à remplir. Elle jugeoit abſolument néceſſaire de cacher à ſon mari l'opinion qu'elle avoit conçue du Colonel; car, connoiſſant le caractere, tant de ſon mari, que de ſon ami, ou plutôt de ſon ennemi, (car ces deux mots ſont preſque ſynonymes dans le langage du monde) elle avoit les plus fortes raiſons d'appréhender qu'il n'en réſultât quelque cataſtrophe fatale, ſi ſon mari prenoit ſur le compte de James les mêmes idées qui tourmentoient ſon cœur.

Comme il n'y avoit que de pareilles raiſons qui puſſent juſtifier la moindre conduite revêche, ou même réſervée de ſa part, à l'égard de James, qui, ſelon toute apparence, s'étoit acquis des droits à la reconnoiſſance de Booth & d'elle-même, elle ſe trouva réduite à l'alternative la plus terrible pour une femme vertueuſe, en ce qu'elle fournit ſouvent le plus grand triomphe, & quelquefois beaucoup d'avantages à des hommes qui font profeſſion ouverte de galanterie.

En un mot, pour éviter de donner le moindre ombrage à ſon mari, Amélie fut

forcée d'agir d'une maniere qu'elle ſavoit devoir donner néceſſairement de l'encouragement au Colonel : ſituation qui demande peut-être autant de délicateſſe & de prudence, qu'aucune autre où l'héroïſme du caractere femelle puiſſe avoir occaſion de briller.

CHAPITRE III.

Converſation entre le Docteur Harriſon & d'autres.

LE lendemain Booth, ſa femme & le Docteur ſe rendirent chez le Colonel James; le Colonel Bath s'y trouva auſſi.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable au dîner, juſqu'à ce que les Dames ſe retirerent. La conduite du Colonel James fut telle, qu'Amélie, qui ſavoit ce qu'il vouloit dire, en fut fort embarraſſée. Cependant le tout étoit trop ſubtil & trop délié pour être apperçu des autres.

Quand les Dames furent parties, c'eſt-à-dire, auſſitôt qu'Amélie put engager Madame James à quitter la table, le Colonel Bath, qui avoit bu aſſez largement du vin de Champagne au dîner, commença bientôt à déployer ſa magnanimité. Jeune homme, dit-il à Booth, mon frere m'a dit que vous aviez été traité fort mal depuis peu par quelques coquins; je ne doute pas que vous ne cherchiez à vous en faire rendre raiſon.

Booth répondit qu'il ignoroit ce qu'il entendoit par là. Puiſqu'il faut que je vous le diſe donc, s'écria le Colonel, j'apprends que vous avez été arrêté; vous ſavez quelle

ſatisfaction un homme d'honneur doit tirer d'une pareille inſulte.

Je vous prie, Monſieur, dit le Docteur, ne parlons plus de cette affaire. Je ſuis convaincu qu'on ne demandera point de ſatisfaction juſqu'à ce qu'il ſoit en état de la donner.

Je n'entends pas ce que vous voulez dire par *en état*, s'écria le Colonel.... A quoi le Docteur répondit, que c'étoit une matiere trop délicate pour en parler davantage.

Donnez-moi la main, Docteur, s'écria le Colonel; je vois que vous êtes un homme d'honneur, quoique vous portiez une ſoutane. C'eſt comme vous dites, une matiere d'une nature très-délicate. Rien en effet n'eſt ſi délicat que l'honneur de l'homme. Morbleu! ſi quelqu'homme, je m'entends, c'eſt-à-dire, quelque Gentilhomme me faiſoit arrêter....je lui couperois la gorge auſſi ſûrement que....

Comment, Monſieur, dit le Docteur, vous voudriez compenſer un mépris de la loi par un autre plus grand, & payer vos dettes en commettant un meurtre?

Pourquoi nous parlez-vous de loi entre Gentilshommes, dit le Colonel? Un homme d'honneur porte la loi à ſon côté: le reſſentiment d'un affront peut-il rendre un Gentilhomme meurtrier? Quel plus grand affront un homme peut-il faire à un au-

tre, que de le faire arrêter ? Je ſuis convaincu que quiconque en fait arrêter un autre, lui donneroit un ſoufflet ſur la face.

Ici le Colonel lança un regard farouche, & le Docteur reſta tout ſtupéfait de cette doctrine. Booth, qui vit bien l'impoſſibilité de contredire avec ſuccès l'humeur du Colonel, commença à en rire; & ayant d'abord fait un clin d'œil en particulier au Docteur, dit qu'il y avoit des cas, ſans doute, où on devoit ſe reſſentir d'un tel affront ; mais auſſi d'autres, où tout reſſentiment étoit impraticable : par exemple, dit-il, quand un homme eſt arrêté à la requête d'une femme.

On ne peut pas ſuppoſer que j'aye entendu parler de ce cas, s'ecria le Colonel ; & vous êtes convaincu que je n'ai pas voulu l'entendre.

Monſieur, dit le Docteur, pour mettre fin tout d'un coup à ce diſcours, c'eſt moi qui ſuis le plaignant, à la pourſuite de qui ce Gentilhomme a été arrêté.

C'étoit vous, Monſieur, s'écria le Colonel ! Ah ! je n'ai plus rien à dire. Les femmes & les gens d'Egliſe ſont ſur le même pied. Tous les gens à robe longue ſont exceptés des loix de l'honneur.

Je ne vous remercie pas de cette exemption, dit le Docteur; & ſi l'honneur & l'action de ſe battre ſont pour vous, comme ils ſemblent être, des termes ſynony-

mes, je crois qu'il y a des gens du Clergé, qui, pour la défenſe de leur Religion, de leur patrie ou de leur ami, les ſeules raiſons excuſables de ſe battre, outre la défenſe de ſoi même, combattroient avec autant de courage que vous, Colonel, & même ſans être payés pour cela.

Monſieur, dit le Colonel, avec beaucoup de dignité, vous êtes privilégié; je vous permets de dire tout ce que vous voudrez: je reſpecte votre Ordre, & vous ne pouvez pas m'offenſer.

Je ne veux pas vous offenſer, Colonel, s'écria le Docteur; & notre Ordre vous eſt bien obligé d'avoir tant de reſpect pour nous, tandis que vous n'en avez aucun pour notre maître.

Quel maître, Monſieur, dit le Colonel?

Ce maitre, répondit le Docteur, qui a expreſſément défendu ce coupement de gorge, pour lequel vous marquez avoir tant d'inclination.

Oh! votre ſerviteur, Monſieur, dit le Colonel, je vois où vous en voulez venir: vous ne me ferez jamais croire que la Religion me force à être un lâche.

Je déteſte & je mépriſe ce nom autant que vous, Monſieur, s'écria le Docteur: mais vous avez une fauſſe idée de ce terme. Les Grecs & les Romains étoient-ils des lâches? Cependant on n'entendoit

pas parler parmi eux de cette boucherie, que vous appelez combat en duel.

Monſieur, s'écria le Colonel, qu'eſt-ce que tous les combats dont l'Homere de M. Pope eſt rempli, ſi ce n'eſt des duels? Un héros, je ne ſais lequel, un des Agamemnon, n'a-t-il pas combattu contre ce pauvre guerrier Pâris? Diomede avec... comment l'appelez-vous? & Hector avec... j'ai oublié ſon nom.... celui qui étoit le grand ami d'Achille, & enſuite avec Achille lui-même? Bien plus, y a-t-il autre choſe dans le Virgile de Driden, que des combats?

A ce que je vois, vous êtes un homme ſavant, Colonel, s'écria le Docteur; mais...

Je vous remercie du compliment, dit le Colonel.... Non, Monſieur, je n'ai point de prétentions au ſavoir; je n'ai qu'un peu de lecture; je ne ſuis point du tout honteux de l'avouer.

Mais, Colonel, s'écria le Docteur, il eſt sûr que vous avez fait quelque petite erreur; car je ſuis très-porté à croire que M. Pope & M. Dryden (quoique je ne puis pas dire que j'aye jamais lu un mot de l'un ni de l'autre) parlent de guerres entre des nations, & non pas de duels particuliers. Je ne me rappelle pas un ſeul exemple des derniers dans toute l'Hiſtoire Grecque ni dans la Romaine: en un mot, c'eſt une coutume moderne, qui s'eſt établie

blié parmi les nations barbares depuis le tems du Chriſtianiſme, quoique c'eſt une violation de la loi chrétienne, & conſéquemment un péché beaucoup plus grand parmi nous, qu'il n'auroit été chez les Païens.

Buvons un coup, là-deſſus, Docteur, dit le Colonel, & changeons de converſation. Je m'apperçois que nous ne ſerons jamais d'accord ſur cet article. Vous êtes un homme d'Egliſe, & je n'attends pas que vous m'en diſiez naturellement ce que vous penſez.

Mais ne ſommes-nous pas tous les deux de la même Egliſe, répondit le Docteur?

Monſieur, répondit le Colonel, je ſuis de l'Egliſe d'Angleterre, & je répandrois pour elle la derniere goutte de mon ſang.

Cela eſt bien généreux à vous, Colonel, répondit le Docteur, de combattre avec tant de zèle, pour une religion ſuivant laquelle vous ſerez damné.

Il eſt heureux pour vous, Docteur, s'écria le Colonel, que vous portiez une ſoutane; par la dignité de l'homme, ſi tout autre m'avoit dit les mots que vous venez de prononcer, je les lui ferois rentrer dans le ventre.... &.... morbleu, & mon épée auſſi pardeſſus le marché.

Booth commença à appréhender que la diſpute ne s'échauffât davantage; & que le Colonel, par honneur, & à force de Chain-

pagne, n'en vint au point d'oublier le reſpect qui eſt dû, & qu'il faiſoit profeſſion de rendre à la robe ſacerdotale. Il ſe mêla donc parmi les diſputans, & dit que le Colonel avoit bien fait de propoſer un autre ſujet de converſation : qu'il étoit impoſſible de concilier avec la Religion Chrétienne l'acceptation d'un défi, ni de le refuſer avec les idées modernes de l'honneur. Vous avouerez, Docteur, dit-il, que c'eſt enjoindre très-expreſſément à un homme de devenir infâme, ſur-tout pour un Soldat qui avec cela perdroit ſon état & ſon pain.

Eh bien, Monſieur, dit le Colonel d'un air triomphant, que dites-vous à cela ?

Moi, dit le Docteur, je dis qu'il eſt encore plus fâcheux d'être damné.

Cela peut être, dit le Colonel; mais je veux mourir, ſi je recevrois jamais un affront de qui que ce ſoit; malgré tout cela, cependant, je m'eſtime auſſi bon chrétien que tout homme qui porte tête. Ma maxime eſt de ne point faire inſulte, ni en recevoir de perſonne; je ſoutiens que c'eſt celle d'un bon chrétien, & perſonne ne me perſuadera jamais le contraire.

Eh bien, Monſieur, dit le Docteur, j'eſpere que perſonne ne vous fera d'inſulte.

Je vous ſuis bien redevable de votre eſpérance, Docteur, répondit le Colonel avec un ſourire amer; celui qui le feroit,

vous ſeroit fort obligé de lui prêter votre ſoutane. Par la dignité de l'homme, il n'y a jamais que les gens à cotillons qui oſaſſent me faire inſulte.

Juſques-là le Colonel James n'avoit point pris de part dans la converſation. Ses penſées étoient occupées à bien autre choſe: il n'eſt pas difficile au Lecteur de deviner à quoi. Etant donc ſorti de ſa rêverie, & ayant entendu les deux ou trois dernieres phraſes, il ſe tourna vers ſon frere, & lui demanda pourquoi il mettoit une telle matiere ſur le tapis, devant une perſonne du caractere du Docteur Harriſon.

Frere, s'écria Bath, j'ai eu tort, j'en demande pardon au Docteur. Je ne ſais comment nous ſommes venus à en parler; car vous ſavez, mon frere, que je ne ſuis pas accoutumé à diſcuter ces ſortes de ſujets. Il n'y a communément que les poltrons qui le faſſent. Or je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire que je me mette en dépenſe pour prouver que je ne le ſuis pas. Je l'ai fait voir à la tête des armées. Perſonne ne me refuſe ce point. Oui, je crois pouvoir dire que perſonne ne niera jamais que j'ai fait mon devoir.....

Le Colonel alloit continuer ſon diſcours, pour prouver que ſa proueſſe n'étoit ni le ſujet de ſon diſcours, ni l'objet de ſa vanité, quand un Domeſtique vint prier la compagnie d'aller prendre le thé avec les

Dames. Le Colonel James obéit auſſi-tôt à cette invitation, & les autres le ſuivirent.

Comme la converſation à la table du thé, quoique délicieuſe pour ceux qui y étoient, paroîtroit indifférente au Lecteur, nous mettrons ici fin à ce chapitre.

CHAPITRE IV.

Dialogue entre Booth & Amélie.

LE lendemain matin, Booth ſe rendit de bonne heure à ſon rendez-vous, & alla voir le Colonel James, d'où il revint trouver Amélie, dans cette diſpoſition que le grand Peintre des paſſions humaines a voulu exprimer dans Andromaque, quand il nous dit qu'elle pleuroit & ſourioit en même tems.

Amélie apperçut le trouble de ſon eſprit, où les affections oppoſées de la joie & du chagrin ſe diſputoient la ſupériorité; elle lui en demanda la cauſe, & Booth lui répondit:

Ma chere, je ne vous cacherai pas ce qui s'eſt paſſé ce matin avec le Colonel, qui m'a comblé d'obligations. Jamais on n'a vu un tel ami ni un cœur ſi noble & ſi généreux... je ne puis réſiſter à ce mouvement de reconnoiſſance; il eſt plus fort que moi. Ici il s'arrêta un peu, eſſuya ſes yeux, & continua ainſi: Vous ſavez, ma chere, quelle triſte expectative nous avions hier devant les yeux; combien notre ruine paroiſſoit inévitable, & l'idée effrayante qui me tourmentoit, d'avoir précipité dans la miſere ma chere Amélie & mes enfans.

Quoique par la bonté du Docteur, j'aye recouvré la liberté, la dette ſubſiſte toujours : quand ce digne homme auroit eu envie de me remettre ſa portion, ç'auroit été le comble de mes eſpérances, & il n'eſt pas beſoin d'examiner beaucoup, pour ſentir l'état où je me ſerois trouvé. De quel œil dois-je voir, avec quels termes raconter la bonté du Colonel ? O ma chere Amélie ! il a fait tout d'un coup diſparoître ma triſteſſe profonde ; il a chaſſé le déſeſpoir de mon ame, & l'a remplie de l'eſpérance la plus vive & la plus raiſonnable de nous faire un ſort conſolant pour vous & pour nos enfans. En premier lieu, il m'avancera une ſomme ſuffiſante pour payer toutes mes dettes, dont je ne dois le rembourſer que quand je ſerai Colonel d'un Régiment, & non auparavant. En ſecond lieu, il eſt allé ce matin même demander pour moi une compagnie qui eſt vacante aux Indes orientales, & comme il a deſſein de pouſſer cette affaire, & de l'appuyer de tout ſon crédit, ni lui, ni moi, n'avons aucun doute du ſuccès. Voici, ma chere, le troiſième point, qui, quand il me devroit donner la plus grande joie me déchire le cœur, tant ma nature eſt foible..... Je ne puis preſque vous le dire..... car je ſais qu'il vous fera autant de peine qu'à moi..... J'ai éprouvé dans pluſieurs occaſions que vous pouvez montrer une réſolution mâle

& courageuſe ; ainſi vous ne vous y oppoſerez pas, j'en ſuis ſûr, quoique vous puiſſiez ſouffrir à y conſentir .... O ma chere Amélie ; j'en ſouffrirai bien auſſi ; cependant je ſuis réſolu de ſupporter cette affliction .... Vous ne concevez pas combien mon cœur a ſouffert depuis qu'il m'a fait cette propoſition ... C'eſt l'amour que j'ai pour vous qui ſeul me perſuade de m'y ſoumettre... Conſidérez notre ſituation & celle de nos enfans. Réfléchiſſez ſur ces pauvres petits innocens dont le bonheur en dépend ; il faut vous armer de réſolution. Votre intérêt & le leur m'ont ſeuls fait accepter une propoſition qui, au premier mot du Colonel, m'a cauſé l'horreur la plus forte. En effet, il a fait valoir ces motifs, pour me déterminer à une réſolution que perſonne au monde n'auroit pu me faire prendre ſans cela.... O ma chere Amélie ! il faut que je vous prie de m'abandonner pour le bien de vos enfans, comme j'ai promis au Colonel de vous quitter pour leur intérêt & pour le vôtre même. Si vous refuſez ces propoſitions, nous ſommes encore ruinés ; car il inſiſte abſolument ſur cet article.... Penſez, mon amour, combien ce ſeroit une choſe dure : la néceſſité nous force à nous y ſoumettre. Je ſais ſous quel point de vue une femme qui aime autant que vous, peut regarder une telle propoſition : cependant combien d'exemples

n'y a-t-il pas de femmes qui par le même motif ont pris ce parti?

Qu'entendez-vous par là, Mr. Booth, dit Amelie en tremblant?

Faut-il donc que je m'explique, répondit Booth?..... Ne vous dis-je pas qu'il faut que je quitte mon Amelie?.... Me quitter! répondit-elle.

Ce n'eſt que pour un tems; répondit-il, & ce tems ſera peut-être fort court. Le Colonel lui-même tâchera qu'il ne ſoit pas long.... je connois ſon cœur: je n'aurai guère plus de joie à vous revoir au retour, que lui à vous remettre entre mes bras. Pendant ce tems il tiendra lieu de pere à mes enfans, & de mari à ma chere Amelie.

De mari à moi! répondit Amelie.

Oui, ma chere, d'un mari doux, tendre, affectionné. Si je n'en avois pas les aſſurances les plus certaines, mon Amelie penſe-t-elle que je puſſe jamais me réſoudre à l'abandonner? Non; ma chere, c'eſt le ſeul homme ſur la terre qui eût pu m'y faire conſentir..... mais je ſais que ſa maiſon, ſa bourſe, ſa protection, tout ſera à vos ordres..... A l'égard du dégoût que vous pouvez avoir conçu pour ſa femme, cela ne doit point faire un obſtacle; il ne ſouffriroit pas qu'elle vous inſultât. D'ailleurs elle eſt très-bien élevée; & quand elle ſentiroit pour vous un fond de haine dans

ſon cœur, elle vous traitera du moins avec politeſſe.

Bien plus, ce n'eſt pas lui, c'eſt elle qui vous invite, & je ſuis perſuadé qu'ils vous traiteront avec la plus tendre amitié. Je ſuis certain que celle du Colonel ſera ſincere pour la femme d'un ami confiée à ſes ſoins; celle de Madame James, attendu ſa bonne éducation, aura non-ſeulement les apparences, mais encore les effets de l'amitié la plus véritable.

Je vous entends enfin, mon cher, dit-elle, (en effet certaines parties de ſon diſcours lui avoient fait venir d'étranges idées dans la tête) & je vais vous dire ma réſolution en un mot..... Les devoirs d'une femme ſont de ſuivre ſon mari par tout où il va: je les remplirai.

Booth entreprit de raiſonner avec elle; ce fut inutilement. Elle écouta tranquillement, il eſt vrai, tout ce qu'il voulut lui dire, même les choſes qui lui déplaiſoient le plus, je veux dire celles où il exageroit la généroſité déſintéreſſée de ſon ami: mais elle demeura inflexible dans ſa réſolution, & reſiſta à la force de tous ſes argumens avec une oppoſition invincible, qu'il auroit été aſſez bien fondé à prendre pour une opiniâtreté déraiſonnable.

Le Docteur arriva au milieu de cette diſpute; & ayant entendu leurs raiſons de part & d'autre, il leur parla ainſi.

« J'ai toujours penſé, mes chers enfans, que c'eſt une choſe très-délicate que de ſe mêler des différends entre un mari & une femme : mais puiſque vous me preſſez ſi fort de vous déclarer ce que je penſe ſur la queſtion que vous agitez, je vous le dirai du mieux qu'il me ſera poſſible. En premier lieu, donc, peut-il y avoir rien de plus raiſonnable à une femme que de déſirer d'accompagner ſon mari ? Comme le remarque fort bien ma chere fille, ce n'eſt que le deſir de remplir ſes devoirs ; & je ne doute pas qu'elle n'ait une puiſſante raiſon pour cela. Devriez-vous vous y oppoſer vous-même ? L'amour peut-il être l'ennemi de ſoi-même ? Or ſi un mari aime ſa femme, y a-t-il des raiſons aſſez puiſſantes pour le faire conſentir à une telle ſéparation ?

Vous parlez comme un Ange ; mon cher Docteur, s'écria Amelie : s'il aimoit auſſi tendrement que moi, il ne pourroit jamais ſe prêter à de telles propoſitions.

Pardonnez-moi, mon enfant, répliqua le Docteur : il a des raiſons qui pourroient non-ſeulement le juſtifier de vous quitter, mais même le forcer, s'il a un amour véritable & du ſens commun, à faire ce choix. Par exemple, ſi cela étoit néceſſaire pour votre bien ou celui de vos enfans, il ne mériteroit pas le nom d'un homme, encore moins celui de mari, s'il héſitoit un mo-

ment. Il y a plus, je ſuis certain que dans ce cas vous ſeriez la premiere à le preſſer de faire ce à quoi vous vous oppoſez maintenant. Je m'imagine donc l'avoir mal entendu, quand j'ai conçu que le Colonel ſtipuloit votre ſéparation comme une condition eſſentielle pour lui procurer la commiſſion : car je ſais que ma chere enfant a trop de bonté, de bon ſens & de courage pour préférer ſa ſatisfaction paſſagere aux ſolides avantages de toute ſa famille.

Je vois, ma chere, s'écria Booth, quelle opinion le Docteur voudroit embraſſer. Je ſuis même certain qu'il n'y a point d'homme ſage dans le Royaume qui pût parler autrement.

Ne cherchez pas à m'injurier, jeune homme, dit le Docteur, en me donnant des éloges que je ne mérite pas.

Moi, vous injurier, mon cher Docteur, s'écria Booth !

Oui, mon cher Monſieur, répondit le Docteur. Vous inſinuez que je ſuis un homme ſage : & ſuivant l'idée que le monde attache à ce terme, j'en rougirois. Ma conſolation eſt que perſonne ne peut avec juſtice me faire ce reproche. J'ai préciſément donné des preuves du contraire en vous donnant mon avis.

Je crois, Monſieur, s'écria Booth, que vous ne ſerez pas dans ce cas.

Oh! Monſieur, repliqua le Docteur, je ſais que je ſuis dans cette circonſtance même; car, ou vous ne partirez point du tout, ou ma petite tourterelle ira avec vous.

Vous avez raiſon, Docteur, s'écria Amelie.

J'en ſuis bien fâché, dit le Docteur, car alors je vous aſſure que vous avez tort.

Ah! dit Amelie, ſi vous ſaviez mes raiſons, vous les trouveriez bien fortes.

Oui, s'écria le Docteur..... ſavoir que l'on a tort, c'eſt ſouvent une raiſon très-forte pour certaines femmes de perſiſter dans leur ſentiment.

Docteur, repliqua Amelie, vous ne me perſuaderez jamais cela. Je ne croirai pas que perſonne au monde faſſe une action préciſément parce qu'elle ſait avoir tort.

Je vous ſuis obligé, ma chere enfant, dit le Docteur, de m'avoir déclaré que vous êtes réſolue de ne pas vous laiſſer perſuader. Votre mari ne m'appelleroit plus un homme ſage, ſi après cette déclaration j'entreprenois de vous convaincre.

Eh bien, dit encore Amelie, il faut donc me réſoudre à vous laiſſer penſer comme il vous plaira.

Cela eſt bien bon en effet, dit le Docteur. Dans un pays où l'Egliſe laiſſe pen-

ſer les gens comme ils l'entendent, il ſeroit bien dur qu'on ne leur laiſſât pas auſſi la même liberté. Cependant, quelque déraiſonnable qu'on puiſſe croire le pouvoir de controller les penſées des autres, je vous ferai voir comment vous controllerez les miennes toutes les fois que vous voudrez.

Comment, je vous prie, s'écria Amelie? C'eſt un pouvoir dont je ferois beaucoup de cas.

Oui, toutes les fois que vous agirez en femme prudente, s'écria le Docteur, vous me forcerez à vous croire telle: & toutes les fois que vous agirez comme vous voulez agir à préſent, bon gré, malgré moi, je ſerai obligé de penſer comme je fais actuellement.

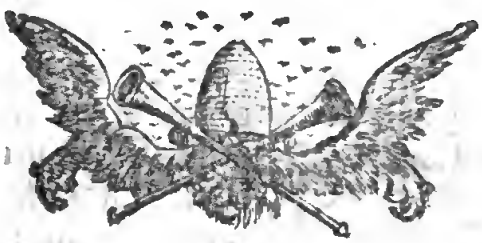
Mon cher Docteur, reprit Booth, je ſuis convaincu que ma chere Amelie ne fera jamais rien qui puiſſe lui ôter votre eſtime. Mais conſidérez le cruel embarras où elle ſe trouve; vous excuſerez ſa peine à conſentir à ce qu'on demande d'elle. A vous dire le vrai, en examinant mon propre cœur, je lui en ai plus d'obligation qu'il ne le ſemble au premier coup d'œil: car en m'obligeant à trouver des raiſons pour la perſuader, elle m'a aidé à me vaincre moi-même. En effet, ſi elle eût fait voir plus de courage, j'en aurois moins montré.

C'eſt-à-dire, que vous penſez qu'il faut parmi les gens mariés qu'il y ait au moins un fol, dit le Docteur. Belle réſolution vraiment, & bien digne que vous en tiriez gloire, de vous abſenter quelques mois d'auprès de votre femme, pour faire la fortune d'elle & de vos enfans, ſurtout quand vous la laiſſez aux ſoins & ſous la protection d'un ami qui fait revivre les anciennes hiſtoires d'amitié, & fait honneur à la nature humaine! Eh quoi! penſez-vous l'un & l'autre avoir formé une union pour durer toujours? Comment ſupporterez-vous une ſéparation qui arrivera tôt ou tard, & peut-être bientôt? Avez-vous oublié tous les deux que vous êtes mortels? A l'égard du chriſtianiſme, je vois que vous n'y avez plus du tout de prétentions; car je ne doute pas que vous n'ayez tellement attaché vos cœurs au bonheur dont vous jouïſſez enſemble, que vous ne penſez jamais un inſtant à la vie future.

Amelie fondit en larmes, & Booth pria le Docteur de ne pas pourſuivre davantage. Il n'eut pas de peine à y conſentir; car, quelque dur qu'il parût être dans ſa converſation, il avoit une tendreſſe de cœur rare parmi les hommes. Je ne ſaurois en imaginer une autre raiſon, ſinon que la véritable bonté ſe rencontre rarement parmi eux: car je ſuis fermement perſuadé

que la derniere ne s'empare guère à un certain degré d'un cœur, qu'elle n'y ſoit accompagnée par une bonne portion de l'autre.

Ainſi ſe termina leur converſation ſur cette matiere. Enfin le Docteur emmena Booth faire un tour de promenade au parc.



CHAPITRE V.

Converſation entre Amelie & le Docteur Harriſon, avec le réſultat.

AMELIE reſtée ſeule ſe mit à réfléchir ſérieuſement ſur ſa ſituation. Elle vit qu'il lui ſeroit difficile de réſiſter aux importunités de ſon mari, appuyées de l'autorité du Docteur; ſur-tout ſachant combien ſes réſolutions devoient paroître déraiſonnables à quiconque ignoreroit ſes motifs pour y perſévérer. D'un autre côté, elle étoit pleinement déterminée, quoi qu'il en pût arriver, de perſiſter dans ſa réſolution, & de ne pas accepter l'invitation du Colonel.

Quand elle eut bien tourné l'affaire de tous les ſens dans ſon eſprit, & qu'elle ſe fut tourmentée par mille réfléxions inquiétantes, il lui vint enfin une idée qui lui donna ſur le champ quelque conſolation. Ce fut de prendre le Docteur pour confident, & de lui avouer tout. Cette méthode lui parut ſi convenable, qu'elle fut étonnée de n'y avoir pas penſé plutôt. Mais telle eſt la nature du déſeſpoir: il nous fait fermer les yeux à tous les moyens de ſûreté, quelqu'aiſés & apparens qu'ils ſoient.

Ayant donc arrêté ce deſſein dans ſa tête, elle écrivit au Docteur qu'elle avoit un ſecret important à lui communiquer, dont il falloit abſolument faire un myſtere à ſon mari; & le pria de lui en procurer les moyens le plutôt que faire ſe pourroit.

Le Docteur Harriſon reçut la lettre l'après-midi; ſur le champ il vint voir Amelie, & la trouva prenant le thé avec ſon mari & Madame Atkinſon. Il s'aſſit avec eux & ſe joignit à leur compagnie.

Quand on eut ôté la table, Madame Atkinſon ſortit de la chambre. Le Docteur ſe tournant vers Booth, lui dit: Capitaine, vous ſavez l'obéïſſance qui eſt dûe à l'Egliſe. Quoique notre Clergé ne l'exige pas ſouvent, cependant il eſt à propos d'en faire uſage de tems à autre, ne fût-ce que pour rappeler aux Laïques leur devoir. J'ai quelque affaire particuliere avec votre femme, & je vous prie de nous laiſſer un moment en liberté.

Sur ma parole, docteur, répondit Booth, je ne crois pas qu'aucun confeſſeur ait jamais annoncé ſes volontés avec tant de gravité & de dignité: aucun ne ſera plus ponctuellement obéi que vous. Booth alors quitta la chambre, & dit au docteur de le rappeler, quand il auroit fini ſes affaires.

Le docteur Harriſon le lui promit; enſuite ſe tournant vers Amelie, il dit: madame, j'ai obéi à vos ordres, & me voici

prêt à attendre cet important ſecret dont vous parlez dans votre lettre.

Amelie déclara alors au docteur ce qu'elle avoit vu & entendu dire, & tout ce qu'elle ſoupçonnoit du colonel. Le bon eccléſiaſtique parut fort choqué de ce récit ; l'étonnement le fit reſter muet. Amelie lui dit : l'indignité eſt-elle donc, monſieur, une choſe ſi rare, qu'elle ait lieu de tant vous ſurprendre ? Non, mon enfant, s'écria-t-il ; mais je ſuis choqué de la voir déguiſée avec tant d'art, & ſous le maſque de tant de vertu. S'il faut l'avouer franchement, ma vanité eſt un peu bleſſée d'avoir été ſi groſſiérement abuſé. J'avois des égards infinis pour cet homme. Outre le portrait que votre mari m'en avoit tracé, & tant d'actions de ſa part qui lui font honneur, il a la phyſionomie la plus belle que j'aie encore vue, & qui promet le plus. Un beau viſage, dit-on communément, eſt une lettre de recommandation. O nature ! nature ! pourquoi es-tu ſi trompeuſe que d'envoyer des gens dans ce monde avec ces fauſſes recommandations ?

En effet, monſieur, je commence à en être allarmée, s'écria Amelie. Il faut que preſque tous les hommes ſoient des miſérables dans le fond du cœur.

Fi donc, ma chere enfant, dit le docteur, n'allez pas tirer une conſéquence ſi déshonorante pour le Créateur. Il s'en faut

bien que la nature de l'homme ſoit mauvaiſe en elle-même. Elle eſt remplie de bienveillance, de charité & de pitié ; elle chérit la louange & l'honneur, & fuit le blâme & la honte. La mauvaiſe éducation, les mauvaiſes habitudes corrompent cette nature, & la précipitent en quelque ſorte dans le vice. Les grands du monde, & je le crains bien, les prêtres ſont les cauſes de ces malheurs. Au lieu de décourager le vice & la méchanceté de tout leur pouvoir, ils ſont ſujets les uns & les autres à les fortifier. Prenons pour exemple l'horrible péché de l'adultere ; le gouvernement a-t-il fait aucunes loix pour le punir ? Les prêtres ſe mettent-ils en peine de le corriger ? La pratique la plus notoire de ce crime porte-t-elle aucun préjudice à la fortune de quelqu'un, ou à ſa réputation dans le monde ? L'exclut-elle de quelque place dans l'Etat, j'ai penſé dire dans l'égliſe ? Fait-elle une tache déshonorante dans ſes armoiries, quelque tort à ſon honneur ? Un tel homme ne ſe trouve-t-il pas tous les jours dans les aſſemblées des femmes de la plus haute qualité, dans les cabinets des grands, & même à la table des évêques ? Quoi de ſurprenant donc, ſi le commun des hommes traite ce crime monſtrueux de bagatelle, & ſi les hommes ſe livrent aux tentations d'un tempérament fougueux, lorſque cet abandon eſt toléré par la loi, & autoriſé

par la coutume ? Je ſuis convaincu qu'il a de bonnes ſemences de la nature dans l'homme en queſtion : il a fait des actes d'amitié & de généroſité envers votre mari, avant qu'on pût le ſoupçonner d'aucun mauvais deſſein ſur vous ; & dans une ſociété chrétienne, qualité que je ne donne pas plus à notre nation qu'à aucune partie de la Turquie, je ne doute pas que ce même colonel n'eût pu faire un digne & vertueux membre.

En vérité, mon cher docteur, s'écria Amelie, vous êtes le plus ſage auſſi bien que le plus excellent homme du monde.

Ne parlez point de ma ſageſſe, s'écria le docteur ; je n'en ai pas un grain. Jamais je n'ai ſu gagner un ſchelling, & je ne ſaurois en conſerver un dans ma poche quand il y eſt.

Mais vous connoiſſez la nature humaine à fond, répliqua Amelie ; & votre eſprit eſt un tréſor de littérature ancienne & moderne.

Vous êtes une petite flatteuſe, dit le docteur : je ne vous en veux pas pour cela ; & pour vous en donner des marques, je vais vous rendre votre flatterie, & vous dire que vous avez très-prudemment fait de cacher cette affaire à votre mari ; mais vous m'avez attiré dans le piége. J'ai promis d'aller dîner après demain chez cet homme,

& me voilà dans l'impoſſibilité de tenir ma parole.

Eh mais, mon cher monſieur, s'écria Amelie, pour l'amour de Dieu, prenez garde. Si vous marquez le moindre dégoût pour le colonel, mon mari pourra en concevoir quelque ſoupçon.... ſur-tout après notre conférence.

Ne craignez rien, mon enfant, je ne lui donnerai aucun ſoupçon; je puis le faire d'autant mieux, que je reſterai loin d'ici. Vous n'imaginerez pas, je crois, que je veuille me réjouir avec un tel homme, ni que je trahiſſe mon caractere au point de donner de l'encouragement à des procédés ſi horribles. D'ailleurs ma promeſſe n'a été que conditionnelle; & je ne ſais même ſi ſans cela j'aurois pu la tenir. J'attends de jour à autre un ancien ami qui vient à Londres de ſept lieues à pied pour me voir: je ne le quitterois ſûrement pas pour quelque raiſon que ce fût; car il eſt pauvre, & pourroit croire que je le traite avec peu d'égards par cette raiſon.

Eh bien, monſieur, s'écria Amelie, il faut que je vous admire, & je vous aime pour votre bonté.

Que vous m'aimiez, s'écria le docteur; je vous guérirois bien de cela dans la minute, ſi je voulois.

Je vous en défie, monſieur, dit Amelie.

Si je pouvois ſeulement vous perſuader,

mari ; car ſur ma parole nous abuſons de ſa patience. Où ſont l'honnête ſergent & ſa femme ? Je ſuis charmé de la conduite que vous tenez tous les deux avec ce digne garçon, quoiqu'oppoſée à la coutume du monde, qui, au lieu de ſe régler ſur les préceptes de la religion, de ſe conſidérer les uns les autres comme freres, nous enſeigne à regarder ceux qui nous ſont inférieurs, ſoit pour le rang ou pour la fortune, comme une eſpece de créatures d'un ordre fort mépriſable.

Le capitaine revint alors dans la chambre, ainſi que M. & madame Atkinſon : & les deux couples paſſerent la ſoirée enſemble avec le docteur dans une gaieté & une bonne humeur charmantes. Le docteur étoit un des meilleurs enfans du monde ; il régnoit dans ſa converſation un air de ſérénité & de plaiſanterie tel, qu'il étoit impoſſible de n'en pas être enchanté.

CHAPITRE VI.

Qui contient un accident auſſi ſurprenant qu'il y en ait peut-être aucun dans cette hiſtoire.

BOOTH avoit informé le ſergent de la grande bonté du colonel James, & des ſuites heureuſes qu'il s'en promettoit. Atkinſon en avoit fait part en ſecret à ſa femme. Les conſéquences qu'elle en tira, n'ont pas beſoin d'être annoncées au lecteur. Elle ne fit aucun ſcrupule de déclarer à ſon mari que le colonel avoit viſiblement intention d'attaquer la vertu d'Amelie.

Cette penſée donna de l'inquiétude au pauvre ſergent; & après l'avoir longtems empêché de dormir, continua à le tourmenter dans ſon ſommeil. Il crut voir le colonel debout près du lit d'Amelie, l'épée nue à la main, & menaçant de l'égorger à l'inſtant, ſi elle ne conſentoit à ſes deſirs. Le ſergent tout endormi qu'il étoit ſe mit à ſon ſéant dans ſon lit, & prenant ſa femme à la gorge, s'écria: morbleu, monſieur, remettez votre épée, ou je vous plonge la mienne dans le cœur.

Ce traitement brutal réveilla madame Atkinſon. Elle n'apperçut pas plutôt l'action de ſon mari, en ſentant ſa main qui lui ſerroit

ſerroit le goſier, qu'elle fit un grand cri, & tomba évanouie.

Atkinſon ſe réveilla auſſi, & ſentant cette violente agitation de ſa femme, il ſauta hors du lit, courut chercher de l'eau, & l'en arroſa copieuſement : tout cela ne ſervit à rien ; elle ne parloit point & ne donnoit aucun ſigne de vie. Atkinſon ſe mit alors à crier au ſecours. Booth qui couchoit au-deſſous de lui, ſortit de ſon lit bruſquement, & y courut avec une bougie à la main. Le ſergent n'eut pas plutôt pris la chandelle, que, courant précipitamment au lit, il vit un ſpectacle qui penſa lui faire perdre toute connoiſſance. Le lit parut plein de ſang, & ſa femme nageant au milieu. Il entra preſque en phrénéſie, & s'écria : O ciel ! j'ai tué ma femme, je l'ai égorgée. Oui, c'eſt moi qui l'ai égorgée. Que ſignifie tout cela, dit Booth ?... Monſieur, s'écria le ſergent, j'ai ſongé que j'arrachois votre femme d'entre les mains du colonel James, & j'ai tué la mienne.... A ces mots il ſe jetta ſur le lit à côté d'elle, la prit dans ſes bras, & fit mille actions d'un homme en frénéſie & au déſeſpoir.

Pendant ce tems, Amelie avoit paſſé une robe de chambre, & étant montée dans la chambre, vit le ſergent & ſa femme ſur le lit, & Booth debout & immobile comme une ſtatue. Elle eut beaucoup de peine à réſiſter aux effets de ſa ſurpriſe dans une

telle occurrence; on ne peut imaginer un ſpectacle plus horrible & plus effrayant que le coup d'œil que ce lit offroit à ſa vue.

Amelie envoya Booth réveiller la ſervante de la maiſon pour venir l'aider; mais avant ſon retour madame Atkinſon avoit repris ſes ſens: la joie du pauvre ſergent étoit inexprimable, quand on découvrit qu'elle n'avoit aucune bleſſure. Ce fut la délicate Amelie qui fit cette découverte, que l'odorat plus groſſier du ſergent & peut-être ſa frayeur l'avoient empêché de faire. On vit alors que la liqueur rouge dont le lit étoit tout trempé, & qui peut bien quelquefois circuler dans les veines d'une belle dame, n'étoit pas ce que l'on appelle proprement du ſang; c'étoit du ratafiat de ceriſes noires, dont madame Atkinſon tenoit toujours une bouteille dans ſa chambre, à portée de s'en ſervir au beſoin, & dans lequel elle trouvoit un ſoulagement préſent à toutes ſes afflictions. Le pauvre ſergent dans ſon trouble avoit pris cette bouteille pour une bouteille d'eau. Tout fut bientôt remis dans l'ordre; & il ne parut d'autre mal à tout cela, que des draps ſalis. Amelie & Booth s'en retournerent dans leur chambre, & madame Atkinſon ſe releva pour changer les draps. Si par la ſuite elle fit à ſon mari une courte mer-

curiale, il ſe trouva dans le cas de l'appaiſer & de la ſatisfaire.

Cette avanture ſe ſeroit terminée ſans produire aucunes ſuites fâcheuſes, ſi le langage que le ſergent avoit tenu pendant ſes momens de fureur, n'eût fait quelqu'impreſſion légere ſur Booth. C'en étoit aſſez du moins pour exciter ſa curioſité; le matin quand il fut levé, il envoya chercher le ſergent, & voulut ſavoir les particularités de ce ſonge dans lequel Amelie ſe trouvoit intéreſſée.

Le ſergent ne voulant pas le ſatisfaire, tâcha d'abord de s'en excuſer. Mais cela ne fit qu'irriter la curioſité de Booth, qui lui dit : ne vous en défendez pas; je ſuis réſolu de le ſavoir. Quoi, ſimple que vous êtes, me croyez-vous aſſez foible pour être affecté par un rêve, quelque terrible qu'il puiſſe être?

Non, monſieur, s'écria le ſergent : à cet égard, ſouvent les ſonges ſe ſont trouvés être des vérités par la ſuite .... Je ſais qu'un des miens s'eſt une fois vérifié. Il vous regardoit. Lorſque vous faiſiez la cour à ma jeune dame, je rêvai que vous étiez mariés enſemble; cependant c'étoit dans un tems ou ni moi, ni aucune perſonne du pays, ne croyoit que vous duſſiez jamais l'obtenir; mais à Dieu ne plaiſe que celui-ci doive jamais arriver.

Quoi donc! quel étoit ce ſonge, répli-

qua Booth ? J'exige abſolument que vous me le diſiez.

Monſieur, s'écria le ſergent, je ne puis pas vous rien refuſer : j'eſpere que vous n'en penſerez rien de plus pour cela. Eh bien, monſieur, je rêvois que votre honneur étoit allé aux Indes orientales, & que vous aviez laiſſé madame ſous les ſoins du colonel James : la nuit derniere je rêvois que le colonel étoit venu trouver Amelie dans ſon lit, qu'il vouloit lui ravir l'honneur, & que l'épée à la main il menaçoit de l'égorger à l'inſtant, ſi elle ne conſentoit à ſes deſirs. Je ne ſais pas bien comment je me trouvois là ; mais j'ai rêvé que je m'étois jetté ſur lui ; & que le prenant au collet, je jurois de le tuer, s'il ne ſortoit à l'inſtant. Je me ſuis réveillé pour lors, & j'ai vu que ce n'étoit qu'un rêve. Je n'ai jamais eu foi aux rêves de mes jours.... mais je n'ai jamais rien rêvé de ſi clair que cela. Il me ſembloit que ce fût une vérité. Je ſuis ſûr que les marques de mes doigts ſont reſtées à la gorge de ma pauvre femme. Je voudrois pour cent livres ſterlings ne l'avoir pas traitée ainſi.

Ma foi, s'écria Booth, voilà un ſonge fort extraordinaire.... & qui n'eſt pas ſi facile à expliquer que celui que vous avez fait précédemment ſur mon mariage ; car, comme dit Shakeſpear, *les ſonges dénotent une concluſion de ce qui a été prévu.* Or il eſt

impoſſible que vous ayez jamais penſé rien de tel.

Monſieur, s'écria le ſergent, il eſt encore en votre pouvoir d'empêcher que ce ſonge ne puiſſe s'accomplir, en ne laiſſant pas madame aux ſoins du colonel. S'il faut que vous vous en ſépariez, il y a d'autres lieux où elle peut reſter en toute ſûreté : & puiſque ma femme m'a dit que madame répugne ſi fort à cet arrangement, quelques raiſons qu'elle en puiſſe avoir, j'eſpere que votre honneur voudra bien avoir cette complaiſance pour elle.

Maintenant que je me le rappelle, s'écria Booth, madame Atkinſon a laiſſé échapper une ou deux fois des termes peu reſpectueux du colonel : il a ſans doute fait ou dit quelque choſe de déſobligeant pour elle.

Oui vraiment, monſieur, répliqua le ſergent, il a dit d'elle des choſes qu'elle ne mérite pas, & pour leſquelles, s'il n'avoit pas été mon officier ſupérieur, je lui aurois, morbleu, coupé les deux oreilles.... Il peut parler mal de bien d'autres gens, s'il veut, mais non pas d'elle.

Savez-vous bien, Atkinſon, s'écria Booth très-ſérieuſement, que vous parlez là du plus cher de mes amis ?

Eh bien, répondit le ſergent, à vous parler net, je ne crois pas qu'il le ſoit tant.

Si cela étoit, je l'aimerois plus que je ne fais.

Je veux, & il faut que vous m'expliquiez tout cela, reprit Booth. J'ai trop bonne opinion de vous, mon cher Atkinſon, pour croire que vous ayez dit tout ceci ſans en avoir quelques raiſons.... & je veux les ſavoir.

Je ſuis fâché d'en avoir dit un mot, s'écria Atkinſon; c'eſt ſûrement par mégarde que cela m'eſt échappé; & votre honneur me l'a fait dire ſans que je le vouluſſe.

Oui, Atkinſon, s'écria Booth, vous m'avez jetté dans l'inquiétude; il faut me ſatisfaire.

Soit, monſieur, dit le ſergent; mais donnez-moi votre parole d'honneur... ou je me laiſſerois hacher en dix mille morceaux, plutôt que de dire une ſyllabe de plus.

Que voulez-vous que je promette, dit Booth?

Que vous ne vous choquerez de rien de ce que je dirai du colonel, répondit Atkinſon.

Me choquer! eh bien, je vous en donne ma parole, dit Booth.

Alors le ſergent le fit renouveller encore cette promeſſe, & lui raconta la ſcene qu'il avoit eue avec le colonel, en tant qu'elle concernoit Booth; mais il ca-

cha tout ce qui regardoit immédiatement Amelie.

Atkinſon, s'écria Booth, je ne puis pas être fâché contre vous : je ſais que vous m'aimez, & je vous ai beaucoup d'obligations, mais vous cenſurez mal-à-propos le colonel ; ce qu'il a dit de moi, je le mérite bien, & ſes reproches partoient d'un fonds d'amitié.

Mais cela n'étoit pas ſi bien, dit Atkinſon, de dire toutes ces choſes à moi qui ne ſuis qu'un ſergent, & ſur-tout dans une telle circonſtance.

Je ne veux pas en entendre davantage, s'écria Booth : ſoyez certain que vous êtes le ſeul homme à qui je vouluſſe pardonner dans cette occurrence ; & même je ne vous pardonne qu'à condition que vous ne parlerez plus jamais de cette maniere. Ce vilain ſonge vous a fait tourner la tête.

Cela eſt fini, Monſieur, s'écria le ſergent ; je connois la diſtance de vous à moi : je dois vous obéir. Mais j'ai une faveur à vous demander, c'eſt de ne jamais dire à Madame un ſeul mot de ce que je vous ai déclaré. Elle ne me le pardonneroit jamais. Oui, après ce qu'elle a dit à ma femme, elle m'en voudroit à la mort. D'ailleurs, Monſieur, il n'y a pas de néceſſité de le dire à Madame ; elle ſait déjà tout cela, & beaucoup d'autres choſes encore.

Booth quitta le ſergent, après lui avoir

recommandé le ſilence ; & ſe rendit auprès d'Amelie, à qui il raconta le ſonge du ſergent.

Amelie devint auſſi blanche que la neige; il lui prit un tremblement ſi violent, que Booth, qui s'apperçut auſſi-tôt de ſon agitation, ſe trouva ſubitement dans le même état. Ma chere, lui dit-il, en la regardant d'un air étonné, il y a dans tout ceci plus que je n'en ſais. Un ſonge impertinent ne pourroit pas vous troubler ſi fort. Je vous demande, & je vous prie inſtamment de me dire..... Eſt-ce que le Colonel James vous a.....

Au ſeul mot du Colonel, Amelie tomba aux pieds de ſon mari, & le pria de ne point l'accabler de frayeur.

Que vous ai-je donc dit, ma chere amour, s'écria Booth, qui puiſſe ainſi vous effrayer ?

Rien, mon cher, dit-elle ; mais j'ai l'eſprit ſi troublé de la ſcène terrible de la nuit derniere, qu'un ſonge, qui, dans tout autre tems me feroit rire, m'a abſolument tourné la tête. Promettez-moi ſeulement que vous ne partirez pas ſans moi, & je ſuis contente ?

Vous pouvez l'être, s'écria Booth, s'il ne faut que cela: jamais je ne vous refuſerai rien..... Mais tranquilliſez-moi auſſi. Je veux ſavoir ſi vous avez remar-

qué dans le Colonel James quelque choſe qui vous déplaiſe ?

Pourquoi le ſoupçonneriez-vous ? s'écria Amelie.

Vous me tourmentez horriblement, s'écria Booth. Au nom du ciel, déclarez-moi la vérité. A-t-il jamais dit ou fait rien qui puiſſe vous déplaire ?

Comment pouvez-vous imaginer, mon cher, dit Amelie, que j'aye de l'éloignement pour un homme qui eſt ſi fort votre ami ? Penſez à toutes les obligations que vous lui avez: enſuite vous pourrez vous répondre à vous-même. Penſez-vous, parce que je refuſe de reſter éloignée de vous & dans ſa maiſon, que j'aye pour cela à me plaindre de lui ?.... Non, mon cher, quand il auroit fait mille choſes de plus, qu'il n'a fait, fût-il un ange au lieu d'être un homme, je ne quitterois pas mon cher mari. Voilà tout mon mal, mon cher, voilà mon malheur, c'eſt d'être abandonnée par vous.

Booth l'embraſſa avec les tranſports les plus vifs; & la regardant avec une tendreſſe inexprimable, il s'écria: ſur mon ame, je ne ſuis pas digne de vous.... Je ſuis un ſot; cependant vous ne pouvez pas me blâmer..... Si l'avare ſtupide entaſſe avec tant de ſoins un tréſor mépriſable; s'il le garde avec tant d'inquiétude; ſi la moindre appréhenſion qu'un autre en

raviſſe la moindre partie, accable ſon ame de tant de frayeurs; chere Amelie, quelle doit être ma ſituation! quelles terreurs ne dois-je pas reſſentir, moi qui garde un tréſor ſi réel, ſi précieux, d'une valeur ineſtimable!

Je puis avec la plus grande ſincérité vous adreſſer le même compliment, s'écria Amelie. Vous êtes mon tréſor auſſi; & j'en ſuis tellement avare, qu'aucune violence ne pourra jamais me l'arracher.

Je ſuis honteux de ma folie, s'écria Booth; & cependant elle vient toute de l'excès de ma tendreſſe. Il y a plus; vous en êtes la cauſe vous-même..... Pourquoi avez-vous entrepris de me rien cacher? Penſez-vous que j'aurois été fâché que mon ami eût juſtement cenſuré ma conduite?

De quelle cenſure parlez-vous, mon cher, s'écria Amelie?

Oui, le ſergent m'a tout dit, s'écria Booth..... Bien plus, il vous l'a dit auſſi..... Pauvre amie, vous ne pouvez pas ſouffrir de me voir accuſer, quoique juſtement, & par un ſi bon ami! En vérité, ma chere, j'a découvert la cauſe de ce reſſentiment au Colonel; car je l'ai apperçue, vous n'avez pas bien pu me la cacher. Je vous aime, je vous adore pour cela. Il eſt vrai que je n'aurois pas pu pardonner le moindre mot qu'on auroit

laiſſé échapper contre vous. Mais pourquoi comparerois-je des choſes ſi peu ſemblables ? Ce que le Colonel a dit de moi étoit juſte & vrai : toute cenſure contre mon Amelie ſeroit fauſſe & horrible.

Amelie avoit le diſcernement extrêmement juſte ; elle ſentit tout d'un coup ce qui étoit arrivé, & juſqu'à quel point ſon mari étoit informé de la vérité. Elle réſolut donc de l'amuſer, & tomba fortement ſur le Colonel James, & ce qu'il avoit dit au ſergent. Booth fit ſes efforts pour l'appaiſer. Ainſi finit cette affaire qui avoit mis Booth au point de faire une découverte qui lui auroit cauſé le tourment le plus violent, ſi elle n'avoit même produit quelqu'une de ces ſcènes tragiques qu'Amelie appréhendoit.

CHAPITRE VII.

Dans lequel l'Auteur paroît être maître passé dans la science profonde, qu'on nomme connoissance de la Ville.

MADAME James vint alors rendre à Amelie une visite du matin. Elle entra dans la chambre avec sa gaieté ordinaire; & après un court préambule, elle dit à Booth qu'elle avoit querellé son mari par rapport à lui. Je ne sais, ajouta-t-elle, ce qu'il veut dire, en songeant à vous envoyer je ne sais où. J'ai insisté à ce qu'il demandât pour vous quelque place plus près d'ici: il faudroit que ce fût la chose du monde la plus difficile, s'il ne pouvoit pas l'obtenir. Est-on résolu à ne jamais encourager le mérite, & à jetter toutes les places à la tête des gens qui ne les méritent pas? Combien de gens méprisables ne voit-on pas rouler sur le pavé de la Ville en habit d'écarlate?

Booth fit à la Dame une profonde révérence, & parla modestement à son désavantage. A quoi elle répondit: Mr. Booth, vous avez véritablement du mérite; je l'ai entendu dire à mon frere; il est bon juge dans ces matieres, & on ne peut pas le soupçonner de flatterie. Il est votre ami

auſſi bien que moi; nous ne laiſſerons pas Mr. James tranquille, qu'il ne vous ait obtenu une commiſſion en Angleterre.

Booth lui fit encore une révérence, & alloit prendre la parole, quand elle l'interrompit, en diſant: point de remercimens, ni de beaux diſcours. Si je puis vous rendre ſervice, je croirai ne rien faire, que m'acquitter envers ma chere Madame Booth de toute ſon amitié.

Amelie, qui depuis long-tems n'avoit plus cet éloignement qu'elle avoit pris pour Madame James dans ſa premiere viſite à Londres, qu'elle avoit attribué à ſa juſte cauſe, avoit commencé à reprendre pour elle ſon ancienne amitié; elle lui exprima ſa reconnoiſſance, & dit qu'elle auroit une obligation éternelle, ſi elle pouvoit réuſſir dans les efforts qu'elle vouloit bien faire. En effet, l'idée de ſe ſéparer de ſon mari, lui avoit cauſé le plus violent chagrin. Je ne ſaurois, ajouta-t-elle, m'empêcher de dire qu'il a mérité quelque choſe dans le ſervice. Il y a reçu deux bleſſures terribles, dont l'une a penſé lui coûter la vie; & je ſuis perſuadée que ſi ſes prétentions ſont chaudement appuyées, il ne manquera pas de réuſſir.

Elles le ſeront efficacement, s'écria Madame James, ſi mon mari a quelque crédit. Il n'a pas de grace à demander pour lui-même, ni pour aucun autre ami, du

moins que je ſache ; d'ailleurs, accorder à un homme préciſément ce qui lui eſt dû, ne doit pas même paſſer pour faveur. Reprenez donc votre ancienne gaieté, ma chere Amelie. Mon Dieu ! je me rappelle un tems où vous étiez la plus enjouée de nous deux. Vous êtes bien ennemie de vous-même, de reſter toujours renfermée chez vous. On ne vous rencontre jamais nulle part. Venez, venez avec moi chez Lady Betty Caſtleton.

Ma chere Dame, répondit Amelie ; vous m'excuſerez, s'il vous plaît ; je ne connois point Milady Betty.

Vous ne connoiſſez point Lady Betty ! Eſt-il poſſible ? N'importe, je vous introduirai..... Elle tient aſſemblée de jeu le matin ; à la vérité, ce n'eſt pas proprement un jeu ; ce n'eſt qu'une amuſette..... quatre ou cinq tables ſeulement. Venez, prenez votre mantelet. Oh ! vous viendrez..... abſolument..... Booth, vous viendrez avec nous auſſi. Quoique vous ſoyez avec votre femme, une autre femme vous tiendra en haleine.

Hélas ! ma chere, s'écria Amelie, comme vous babillez aujourd'hui !

Je ſuis de bonne humeur ce matin, répondit Madame James. J'ai fait quatre voltes hier au ſoir ; j'ai parié à toutes mains, & j'ai gagné preſque tous les paris.

Je ſuis en fortune, & j'ai envie que nous ſoyons de moitié. Venez.....

Eh bien, ma fille, il ne faut pas refuſer Madame James, dit Booth à ſa femme.

Je n'ai preſque pas encore vu mes enfans aujourd'hui, répondit Amelie. D'ailleurs, je haïs à mort les jeux de cartes.

Vous déteſtez les cartes, s'écria Madame James ? Eſt-il poſſible ? Pour moi je ne pourrois pas paſſer un jour ſans jouer. Non, en vérité, je ne crois pas que je puſſe exiſter ſans cela. Y a-t-il quelque choſe de plus délicieux au monde, que de voir les quatre figures dans ſa main ? Quoi, réellement vous haïſſez les cartes ?

Par réflexion, s'écria Amelie, elles m'ont fait quelquefois bien du plaiſir..... C'eſt lorſque je vois mes enfans en faire des châteaux. Mon petit garçon y eſt ſi adroit, que quelquefois il bâtit tout un jeu entier.

En vérité, Booth, s'écria Madame James, votre femme eſt bien changée depuis la premiere fois que je l'ai vue. Elle ſera toujours la bonté même.

Sur ma parole, s'écria Amelie, vous êtes bien changée auſſi : mais j'eſpère vivre aſſez long-tems pour vous voir changer encore, quand vous aurez eu autant d'enfans que moi.

Des enfans ! s'écria Madame James : vous me faites trembler. Et comment pouvez-

vous m'envier la ſeule choſe qui me rend le mariage ſupportable.

Ma chere, dit Amelie, vous me faites injure. Je n'envie le bonheur d'aucune femme en mariage. A ces mots, Booth & ſa femme ſe jetterent un regard, qui, pour tout ſpectateur un peu intelligent, auroit préſenté les airs de Madame James ſous le jour le plus miſérable, & fait de ſa perſonne un objet de compaſſion. Cette Dame fit même dans cette occaſion une aſſez ſotte mine.

Amelie donc cédant aux empreſſemens de ſon mari, s'habilla pour accompagner ſon amie; auparavant elle alla voir ſes enfans, qu'elle baiſa de tout ſon cœur, & les recommanda aux ſoins de Madame Atkinſon. Enſuite elle & ſon mari accompagnerent Madame James à l'aſſemblée, où beaucoup de mes lecteurs femelles ſeront charmés de les ſuivre.

Les deux Dames avec Booth entrerent dans un appartement tout jonché de cartes, comme ſont les ſalles à Bath & à Tumbridge. Madame James préſenta ſes amis à Lady Betty, qui les reçut avec politeſſe, & auſſi-tôt engagea Booth & Madame James à une partie de Whiſke. Pour Amelie, elle ſe défendit tant de jouer, que comme la partie étoit complette ſans elle, on la laiſſa ſpectatrice du jeu.

Bientôt après on vit entrer,.. qui?....

le noble Lord, dont on a fait une mention ſi honorable dans cette Hiſtoire. Il alla droit à Amelie, & s'adreſſa à elle avec autant de confiance, que s'il n'eût pas eu à ſe reprocher de lui avoir déplu: cependant le lecteur aura peine à croire que Madame Elliſon lui en ait fait un ſecret.

Amelie cependant n'étoit pas ſi oublieuſe: elle lui fit une politeſſe fort indifférente, daigna à peine répondre à ce qu'il diſoit, & ſaiſit la premiere occaſion, en changeant de chaiſe, de s'éloigner de lui.

Sa conduite fut telle, que le Pair apperçut clairement qu'il ne gagneroit rien à la pourſuivre davantage pour le préſent. Ainſi, au lieu d'entreprendre de la ſuivre, il fit une pirouette, & adreſſa la parole à une autre Dame; ce ne fut pas cependant ſans jetter les yeux ſur Amelie, tant qu'elle reſta dans la chambre.

La fortune, qui ſemble en général n'avoir pas été grande amie de M. Booth, ne lui donna pas encore des marques de faveur bien extraordinaires. Il perdit deux fois partie, revanche & le tout: il lui en couta cinq guinées. Après quoi, Amelie, qui étoit fatiguée de la préſence de Mylord, lui demanda tout bas de revenir; ce qu'ils firent auſſi-tôt.

Il n'arriva, je penſe, rien de remarquable à Booth, ſinon qu'il renouvella con-

noiſſance avec un Officier qu'il avoit connu hors du Royaume, & qui avoit été de la même partie que lui au Whiske.

Ce gentilhomme, que le lecteur connoîtra mieux dans la ſuite, ſe nommoit Trente. Il avoit été anciennement du même régiment que Booth, & ils étoient alors grands amis. Le Capitaine Trente marqua beaucoup de plaiſir de rencontrer ſon camarade, & ils ſe promirent mutuellement de ſe rendre viſite.

Les ſcènes de la nuit précédente & du matin avoient tellement troublé Amelie, que, dans l'embarras d'où Madame James l'avoit tirée, elle avoit abſolument oublié ſon rendez-vous avec le Docteur Harriſon. Quand elle fut informée au retour que le Docteur étoit venu pour la voir, & qu'il avoit grondé de ce qu'elle étoit ſortie, elle en fut fort attriſtée, & pria ſon mari d'aller lui faire des excuſes.

Mais de crainte que le lecteur ne ſoit auſſi indiſpoſé contre le Docteur, qu'il avoit déclaré lui-même l'être contre Amelie, nous croyons devoir expliquer l'affaire. Rien n'étoit ſi éloigné de l'eſprit du Docteur, que l'idée d'aucune colère contre Amelie; au contraire, quand la ſervante lui répondit que ſa maîtreſſe n'étoit point à la maiſon, le Docteur lui dit en badinant: comment, elle n'eſt pas à la maiſon! Dites à votre maîtreſſe que c'eſt

une étourdie & une coureuſe, & que je ne viendrai la voir que quand elle me l'enverra dire. Cette pauvre fille, pour avoir mal entendu un mot, & avoir preſque oublié tout le reſte, avoit pris tout cela pour de la colère, des injures, & une déclaration de ne vouloir plus revoir Amelie.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel deux Etrangers figureront.

BOOTH alla trouver chez lui le Docteur, & l'y rencontra avec ſon ami de la campagne & ſon fils, jeune homme depuis peu dans les Ordres. Le Docteur les avoit quittés tous les deux pour tenir ſon rendez-vous avec Amelie.

Après ce que nous avons dit à la fin du dernier Chapitre, il n'eſt pas beſoin de répéter les excuſes que fit Booth au Docteur, ſuivant ſa maniere ordinaire. Votre femme, dit-il, eſt bien vaine de ſe croire digne de ma colère. Dites-lui que j'ai moi-même aſſez de vanité pour penſer que je ne ſaurois me mettre en colère ſans en avoir une meilleure cauſe : cependant, comme je veux la punir de ſa légéreté, ſi vous partez pour les Indes, je ſuis déterminé à la mener avec moi à la campagne, pour y faire pénitence juſqu'à votre retour.

Monſieur, dit Booth, je ne ſais dans quels termes vous remercier, ſi vous parlez ſérieuſement.

Oh bien, je vous aſſure que je parle très-ſérieuſement, dit le Docteur. Ne me

remerciez pourtant pas, vous ne ſavez pas comment.....

Mais, Monſieur, dit Booth, ne ſeroit-ce pas montrer du mépris pour l'invitation du Colonel? Vous ſavez que je luiai tant d'obligations.

Ne parlons point du Colonel, repartit le Docteur. L'Egliſe doit être ſervie la premiere. D'ailleurs, Monſieur, j'ai des droits avant lui, même ſur vous. Vous m'avez dérobé mon petit agneau; c'eſt moi qu'elle a aimé le premier.

Fort bien, Monſieur, s'écria Booth; ſi j'étois aſſez malheureux pour la quitter à un quelqu'un, ce ſera à elle-même à ſe déterminer; il n'eſt pas difficile de deviner ſur qui ſon choix tombera; car de tous les hommes, après ſon mari, je crois que perſonne ne peut diſputer une place dans ſa faveur au Docteur Harriſon.

Puiſque vous le prenez ainſi, s'écria le Docteur, il faut que vous reſtiez ici à dîner avec nous, & que vous la faſſiez venir: car je ſuis du moins aſſez bon Chrétien, pour aimer ceux qui m'aiment..... Je vous ferai voir ma fille, mon vieil ami; car j'en ſuis réellement tout glorieux..... & vous pouvez amener auſſi mes petits enfans avec vous, ſi vous voulez. Allez, mon cher.

Si-tôt que Booth fut ſorti, le vieux gentilhomme dit au Docteur: mon bon

ami, de quelle fille avez-vous donc parlé? Je n'ai jamais entendu dire que vous ayez été marié.

Qu'eſt-ce que cela fait, s'écria le Docteur? Allez, le jeune gentilhomme pourra bien m'abſoudre, ſans m'obliger à faire pénitence.

Je n'ai pas encore ce pouvoir, répondit le jeune Eccléſiaſtique, je ne ſuis que Diacre.

Non! s'écria le Docteur: eh bien, je m'abſoudrai donc moi-même: mon bon ami, cette jeune Dame étoit fille d'une de mes voiſines qui eſt morte, & dont j'eſpere que les péchés ſont pardonnés; car elle a un grand compte à rendre à cauſe de ſa fille. Son pere étoit de ma connoiſſance, & mon intime ami. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un plus digne homme: il mourut ſubitement, & laiſſa ſes enfans fort jeunes: c'eſt peut-être la promtitude de ſa mort qui eſt cauſe qu'il ne m'en a pas recommandé le ſoin. Cependant je m'en ſuis chargé en quelque ſorte, & particulierement de celle que j'appelle ma fille. A meſure qu'elle a crû en âge, elle a montré tant de bonnes qualités, qu'elle n'avoit pas beſoin du ſouvenir de ſon pere pour la recommander. Je ne fais que lui rendre juſtice, en diſant que c'eſt une des plus excellentes créatures que j'aye jamais connues. Elle a une douceur de caractère, une généroſité d'a-

me, une ouverture de cœur ; en un mot, elle a une diſpoſition vraiment chrétienne. Je puis l'appeler une bonne Iſraëlite, qui n'a ni détour ni tromperie dans l'ame.

Je vous fais mon compliment ſur votre fille, s'écria le vieux gentilhomme. Pour un homme de votre caractère, c'eſt, je l'avoue, un vrai tréſor, que de trouver un objet qui ſoit vraiment digne de votre bonté.

Oui, c'eſt un vrai bonheur, s'écria le Docteur.

La plus grande difficulté, ajouta le Gentilhomme, pour des gens de votre tournure d'eſprit, eſt de rencontrer des objets propres à exercer votre bonté. Rien n'eſt plus déſagréable pour une ame généreuſe, que de découvrir qu'on a mal rencontré, & qu'on a ſemé tous ſes bons offices dans un terrein qui ne produit d'autres fruits que l'ingratitude.

Je me reſſouviens, dit le Docteur, que Phocidides a dit : *Rendre ſervice à un méchant, c'eſt ſemer ſon grain dans la mer.* Mais il parle plus en Philoſophe qu'en Chrétien. J'aime mieux un des meilleurs Auteurs François, qui blâme les hommes qui ſe plaignent du peu de retour dont on paye ſi ſouvent les plus grands ſervices. » Un vrai Chrétien ne doit jamais être » choqué de ne pas recevoir ſa récompenſe » dans ce monde ; le Laboureur pour-

» roit auſſi bien ſe plaindre de ne pas » recevoir ſon ſalaire dans le milieu de la » journée.

J'avoue en effet, dit le Gentilhomme, que ſi nous conſidérons les choſes, ſous ce point de vue...

Et ſous quel point de vue pourions-nous les enviſager, dit le Docteur? Sommes-nous comme Agrippa, ſeulement preſque chrétiens? ou le Chriſtianiſme eſt-il une choſe de pure théorie, & non pas une régle de pratique?

Sans doute, une régle de pratique, dit le Gentilhomme, ſans doute. Votre exemple a dû me convaincre, il y a long-tems, qu'il faut faire du bien à tout le monde.

Pardonnez-moi, mon pere, dit le jeune Théologien; c'eſt plutôt une régle des Païens, qu'une doctrine du Chriſtianiſme. Homere, ſi je ne me trompe, introduit dans ſon Iliade un nommé Axile, de qui il dit qu'il étoit ami du genre humain, parce qu'il aimoit tous les hommes. Mais Platon, celui des Philoſophes Païens qui a le plus approché de la philoſophie chrétienne, condamnoit cette doctrine comme impie. C'eſt ainſi que l'a dit Euſtache à la page 474.

Je le ſais, s'écria le Docteur, & Barnès nous le dit auſſi dans ſes notes ſur le même endroit. Mais ſi vous vous rappelez le reſte de la citation auſſi bien que celle d'Euſtache,

d'Euſtache, vous auriez dû ajouter la remarque que fait M. Dryden, en faveur de ce paſſage, qu'il ne trouve pas dans tous les Auteurs Latins un exemple d'une humanité ſi générale. Vous auriez pu vous rappeler pareillement le noble ſentiment par lequel Barnes finit ſa note, dont la ſubſtance eſt priſe du premier chapitre de Saint Mathieu. Il ſemble donc que ce caractere convient plutôt à un Chrétien qu'à un Païen. Autrement Homere l'auroit ſans doute attribué à quelqu'une de ſes Divinités. Quel eſt en effet celui que nous imitons par cette bienveillance étendue ?

Quelle mémoire prodigieuſe vous avez, s'écria le vieux Gentilhomme! Ma foi, mon fils, je ne vous conſeille pas de lutter avec le Docteur ſur ces matieres.

Je ne donnerai pas mon avis bruſquement, répondit le fils. Je ſais encore qu'il eſt dit dans l'Ecriture aimez vos ennemis.

Vous ſavez, jeune homme, je ſuppoſe, dit le Docteur, comment on entend communément ce texte. M. Poole nous dit, que le terme *amour* ne doit pas être pris ici dans un ſens ſtrict, comme s'il vouloit dire, complaiſance du cœur. Vous pouvez haïr vos ennemis, comme ennemis de Dieu, & en tirer une juſte vengeance pour ſon honneur: vous pouvez auſſi, pour l'amour de vous-même, en exiger une ſatisfaction meſurée; mais vous devez les aimer d'un

amour qui ſoit compatible avec ces choſes.... c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, vous devez les aimer & les haïr, les bénir & les maudire, leur faire du bien & du mal.

Fort bien, admirablement, dit le Gentilhomme : vous avez un art preſque inimitable de tourner les choſes en ridicule,

Je n'approuve pas le ridicule, dit le Fils, ſur de pareils ſujets.

Ni moi non plus, s'écria le Docteur. Je vais donc vous dire mon opinion très-ſérieuſement.

Ce paſſage contient un précepte très-poſitif, exprimé dans les termes les plus clairs, & cependant expliqué par un exemple très-clair dans la conduite ſuprême ; enfin la pratique de ce précepte eſt très-noblement fortifiée encore, par une récompenſe qui y eſt attachée.... quiconque entend ce que c'eſt qu'aimer, bénir & faire du bien, ne peut ſe méprendre au ſens de ce paſſage. Mais s'il demande quelque commentaire, l'Ecriture elle-même le donne ſuffiſamment. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a ſoif, donnez-lui à boire : ne rendant point le mal pour le mal, ni injure pour injure, mais au contraire béniſſant.... Il n'a pas beſoin des commentaires des hommes, qui, quand ils ne peuvent pas plier leur eſprit à ſuivre les Ecritures, veulent leur donner des entorſes,

pour les accommoder à leurs propres ſpéculations.

Très-bien, très-juſtement obſervé, dit le vieux Gentilhomme. En effet, mon bon ami, vous nous expliquez cela avec beaucoup de clarté.

Mais ſi c'eſt là le ſens, s'écria le fils, il faut détruire les Loix & la Juſtice... car je ne vois pas comment un homme pourroit en pourſuivre un autre en Juſtice.

Pardonnez-moi, Monſieur, pourſuivit le Docteur. Il ne doit pas le pourſuivre comme ennemi, purement, & par eſprit de vengeance : mais il le peut, & doit même le faire comme violateur des Loix de ſon Pays. Y a-t-il quelque eſprit de vengeance dans les Magiſtrats, quand ils puniſſent les criminels? Pourquoi ſe mêlent-ils d'infliger des punitions, ſinon parce que tel eſt leur devoir? Et pourquoi un Particulier ne pourra-t-il pas, par le même motif louable, mettre un prévaricateur entre les mains de la Juſtice? Il eſt vrai que toute ſorte de vengeance eſt défendue ſévérement; par conſéquent, puiſque nous ne devons pas la faire de nos propres mains, auſſi ne devons-nous pas nous ſervir de la Loi comme d'un inſtrument de méchanceté particuliere, & nous déchirer les uns & les autres avec acharnement & animoſité. Où eſt donc la grande difficulté qu'il y a à remplir ce précepte ſage, noble & généreux? Si la vangeance,

comme un certain Théologien l'a dit, pas trop à ſon honneur, eſt le morceau le plus exquis que le diable ait jamais preſenté à la bouche du pécheur; il faut convenir que ſouvent elle coûte bien cher à la fin. Cette denrée, ſi en effet c'en eſt une bien délicate, ne s'obtient qu'avec beaucoup d'inquiétude, de difficulté & de danger. Quelqu'agréable qu'elle puiſſe être au palais, tandis qu'on s'en repaît, elle laiſſe après elle, un arriere-gout fort amer: il s'en faut ſeulement qu'on la puiſſe appeler un mets délicat, qu'au contraire les appétits les plus gloutons en ſont tout d'un coup raſſaſiés, & que le plus grand empreſſement qu'on a pour en jouir, ſe tourne bientôt en dégout & en repentir. Ses apparences extérieures ont bien quelque choſe de tentant; mais c'eſt comme la belle couleur de certains poiſons, de qui le ſoin de notre ſanté nous ordonne de nous abſtenir, quoiqu'ils puiſſent au dehors attirer nos yeux. C'eſt une abſtinence pour laquelle la prudence ſeule ſuffit ſouvent, ſans même le précepte de Dieu. Les Auteurs Grecs & Romains nous en fourniſſent abondamment des exemples.

Le vieux Gentilhomme fut enchanté de ce diſcours; &, après beaucoup de complimens au Docteur, il ſe tourna vers ſon fils, & lui dit qu'il avoit alors la commodité d'en apprendre plus en un jour, qu'il n'a-

voit fait à l'univerſité pendant un an entier.

Le fils repliqua qu'il trouvoit cette doctrine extrêmement bonne en général, & qu'il l'adoptoit pour la plus grande partie ; mais il faut faire une diſtinction, dit-il. Il fut interrompu dans ſa diſtinction, car Booth arriva avec Amélie & ſes enfans.

CHAPITRE IX.

Scène d'eſprit & de critique moderne.

L'Après-dînée le vieux Gentilhomme propoſa une promenade à *Vauxhall*, lieu dont il avoit entendu parler beaucoup ſans l'avoir jamais vu.

Le Docteur conſentit à la propoſition de ſon ami, & envoya chercher deux carroſſes pour la compagnie. Mais quand le Domeſtique fut parti, Booth fit remarquer au Docteur qu'il étoit encore de bonne heure. Si cela eſt, dit le Docteur, je vous ménerai d'abord à un des plus nobles amuſemens du monde.

Les enfans ſe réjouïrent fort à ces mots; & perſonne de la compagnie ne devina ce qu'il vouloit dire. Amélie lui demanda à quel amuſement il pouvoit les mener à une telle heure?

Suppoſez, dit le Docteur, que je vous menaſſe à la Cour.

A cinq heures après midi, s'écria Booth?

Mais, ajouta le Docteur, ſi j'avois aſſez de crédit pour vous introduire en préſence du Souverain?

Vous badinez, Monſieur, s'écria Amélie.

Non, je parle ſérieuſement, s'écria le Docteur. Je vous introduirai en préſence

d'un Etre, en comparaiſon duquel le plus grand Empereur de la terre eſt des millions de fois plus petit que le reptile le plus mépriſable ne l'eſt par rapport à lui. Quel plaiſir un Etre raiſonnable peut-il goûter, par approche de celui-là? Si le goût n'étant pas miſérablement dépravé, où l'homme vain trouveroit-il tant d'honneurs? où l'amour du plaiſir lui propoſeroit-il un objet ſi digne que le culte divin? De quelles extaſes l'idée ſeule d'être admis à une telle préſence ne rempliroit-elle pas ſon ame? Les cours des Princes ne ſont ouvertes qu'à peu de gens, encore n'eſt-ce qu'à de certaines heures; mais pour cette préſence glorieuſe & délicieuſe, on y eſt admis en tout tems: aucun n'en eſt exclus.

Le Docteur alloit continuer, quand le Domeſtique vint avertir que les caroſſes étoient à la porte: toute la compagnie deſcendit avec le Docteur, & alla à l'Egliſe S. James.

Le ſervice fini ils remonterent en caroſſe. Amélie remercia le Docteur; elle l'aſſura que jamais elle n'avoit eu tant de dévotion dans ces prieres que ce jour-là? & lui dit qu'elle eſpéroit que l'idée qu'il avoit fait naître en elle, ne s'effaceroit pas de ſon cœur tant qu'elle vivroit.

Les caroſſes étant arrivés au bord de l'eau, ils deſcendirent tous, & ſe firent conduire en bateau juſqu'à Vauxhall.

La beauté & l'élégance de ce lieu ſont connues ſans doute de tous mes lecteurs, heureuſement pour moi ; car je n'aurois point de termes pour en donner une juſte idée dans une deſcription. Il faudroit, pour détailler les beautés de ce jardin, ſe donner autant de peine & employer autant de diſcours, que pour détailler les bonnes actions de leur Maître.

Notre compagnie s'amuſa à la promenade près de deux heures, avant que la muſique commençât; des ſept perſonnes qui formoient cette compagnie, Booth étoit le ſeul qui eût déjà vu cet endroit. Ainſi il eut pour tous les autres le charme de la nouveauté, outre tous ſes autres agrémens. Quand la muſique joua, Amélie, qui étoit placée près du Docteur, lui dit tout bas : je ne crois pas m'être rendue coupable de profanation; mais à la ſuite de cet enchaînement de penſées que vous m'avez inſpirées cet après-dînée, j'étois tout à l'heure perdue dans une eſpêce d'extaſe, & je me figurois être dans ces demeures bienheureuſes dont nous eſpérons jouir un jour. La douceur délicieuſe de ce lieu, les charmes enchanteurs de la muſique, la ſatisfaction qu'on voit briller ſur le viſage de tous les ſpectateurs, tout cela a enlevé mon cœur juſqu'au Ciel en idée. En vérité, je n'aurois jamais imaginé qu'il pût y avoir rien de pareil au monde.

Le Docteur ſourit & lui dit : vous voyez, ma chere Dame, qu'il y a des plaiſirs dont on ne peut pas concevoir l'idée, juſqu'à ce qu'on en joüiſſe réellement.

Le petit garçon, qui avoit réſiſté depuis longtems à l'attraction de quelques gâteaux qu'il avoit vu paſſer devant lui, ne pouvant plus y tenir, en demanda un à ſa mere, & dit : ma ſœur en voudroit bien auſſi, quoiqu'elle n'oſe pas en demander.

Le Docteur ayant entendu l'enfant, propoſa à toute la compagnie d'aller dans quelqu'endroit ſe rafraîchir ; ce qui fut fait auſſitôt. Amelie trouva que ſon mari les avoit quittés : mais, comme elle avoit trois hommes à ſa compagnie, dont le Docteur étoit un, elle ſe crut en ſûreté elle & ſes enfans, & ne douta point que Booth ne vînt bientôt les rejoindre.

Ils s'aſſirent donc : le Docteur pria galamment Amelie de demander ce qu'elle aimoit le mieux. Les enfans furent pourvus de gâteaux, & on ſervit du jambon & des poulets au reſte de la compagnie. Tandis qu'ils ſe régaloient avec la plus grande ſatisfaction, deux jeunes fous qui ſe promenoient en ſe tenant par deſſous les bras, paſſerent devant eux. Quand ils furent vis-à-vis d'Amelie, ils s'arrêterent, la regarderent effrontément, & l'un des deux dit à l'autre : je veux mourir, Mylord, ſi ce n'eſt un ange. Mylord étoit occupé à la regarder

ſans dire un ſeul mot, quand deux autres de même trempe vinrent auſſi ; & l'un d'eux dit : allons enſemble, Jack, j'ai déjà vu cette femme ; mais elle eſt trop bien pourvue ... Trois .... c'eſt aſſez pour une femme, ou ce ſeroit bien le diable. Ici il vomit des injures ſcandaleuſes contre les gens d'égliſe, dont je ne veux pas ſâlir ma narration.

Morbleu-! dit celui qui avoit parlé le premier, & qu'on appeloit Jack, il faut que je l'entreprenne, quand elle appartiendroit à tout le clergé. En diſant cela, il s'approcha du jeune eccléſiaſtique, & s'écria : Docteur, rangez-vous un peu, s'il vous plaît, & ne tenez pas plus de place qu'il ne vous en appartient. A ces mots, il pouſſa le jeune homme, & s'aſſit directement vis-à-vis Amelie : puis, mettant les deux coudes ſur la table, il fixa ſes yeux ſur elle d'une maniere dont la modeſtie ne permet pas de regarder une femme, ni à une femme d'être regardée.

Amelie ſe ſentit choquée de cette impoliteſſe ; ſur quoi le Docteur la fit reculer derriere lui ; & regardant en face le gentilhomme, lui demanda ce que ſignifioit une telle impoliteſſe ? Mylord ſe redreſſa & dit... Point d'impertinences, vieux bon homme... penſez-vous que des gens de votre ſorte doivent garder de ſi jolies femmes pour vous ſeuls ? Morbleu !

Non, non, s'écria Jack, le vieux gentilhomme eſt raiſonnable pour cela. Voilà le garçon qui mange le pigeon de la dixme. Ne voyez-vous pas que l'eau lui en vient à la bouche? Eh mon ami! où eſt votre bavette? Car quoiqu'il eût deviné juſte que c'étoit un eccléſiaſtique, ce dernier n'avoit aucune des marques de ſon état.

Des enfans tels que vous, s'écria le jeune prêtre, devroient être fouettés à l'école, au lieu de venir troubler la ſociété.

Des enfans, monſieur! dit Jack: je crois être auſſi bien homme que vous, & auſſi ſavant. *Bos, fur, ſus, quotque Sacerdos.* Dites-moi ce qui eſt après. Morbleu! je vous donnerai cinquante guinées. Dites ce qui eſt après ....

Tu le tiens, Jack, s'écria Mylord; il eſt hors des gonds, Dieu me damne. Il ne peut pas frapper un autre coup.

Si je vous tenois dans un lieu convenable, s'écria le jeune prêtre, vous verriez que je frapperois, & même bien fort.

Voyez, s'écria le Mylord, voilà la douceur du clergé. C'eſt un loup ſous l'habit d'un agneau. Morbleu, comme il s'enfle! Ayez de la politeſſe pour lui; autrement il crèvera d'orgueil.

Ah! ah! s'écria Jack, vive le clergé pour l'orgueil; il n'y a point de Lord dans le royaume maintenant qui en ait moitié autant.

Monſieur, s'écria le Docteur en ſe tournant vers l'autre, êtes-vous Lord?

Oui, monſieur, s'écria-t-il, j'ai cet honneur.

Et je ſuppoſe que vous avez de l'orgueil auſſi, dit le Docteur.

Je l'eſpere, monſieur, répondit-il, à votre ſervice.

Si un homme tel que vous, monſieur, s'écria le Docteur, qui non-ſeulement déshonorez le titre que vous portez comme Lord, mais encore comme homme, peut prétendre à l'orgueil, pourquoi n'en voudriez-vous pas accorder au clergé? Je ſuppoſe, monſieur, à votre habit, que vous ſervez; le ruban de votre chapeau annonce que vous en êtes tout fier. Le ſervice dans lequel ce gentilhomme eſt enrôlé, eſt beaucoup plus grand que le vôtre. Pourquoi donc reprochez-vous l'orgueil au clergé, puiſque la moindre de ſes fonctions eſt ſupérieure aux vôtres de toute maniere.

Cependant, meſſieurs, ſi vous avez la moindre prétention à ce titre de gentilshommes, je vous prie de finir vos extravagances, puiſque vous voyez que cela fait peine à cette Dame. D'ailleurs, je vous en prie pour vous-mêmes; car voici un homme qui vient, & qui vous parleroit d'un ſtyle bien différent du nôtre.

Un homme qui vient, s'écria Mylord! eh! que m'importe qui eſt-ce qui vient?

Quand ce ſeroit le diable, s'écria Jack. Je ſuppoſe que c'eſt lui, car voici deux hommes de ſa livrée.

Que le diable vienne, s'il veut, s'écria Mylord; que je ſois pendu, ſi je n'obtiens un baiſer.

Amelie étoit toute tremblante: ſes enfans s'appercevant de ſa frayeur, l'entourerent & commençoient à crier... quand Booth & le Capitaine Trente arriverent. Booth voyant ſa femme toute troublée, demanda avec vivacité de quoi il étoit queſtion. En même tems le Lord & ſon compagnon voyant le Capitaine Trente qu'ils connoiſſoient, dirent tous les deux à la fois... quoi, cette compagnie eſt avec vous! Alors le docteur, qui appréhendoit que ſi Booth ſavoit ce qui s'étoit paſſé, il n'en réſultât quelque ſuite fatale, dit avec beaucoup de préſence d'eſprit: ah! ah! M. Booth, je ſuis bien aiſe que vous ſoyez de retour. Votre pauvre femme commençoit à s'effrayer & à perdre contenance. Mais maintenant que vous le revoyez, dit-il à Amelie, j'eſpere que vous ſerez plus tranquille.

Amelie, toute effrayée qu'elle étoit, ſentit l'intention du Docteur, & gronda beaucoup ſon mari de l'avoir quittée. Le petit garçon, qui n'avoit pas tant de pénétration, s'écria: mon papa, ces méchans hommes ont effrayé maman.

Comment, s'écria Booth un peu ému, effrayé, quelqu'un vous a-t-il effrayée, ma chere ?

Non, mon ami, répondit-elle, ce n'eſt rien ; je ne ſais ce que l'enfant veut dire. Tout va bien, maintenant que je vous vois en ſûreté.

Pendant ce tems, Trente avoit été occupé à parler à ces jeunes gens ; & s'adreſſant à Booth, il lui dit : il y a eu ici quelque petite mépriſe. Je crois que Mylord avoit pris madame Booth pour une autre femme.

Il n'eſt pas poſſible, s'écria Mylord, de connoître tout le monde.... Si j'avois ſu que cette Dame fût une femme comme il faut, & de la connoiſſance du Capitaine Trente, je ne lui aurois rien dit de déſagréable ; mais ſi j'ai dit quelque choſe, je lui en demande pardon & à la compagnie.

Je n'y entends rien, s'écria Booth. De quoi eſt-il donc queſtion, je vous prie ?

Rien d'important, s'écria le Docteur, ni qui vaille la peine de s'en informer.... Vous entendez que c'eſt une mépriſe ; & j'en crois réellement Mylord : tout eſt venu faute de connoître qui étoit madame.

Allons, allons, dit Trente, ce n'eſt rien que cela, je vous en aſſure. Je vous dirai le tout une autre fois.

Fort bien, puiſque vous le dites ainſi,

s'écria Booth, j'en ſuis content. Ainſi finit cette affaire, & les deux étourdis allerent ſe divertir d'un autre côté.

Maintenant qu'ils ſont partis, dit le jeune gentilhomme, je dois dire que jamais je n'ai vu deux petits-maîtres plus mal élevés, ni qui méritent plus d'être roſſés à coups de pied. Si je les avois tenu dans un autre endroit, je leur aurois appris à avoir plus de reſpect pour l'égliſe.

Vous avez pris le meilleur parti, répondit le Docteur, pour leur apprendre le reſpect.

Booth alors pria ſon ami Trente de s'aſſeoir avec eux, & propoſa de faire venir une nouvelle bouteille de vin; mais Amelie étoit trop déconcertée pour lui donner aucune apparence de plaiſir pour ce ſoir. Alors elle prit le prétexte de ſes enfans, pour qui elle dit qu'il étoit déjà tard, & le Docteur y conſentit. Ainſi on paya l'écot & ils partirent, laiſſant aux deux jeunes étourdis le triomphe d'avoir troublé la joie de cette petite & innocente compagnie, qui jouïſſoit auparavant d'une ſatisfaction complette.

CHAPITRE X.

Converſation curieuſe entre le Docteur, le jeune Eccléſiaſtique & ſon pere.

LE lendemain matin le Docteur & ſes deux amis étant à déjeûner enſemble, le jeune homme, qui avoit à cœur le traitement injurieux qu'il avoit reçu le ſoir précédent, renouvella la converſation ſur le même ſujet. C'eſt une honte, dit-il, pour le Gouvernement, que l'on n'ait pas plus d'égards pour le Clergé, en puniſſant avec la derniere ſévérité les mauvais traitemens qu'on lui fait. Comme vous l'avez très-bien remarqué, Monſieur, dit-il au Docteur, le dernier Eccléſiaſtique d'Angleterre eſt exactement d'une dignité ſupérieure à celle du premier Noble. Peut-il donc y avoir rien de ſi choquant que de voir traiter avec mépris & tourner en ridicule cette ſoutane, qui devroit nous attirer la vénération de tous ceux que nous rencontrons? Ne ſommes-nous pas en effet des Ambaſſadeurs de Dieu ſur la terre? Et nous refuſer le reſpect qui nous eſt dû, n'eſt-ce pas véritablement le refuſer à celui qui nous envoye?

Si cela eſt, dit le docteur, ils doivent bien prendre garde à eux; car celui qui nous

envoie, eſt en état de tirer la plus ſévère vangeance des mauvais traitemens que l'on fait à ſes miniſtres.

Cela eſt vrai, Monſieur, s'écria le jeune homme, & je le voudrois de tout mon cœur; mais ces punitions ſont trop éloignées pour donner de la terreur aux méchans. Le gouvernement devroit y ſuppléer de ſa part par des défenſes immédiates. Des amendes, des empriſonnemens, des punitions corporelles opéreroient plus efficacement ſur le cœur humain, que toutes les craintes de la damnation.

Cela peut bien être, s'écria le docteur; car je crains bien que les hommes ne ſongent guère à ces craintes.

Très-bien remarqué, dit le vieux gentilhomme. En effet, j'ai grand peur que vous n'ayez raiſon.

En cela, dit le fils, le gouvernement eſt blâmable. Ne voit-on pas des livres qui traitent notre ſainte religion comme une impoſture, & quelquefois comme un jeu? Cependant on les publie tous les jours, & on les répand parmi le peuple avec une ſécurité parfaite.

Vous avez bien raiſon, dit le docteur; il régne ſur ces matieres un relâchement très-blâmable: mais ce n'eſt pas là que réſide tout le blâme. Ne peut-on pas à juſte titre en imputer un peu la faute aux eccléſiaſtiques eux-mêmes?

Monſieur, s'écria le jeune homme, je ne m'attendois pas à cette obſervation de la part d'un homme de votre robe. Eſt-ce que le clergé donne quelqu'encouragement à ces livres ? Au contraire ne crie-t-il pas contre la lâcheté qu'on a de les ſouffrir ? C'eſt un des reproches que nous font les Laïques envieux ; & je n'aurois pas cru le voir confirmé par une perſonne de notre état.

Ne ſoyez pas ſi impatient, jeune homme, dit le docteur ; je ne confirme pas abſolument le reproche des Laïques. Il eſt trop général & trop ſévère ; & même les Laïques ne les attaquent pas dans cette partie où vous aviez appliqué votre défenſe. On ne les ſuppoſe pas aſſez ſoux pour attaquer la religion à laquelle ils doivent leur bien-être temporel. On ne les taxe point de donner appui à l'infidélité, autrement que par les raiſons tirées du mauvais exemple de leur vie, ou du moins de quelques-uns d'eux. En cela auſſi les Laïques portent trop loin leurs cenſures. Il y a peu ou point d'eccléſiaſtiques, dont la vie, comparée à celle des Laïques, puiſſe paſſer pour déréglée. Mais telle eſt la pureté de notre Religion, telle eſt l'innocence & la vertu qu'elle exige pour nous donner droit aux récompenſes céleſtes, & même pour nous mettre à l'abri de ſes punitions terribles, que celui qui ſe deſtine à cet état, doit être un bien honnê-

te homme. C'eſt donc ainſi qu'on raiſonne. Cet homme eſt élevé dans une connoiſſance parfaite de la religion; il eſt inſtruit de ſes loix, & par ſon état il eſt obligé à les avoir toujours devant les yeux. Les récompenſes qu'elle promet à ceux qui rempliront ces loix, ſont ſi grandes, les châtimens dont elle menace leur violation, ſont ſi terribles, qu'il eſt impoſſible qu'ils n'évitent les uns avec frayeur, & ne courent ardemment après les autres. Si donc un tel homme mène une vie directement oppoſée à ces loix, & qu'il les viole conſtamment, la conſéquence eſt ſenſible. Il y a dans l'hiſtoire de Mathieu Paris une hiſtoire ſinguliere que je vous dirai en deux mots, autant que la mémoire me fournira. Deux jeunes gens, je crois qu'ils étoient Prêtres, convinrent enſemble que celui qui mourroit le premier des deux viendroit révéler à ſon ami les ſecrets de l'autre monde. L'un d'eux mourut bientôt après, & remplit ſa promeſſe. Tout le récit qu'il lui fit n'eſt pas important; mais entr'autres choſes il produiſit une de ſes mains dont ſatan s'étoit ſervi pour écrire, comme font les modernes, ſur une carte, & avoit envoyé des complimens aux prêtres, de ce que les mauvais exemples de leur vie lui envoyoient tous les jours un grand nombre d'ames en enfer. Cette hiſtoire eſt d'autant plus remarquable, qu'elle a été écrite par un prêtre & même très-zélé pour ſon ordre.

Très-bien, s'écria le vieux gentilhomme. Quelle heureuſe mémoire vous avez!

Monſieur, s'écria le jeune homme, un eccléſiaſtique eſt un homme comme un autre; & ſi on attend de lui une ſi grande pureté.....

Je ne l'attends pas, s'écria le docteur, & je ne penſe pas qu'on l'exige de nous. L'écriture elle-même nous donne cette aſſurance, puiſqu'elle dit que le plus juſte d'entre nous péche trente fois par jour. Mais nous ne devons pas nous rendre coupables d'aucuns de ces crimes groſſiers qui ſouillent l'ame toute entiere. Nous pouvons exiger d'un eccléſiaſtique l'obſervation des dix Commandemens, & l'exemption de tous les vices capitaux, comme, en premier lieu, l'avarice, qui en effet ne peut guère ſubſiſter ſans la violation de pluſieurs des commandemens: car il y auroit une ſimplicité exceſſive d'imaginer qu'un homme qui attache ſi viſiblement ſon cœur à ce monde, & à un de ſes biens qui le mérite le moins, (tel eſt l'argent, ſi on ne faiſoit pas attention à ſes uſages,) pût en même tems s'amaſſer un tréſor dans le Ciel. L'ambition eſt le ſecond vice de ce genre. L'écriture nous dit que nous ne pouvons ſervir Dieu & Mammon. Cela peut auſſi s'appliquer à l'avarice, mais j'ai mieux aimé le faire rapporter au vice dont je parle. Quand nous voyons un homme faire aſſidûment ſa cour & épier le

moment d'un lever, & ſe prêter à des choſes vilaines & indignes, dans l'eſpérance de s'avancer, pouvons-nous croire qu'un homme qui a tant de corvées à faire ſur la terre, penſe jamais à ſon maître qui eſt dans le Ciel? Ne doit-il pas ſonger lui-même, s'il eſt capable de réflexion, qu'un maître ſi glorieux dédaignera & rejettera un ſerviteur qui eſt le complaiſant aſſidu d'un favori de cour, & qui fait la fonction de miniſtre de ſes plaiſirs; ou peut-être quelquefois lui prépare les voies honteuſes pour l'aider à faire réuſſir cette corruption, qui par la ſuite doit égorger & détruire les ſucs vitaux qui font la proſpérité & le bien-être de ſon pays?

Le dernier vice dont je ferai mention, eſt l'orgueil. Il n'y a point dans tout l'univers un animal plus ridicule & plus mépriſable qu'un eccléſiaſtique orgueilleux. Un poulet d'Inde, un ſinge, ſont des objets de vénération en comparaiſon de lui. Je ne parle point ici de cet orgueil, cette noble dignité de l'ame, à qui la bonté ſeule peut fournir un objet comparable, qui ſe complaît dans le témoignage de ſa conſcience, & qui ne peut ſans le plus violent chagrin ſupporter ſa condamnation. J'entends par orgueil, ce qui fait qu'un homme, dans la moindre élévation paſſagere & produite par le haſard, s'élève audeſſus des autres hommes, tels ſont les préſens ordi-

naires de la nature, & les faveurs mépriſables de la fortune, l'eſprit, la connoiſſance, la naiſſance, la force, la beauté, les richeſſes, les titres & les rangs. Cette paſſion, qui, comme un enfant imbécille, tâche toujours de regarder par deſſus la tête de ceux qui ſont autour d'elle; qui, tandis qu'elle s'attache ſervilement aux grands, s'éloigne avec ſoin des pauvres, comme ſi elle avoit peur d'en être ſouillée; qui dévore avec ardeur tous les applaudiſſemens, le moindre regard d'admiration; qui eſt enchantée & bouffie de toutes les marques de reſpect qu'elle reçoit, & qui eſt piquée, irritée par le mépris des ſots les plus vils, même de ceux qui vous ont traité avec peu d'égards hier au ſoir à Vauxhall. Un eſprit tel que je viens de le peindre, peut-il être fixé aux choſes d'en haut? Un tel homme peut-il ſonger qu'il a l'honneur ineffable d'être employé au ſervice immédiat de ſon puiſſant Créateur? ou peut-il ſe complaire dans cette eſpérance qui échauffe le cœur, que ſes voies ſont agréables aux yeux de cet Etre glorieux & incompréhenſible?

Mon enfant, s'écria le vieux gentilhomme, écoutez & enrichiſſez votre entendement. En effet, mon bon ami, on ne peut guère ſe ſéparer de vous ſans emporter avec ſoi quelques bonnes inſtructions. Tom, apprenez du docteur, vous en

deviendrez meilleur pour tout le tems de votre vie.

Sans doute, Monſieur, répondit Tom, le docteur a débité des vérités excellentes ; & ſans lui vouloir faire de complimens, j'ai toujours été grand admirateur de ſes ſermons, & ſur-tout de ſon éloquence. Mais

Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cætera.

Je ne ſaurois ſouffrir qu'un eccléſiaſtique ſoit obligé de ſupporter un affront plus que tout autre homme, ſur-tout quand c'eſt à cauſe de ſon ordre qu'on l'inſulte.

Je ſuis bien fâché, dit le docteur, que vous ſoyez aſſez ſuſceptible pour vous tenir offenſé en qualité d'eccléſiaſtique ; ſi j'avois connu plutôt votre diſpoſition, l'ordre n'auroit jamais été dans le cas d'être inſulté dans votre perſonne.

Le vieux gentilhomme commença alors à gronder ſon fils d'avoir tenu tête au docteur, quand un domeſtique lui remit un petit billet qu'il lut tout bas, & qui étoit conçu en ces termes.

» Mon cher Monſieur, il eſt arrivé depuis » que je ne vous ai vu, une choſe qui me » donne beaucoup de chagrin. Faites-moi » l'amitié de venir nous voir le plutôt qu'il » vous ſera poſſible, afin que je vous de- » mande vos bons avis. Je ſuis votre très-obli- » gée & reſpectueuſe fille, Amelie.

Le docteur fit réponſe qu'il iroit dans un moment voir la dame ; puis, ſe tournant vers ſon ami, il lui demanda s'il vouloit faire un tour de parc avant le dîner. Il faut que j'aille, dit-il, chez la dame qui étoit avec nous hier au ſoir : ſa lettre me fait craindre qu'il ne lui ſoit arrivé quelque accident fâcheux. Allons, jeune gentilhomme, je vous ai parlé tout à l'heure avec un peu trop d'aigreur. Je vous en demande excuſe. Il faut accorder quelque choſe à la chaleur de votre ſang & à la vivacité. J'eſpere qu'avec le tems nous deviendrons tous les deux de même avis.

Le vieux gentilhomme fit à ſon ami un autre compliment ; & le fils déclara qu'il eſpéroit penſer toujours & agir avec la dignité convenable à ſon état. Après quoi le docteur les laiſſa pour quelque tems, & alla trouver Amelie.

Si-tôt qu'il fut parti, le vieillard réprimanda ſévèrement ſon fils. Tom, lui dit-il, comment pouvez-vous être aſſez ſot pour aller ruiner par votre bêtiſe tout l'édifice que je tâche de conſtruire ? N'apprendrez-vous pas à étudier les hommes comme moi ? Penſez-vous que ſi j'avois voulu combattre l'obſtination de ce vieux garçon-là, comme vous faites, j'aurois jamais pu réuſſir à gagner ſon amitié ?

Je ne puis pas m'en empêcher, dit Tom ; je n'ai pas étudié ſix ans à l'Univerſité, pour

pour ſacrifier ainſi mes ſentimens. Il eſt vrai, & j'en conviens, qu'il a le talent d'aſſembler une ſuite de mots qui ſonnent fort bien enſemble; mais dans le fond je n'ai guère entendu de miniſtre qui raiſonnât ſi pauvrement.

Qu'eſt-ce que cela fait, s'écria le pere? Je ne vous ai jamais dit que ce fût un homme ſage & ſavant, ni que j'aye jamais pris pour tel. S'il avoit eu un peu de bon ſens, il auroit été Evêque il y a long-tems, je le ſais certainement. Ç'a toujours été un fou dans le particulier; car je doute fort que cet homme-là poſſede dans tout le monde cent livres ſterlings, outre ſon revenu annuel. C'eſt un panier percé; il a donné plus de la moitié de ſa fortune à des je ne ſais qui. Je crois bien en avoir tiré, moi, plus de deux cent livres pour ma part. Voudriez-vous donc vous expoſer, faute de quelques complimens, à perdre une ſi bonne vache à lait? Allez, Tom, vous êtes auſſi ſot que lui. Ne vous attendez pas à jamais pouvoir avancer dans l'Egliſe, ſi vous ne ſavez pas temporiſer à propos, & donner un peu dans l'opinion de vos ſupérieurs.

Je ne ſais, Monſieur, s'écria Tom, ce que vous entendez par mes ſupérieurs. Il eſt vrai que dans un ſens un docteur en théologie eſt ſupérieur à un Bachelier des Arts; juſques-là je ſuis prêt à avouer qu'il a la ſupériorité

ſur moi. Mais j'entends le Grec & l'Hébreu auſſi bien que lui ; & dans les écoles je ſoutiendrai mon opinion contre lui & contre tout autre.

Tom, s'ecria le vieux gentilhomme, juſqu'à ce que vous ſoyez parvenu à ſubjuguer cet amour propre, je n'aurai jamais bonne eſpérance de vous. Si vous êtes ſage, vous penſerez que tout homme eſt votre ſupérieur, dès qu'il y a quelque choſe à gagner avec lui. Du moins vous lui perſuaderez que vous penſez ainſi, & cela ſuffit. Tom, Tom, vous n'êtes point politique.

Qu'ai-je donc appris depuis ſept ans que j'étudie dans l'Univerſité, répondit-il ? Cependant, mon pere, je vais expliquer votre opinion ; c'eſt la faute ordinaire des vieillards, que de s'attribuer toute la prudence. Neſtor l'a fait il y a long-tems : mais informez-vous de mon caractere au college, je penſe que vous n'imaginerez plus que j'aye beſoin de retourner à l'école.

Le pere & le fils allerent enſuite faire leur promenade, pendant laquelle le pere répéta à ſon fils les leçons de politique qui peut-être ne l'édifierent pas beaucoup. Dans l'exacte vérité, ſi la tendreſſe du vieux gentilhomme ne l'avoit pas en quelque ſorte aveuglé ſur les imperfections de ſon fils, il auroit bientôt apperçu qu'il ſemoit toutes ſes inſtructions dans une terre tellement ſurchargée d'amour propre, qu'il étoit impoſſible, qu'elle pût jamais produire aucun effet.

LIVRE X.

CHAPITRE PREMIER.

Auquel nous n'ajouterons point de préface.

LE Docteur trouva Amelie ſeule; Booth étoit allé à la promenade avec le capitaine Trente, qui paroiſſoit charmé d'avoir renouvellé connoiſſance avec ſon ancien camarade de ſervice; & il étoit toujours reſté avec lui à la taverne depuis le moment de leur rencontre.

Amelie inſtruiſit le Docteur du ſujet de ſon meſſage; pardonnez, lui dit-elle, monſieur, ſi je vous ai ſi ſouvent troublé de mes affaires; mais je connois votre bon cœur, ainſi que votre inclination à aider tout le monde de vos avis. Le fait eſt que mon mari a vu le Colonel James, qui lui a fait préſent de deux billets pour une maſcarade qui doit ſe faire dans un ou deux jours; il veut abſolument que j'y aille avec lui; je ne ſais comment faire pour m'en diſpenſer, ſans lui en dire quelque raiſon; & je ne puis pas en imaginer d'autre que la véritable: or vous ne me conſeilleriez ſûre-

ment pas de la lui communiquer. En effet, j'ai eu beaucoup de peine à l'eſquiver l'autre jour; car j'ai été preſque engagée par inadvertance, & par un accident ſingulier, à lui déclarer toute l'affaire. Alors elle lui raconta le ſonge du ſergent, avec toutes les ſuites qu'il avoit eues.

Le Docteur, après avoir un peu rêvé, lui dit: mon enfant, cette affaire m'embarraſſe auſſi-bien que vous. Il eſt vrai que ce divertiſſement en lui-même, tel qu'on m'en a fait quelquefois la deſcription, ne me plaît pas; non que je ſois aſſez ſcrupuleux pour ſoupçonner que toute femme qui y va, ait mauvaiſe intention; mais ce plaiſir eſt d'une eſpèce trop diſſipée & trop libre, pour faire la récréation d'une ame raiſonnable. Vous avez encore une objection plus forte.... Laiſſez-moi faire; j'eſſayerai de moi-même de l'en détourner.

Cela eſt impoſſible, répondit-elle: c'eſt pourquoi je ne voudrois pas vous donner cet embarras. Je ne l'ai jamais vu ſi obſtinément buté à rien. Il y a une partie de faite pour cela, dit-il, & mon refus feroit tout manquer.

Je ne ſais donc pas quel conſeil vous donner, répondit le Docteur. Je vous ai dit que je n'approuve pas ces ſortes de divertiſſemens; mais ſi votre mari en a tant d'envie, je ne puis croire que vous faſſiez aucun mal à y aller avec lui. Cependant

j'examinerai cette affaire, & je ferai tout ce que je pourrai pour vous.

Ici madame Atkinſon entra, & la converſation changea de ſujet. Bientôt après Amelie la remit de nouveau ſur le tapis, diſant qu'il n'y avoit aucune raiſon d'en faire un myſtere à ſon amie. Ils diſcuterent la matiere, ſans en pouvoir venir à aucune réſolution. Mais Madame Atkinſon, qui ſe trouvoit dans un moment ſingulier de bonne humeur, s'écria : ne craignez rien, ma chere Amelie ; deux femmes aſſurément ſeront trop fortes pour un homme. Je penſe, Docteur, que cela ſurpaſſe ce que dit Virgile ;

Una dolo divum ſi fæmina victa duorum eſt.

Très-bien cité, cria le Docteur ; entendez-vous tout Virgile auſſi-bien que vous ſemblez entendre ce paſſage ?

Oui, monſieur, dit-elle, & Horace auſſi ; ſans quoi mon pere auroit bien perdu du tems inutilement à m'enſeigner.

Pardon, madame, répondit le Docteur ; j'avoue que ma queſtion étoit impertinente.

Point du tout, monſieur, dit-elle : quand vous ſeriez de ceux qui imaginent que les femmes ſont incapables de ſavoir, je n'en ſerois point offenſée. Je connois l'opinion commune ; mais,

Interdum vulgus rectum videt, eſt ubi peccat.

Si j'étois dans une telle opinion, Madame, dit le Docteur, Madame Dacier & vous-même ſeriez en état de rendre témoignage contre moi. Tout ce que je pourrois faire de plus, ſeroit de révoquer en doute l'utilité de la littérature pour l'éducation d'une jeune Dame.

J'avoue, dit Madame Atkinſon, qu'en penſant comme le monde fait, elle ne peut pas être auſſi utile à ſa fortune, que pour celle d'un homme. Mais vous conviendrez, Docteur, que le ſavoir peut au moins procurer à une femme un amuſement raiſonnable & innocent.

Je ſuppoſerai auſſi, répliqua le Docteur, qu'il peut avoir ſes inconvéniens. Par exemple, ſi une femme ſavante rencontroit un mari qui ne le fût pas, ne pourroit-elle pas être tentée de le mépriſer?

Je ne le penſe pas, s'écria Madame Atkinſon; & s'il m'eſt permis de me citer pour exemple.... je crois avoir montré que les femmes qui ont quelque ſavoir, peuvent être contentes, ſans trouver la même qualité dans un mari.

Aſſurément, s'écria le Docteur, il peut ſe rencontrer d'autres qualités qui aient auſſi leur poids dans la balance. Mais prenons l'autre côté de la queſtion; ſuppoſons que deux perſonnes ſavantes s'uniſſent en-

ſemble par le lien du mariage, ne peut-il pas en réſulter entr'eux une bonne occaſion de diſputer lequel des deux eſt le plus ſavant ?

Point du tout, répondit Madame Atkinſon, ſi tous les deux ſont ſavans & ont du bon ſens, ils verront bientôt de quel côté eſt la ſupériorité.

Mais, dit le Docteur, ſi l'homme lettré étoit un peu déraiſonnable dans ſon opinion, êtes vous ſûre que la femme lettrée ſe tiendroit avec ſon mari, & ſe ſoumettroit dans le devoir ?

Quoi ! s'écria Madame Atkinſon, doit-on ſuppoſer qu'un homme lettré voulût être déraiſonnable ?

Tenez, Madame, dit le Docteur, je ne ſuis pas votre mari, & vous ne m'empêcherez pas de ſuppoſer tout ce qu'il me plaît. Sûrement ce n'eſt pas tant un paradoxe de ſuppoſer qu'un homme lettré puiſſe être déraiſonnable. N'y a-t-il pas des opinions déraiſonnables parmi des auteurs fort ſavans, & même parmi les critiques ? Par exemple, y a-t-il une opinion plus étrange que de préférer les métamorphoſes d'Ovide à l'Enéide de Virgile ?

Cela ſeroit ſi étrange, en effet, répondit la Dame, que vous ne me perſuaderez pas aiſément qu'aucun homme l'ait jamais ſoutenu.

Peut-être que non, dit le Docteur : vous

& moi ne différerions pas beaucoup dans le jugement que nous porterions de quiconque ſoutiendroit une telle thèſe.... Comment trouveriez-vous ſon goût ?

Très mépriſable, dit Madame Akinſon.

Eh bien, je ſuis ſatisfait, s'écria le Docteur; &, pour me ſervir des termes de votre cher Horace, *verbum non amplius addam.*

Cela eſt fort mal, s'écria Madame Atkinſon; de faire donner ainſi les gens dans le piége. J'étois ſi occupée à la défenſe de mon bon ami Virgile, que je n'ai pas pris garde à votre deſſein. Mais tout votre triomphe dépend d'une ſuppoſiton, qu'on ſoit aſſez malheureuſe pour rencontrer l'homme le plus fort du monde

Point du tout, répliqua le Docteur: ſûrement le Docteur Bentley n'étoit pas tel: cependant je ſuis bien ſûr qu'il auroit querellé toutes les femmes du monde en faveur d'une de ſes corrections.

Penſez-vous, dit-elle, que ſi je l'euſſe aimé, j'aurois diſputé avec lui ?

Peut-être auriez-vous eu quelquefois les mêmes ſentimens, dit le Docteur; mais vous vous reſſouvenez de votre Virgile; *varium & mutabile ſemper fœmina.*

Amélie, dit Madame Atkinſon, vous voilà maintenant intéreſſée auſſi-bien que moi; car il a ici attaqué tout le ſexe, & dit la choſe la plus dure qu'on ait jamais citée

contre nous, quoique j'avoue que c'eſt un très-bel endroit.

Du moins, ma chere, s'écria Amélie, j'ai ſur vous un avantage; c'eſt que je ne l'entends point.

Elle ne l'entend pas beaucoup mieux que vous, répliqua le Docteur: ſans quoi elle n'admireroit pas une abſurdité, même dans Virgile.

Pardonnez-moi, Monſieur, dit-elle.

Pardonnez-moi, Madame, s'écria le Docteur: un Ecolier en quatriéme ſeroit fouetté, ou mériteroit du moins de l'être, qui feroit accorder le genre neutre avec le féminin. Vous avez entendu cependant que Virgile avoit laiſſé ſon Enéide incorrecte: peut-être que s'il eût eu le tems de la corriger, nous n'aurions pas vu les fautes que nous y voyons.

Mais cela eſt vrai comme vous le dites, s'écria Madame Atkinſon. Il ſemble qu'il y a une faute de ſyntaxe. Je vous avoue que je n'y avois jamais penſé auparavant.

Cependant, répondit le Docteur, c'eſt ce Virgile dont vous êtes ſi paſſionnée, qui vous a fait toutes du genre neutre; ou, comme nous diſons en Anglois, il a fait des femmes de pures choſes. Car ſi on traduiſoit ce paſſage, *la femme eſt une choſe variable & changeante*, il n'y auroit point de faute, je crois, à moins que ce ne fût contre la politeſſe dûe aux Dames.

Madame Atkinſon eut à peine le tems de dire au Docteur qu'il étoit un homme piquant, lorſque l'arrivée de Booth & de ſon ami mit fin à cette diſpute ſavante, dans laquelle aucune des parties n'avoit été bien contente de l'autre; l'eſtime que le Docteur avoit de la Dame n'étant pas augmentée par ſa connoiſſance des Auteurs Claſſiques, & elle, d'un autre côté, ayant conçu dans le fond de ſon ame beaucoup d'éloignement pour le Docteur, qui n'auroit peut-être pas éclaté avec moins de furie, quand il eût été ſon mari.

CHAPITRE II.

Ce qui arriva à la Maſcarade.

DEPUIS ce moment juſqu'au jour de la Maſcarade, il n'arriva rien d'aſſez remarquable pour trouver place dans cette Hiſtoire.

Ce jour-là le Colonel James vint trouver Booth ſur les neuf heures du ſoir, où il reſta pour attendre Madame James qui ne vint qu'à onze. Alors les quatre Maſques prirent chacun une chaiſe, & tous allerent à New-Market.

Quand ils arriverent à la ſalle de l'Opéra, le Colonel & Miſſ James les quitterent auſſitôt. Booth & ſa femme ne reſterent pas long-tems enſemble, & furent bientôt ſéparés par différens Maſques.

Un Domino accoſta la Dame, & l'emmena à l'autre bout de la ſalle la plus éloignée à main droite, où les deux Maſques s'aſſirent. Il ne ſe paſſa pas long-tems ſans que le Cavalier en Domino fit l'amour avec ardeur à l'autre. Peut-être le Lecteur ne pourroit pas entendre ſans ennui toute la converſation qui ne fut pas dans un ſtyle fort extraordinaire. L'Amant parut conſidérer ſa Maîtreſſe comme une vraie femme du monde, & ſembla plutôt

s'adreſſer à ſon avarice & à ſon ambition qu'à d'autres paſſions plus douces.

Comme il n'étoit pas ſi ſoigneux de déguiſer ſa voix que la Dame, elle découvrit bientôt que cet Amant n'étoit autre que ſon ancien ami le Pair; & à l'inſtant il lui vint en penſée de tirer avantage de cet accident: elle lui donna donc une époque qu'elle le connoiſſoit, & marqua quelque étonnement de ce qu'il l'eût reconnue parmi tant d'autres. Je ſoupçonne, dit-elle, Milord, que vous avez pour amie une femme chez qui je loge maintenant, auſſi-bien que vous avez fait chez Madame Elliſon. Milord proteſta le contraire.... A quoi elle répondit: Milord, ne la défendez pas avec tant d'empreſſement, juſqu'à ce que vous ſoyez ſûre que j'aurois été en colere contre elle.

A ces mots accompagnés d'une douceur bien attrayante, Milord entra dans des tranſports un peu vifs pour le lieu. La Dame les arrêta un peu, & le pria de prendre garde qu'ils ne fuſſent obſervés, parce que ſon mari, autant qu'elle pouvoit ſe l'imaginer, étoit alors dans la ſalle.

Le Colonel James vint alors, & dit: ah! ah! Madame, j'ai le bonheur de vous retrouver: j'ai été extrêmement inquiet depuis que je vous ai perdue. La Dame lui répondit dans ſa voix de Maſcarade, qu'elle ne le connoiſſoit pas. Je ſuis le Colonel James, dit-il à demi-voix. En vérité,

Monſieur, dit-elle, vous vous méprenez, je ne connois aucun Colonel James. Madame, reprit-il tout bas, je ſuis convaincu que je ne me trompe pas; vous êtes aſſurément Madame Booth. Monſieur, lui dit-elle, vous êtes impatientant; je vous prie de me laiſſer tranquille. Milord vint alors ſe mêler dans la converſation, & ſans cacher ſa voix, il aſſura le Colonel que cette femme étoit une Dame de qualité, & qu'ils étoient engagés enſemble dans une converſation. Sur quoi le Colonel demanda excuſe à la Dame: comme il n'y avoit rien de remarquable dans ſon habillement, il crut réellement s'être trompé.

Il alla encore fureter dans les chambres; & bientôt après il trouva Booth ſe promenant ſous le maſque entre deux Dames, l'une en Domino bleu, & l'autre en habit de Bergere. Booth, s'écria le Colonel, ſavez-vous ce que ſont devenues nos femmes? Je ne les ai rencontrées ni l'une ni l'autre depuis que nous ſommes dans la ſalle. Booth dit que ſans doute elles étoient toutes les deux enſemble, & qu'ils les retrouveroient tôt ou tard. Quoi! s'écria la Dame en Domino bleu, vous êtes venus ici en tout honneur avec vos femmes? Pour la vôtre, M. l'Alderman, dit-elle au Colonel, je ne doute pas qu'elle ne ſoit en meilleure compagnie que celle de ſon mari. Pouvez-vous être aſſez cruelle,

Madame, dit la Bergere ? Vous ſerez cauſe qu'il battra ſa femme au retour : c'eſt un militaire à coup sûr. Il eſt dans les Gardes ſans doute ; car il a l'air viſiblement d'être de la ville. En effet, s'écria l'autre, ce Gentilhomme ſent beaucoup *Thames-Street* ; & ſi je puis riſquer ma conjecture, il eſt de la profeſſion honorable de Tailleur.

Qui diable avez-vous accoſté ici, Monſieur, s'écria James ? Sur mon ame, je n'en ſais rien, répondit Booth. Je voudrois que du moins vous en priſſiez une.

Que dites-vous, Madame, s'écria le Domino ? Voulez-vous aller avec le Colonel ? Je vous aſſure que vous êtes dans l'erreur ; ce n'eſt pas moins que le grand Colonel James lui-même.

Il n'eſt donc pas étonnant que M. Booth lui donne à choiſir entre nous : c'eſt le véritable office d'un Mercure, & on m'a dit que M. Booth a l'honneur de ſervir ce brave Colonel en cette qualité.

Reſtez avec vos Dames ; dit James ; pour moi je vais chaſſer un meilleur gibier. En diſant cela, il ſe perdit dans la foule.

Vous êtes un bon chaſſeur, s'écria la Bergere ; il me ſemble que votre unique plaiſir eſt dans la pourſuite.

Connoiſſez-vous ce Gentilhomme, s'écria le Domino ?

Eh ! qui eſt-ce qui ne le connoît pas, répondit la Bergere ?

Quel eſt ſon caractere, reprit le Domino ? Quoique j'aie badiné avec lui, je ne le connois que de vue.

Je ne ſais rien de bien particulier de ſon caractere, s'écria la bergere. Il pourſuit toutes les jolies femmes qu'il peut. Ainſi font-ils tous.

Je ſuppoſe qu'il n'eſt pas marié, dit la femme en Domino.

Oh ! pardonnez-moi, dit l'autre ; par amour, qui plus eſt. Mais tout ſon amour pour ſa femme eſt uſé il y a long-tems ; maintenant il la hait auſſi [illegible]alement.... Je crois que ſi jamais ce garçon paroît avoir quelque eſprit, c'eſt quand il trompe ſa femme ; heureuſement pour lui c'eſt ſon occupation favorite.... Je ne la connois pas ; mais à la deſcription qu'il en fait, c'eſt une pauvre eſpèce.

Je la connois fort bien, s'écria l'autre ; & je ſuis fort trompée, ſi elle n'eſt pas but à but avec lui. Mais qu'il aille au diable. Qu'eſt devenu Booth ?

A l'inſtant il s'éleva un grand bruit vers l'endroit où étoient les deux Dames. Il étoit cauſé par une grande bande de jeunes gens qu'on appelle des Petits Maîtres, qui s'étant aſſemblés, ſe réjouïſſoient avec une lettre que l'un d'eux avoit trouvée dans la ſalle.

La curiosité a des partisans dans tous les états de la vie. Par-tout donc où l'on apperçoit un objet capable de l'exciter, il est sûr d'attirer la foule dans les assemblées des gens polis aussi-bien que dans celles d'un rang inférieur.

Quand cette foule fut rassemblée, un des Petits Maîtres, à la priere de ses compagnons & de tous ceux qui étoient présens, fit la fonction d'Orateur public, & lut la lettre. Nous allons la mettre sous les yeux du Lecteur avec les commentaires de l'Orateur & de tout son auditoire.

L'Orateur ayant donc monté sur un banc, commença [illegible] maniere suivante.

Monsieur, je suis bien mortifié d'avoir à vous écrire sur le sujet que vous allez voir, dans un pays qui s'honore du nom de Chrétien; je le suis encore plus de m'adresser à un homme, à qui les avantages de la nature & de la fortune demanderoient la plus haute reconnoissance envers l'Etre qui vous a donné tous ces biens. N'est-ce pas se rendre coupable de la plus haute ingratitude envers cet Etre bienfaisant, que de violer ses loix & ses commandemens positifs?

Je n'ai pas besoin de vous dire que l'adultere est défendu par le Décalogue; il seroit aussi inutile de vous prouver qu'il l'est aussi dans le Nouveau Testament.

[Vous voyez donc, dit l'Orateur, quelle

loi c'eſt ; aucun de vous n'en peut prétendre cauſe d'ignorance.]

S'il n'eût pas été ſi expreſſément défendu dans l'Ecriture, la Loi de nature nous auroit ſeule donné aſſez de lumieres pour découvrir l'horreur & l'atrocité de ce crime. Les Nations chez qui le Soleil de Juſtice n'a pas encore lui, ont puni les adulteres par les châtimens les plus exemplaires : non-ſeulement les Païens civiliſés, mais encore les Nations les plus barbares, y ont concouru : dans bien des endroits on le punit par des peines corporelles les plus honteuſes ; dans d'autres, qui ne ſont pas en petit nombre, on inflige la peine de mort.

Dans un ſens plus humain, il y a à peine un ſeul crime qui mérite d'être puni plus ſévérement. Il renferme en lui-même toutes les injuſtices & les malheurs qu'un homme peut faire ou attirer à un autre. C'eſt lui dérober ſon bien.

[Reſſouvenez-vous, Meſdames, dit l'Orateur, que vous êtes toutes le propre bien de vos maris.]

Et un bien que, s'il eſt honnête homme, il doit préférer à tous les autres. C'eſt empoiſonner la ſource d'où il a le droit de puiſer le plus doux & le plus innocent plaiſir, la conſolation la plus véritable, l'amitié la plus ſolide, & l'aſſiſtance la plus fidelle dans toutes ſes affaires, ſes beſoins, & ſes détreſſes. C'eſt détruire la paix de

ſon ame, & même ſa réputation. C'eſt ruiner la femme & le mari, & quelquefois toute la famille: voilà les ſuites de cette fatale injuſtice. Le bonheur domeſtique eſt le but de preſque toutes nos pourſuites, & la récompenſe ordinaire de toutes nos peines. Quand les hommes ſe trouvent pour toujours privés de cette jouïſſance délicieuſe, ils négligent le ſoin de toutes leurs affaires; ils deviennent mauvais ſujets, mauvais parens, mauvais amis. La haine & la vengeance ſont les paſſions funeſtes qui fermentent dans leurs ames. Le déſeſpoir & la folie viennent communément à la ſuite; le meurtre & le ſuïcide ferment ſouvent cette ſcène terrible.

[Ainſi, Meſſieurs & Dames, vous voyez la ſcène fermée; ainſi finit le premier Acte. Voici le ſecond....]

J'ai entrepris ici de vous donner une eſquiſſe de ce vice, dont tous les traits de mon pinceau ne peuvent exagérer l'horreur. Mais quel pinceau pourra jamais rendre toute l'horreur des châtimens que l'Ecriture prononce contre lui?

Pourquoi donc vous expoſeriez-vous à ces châtimens? Ou pour quelle récompenſe chercheriez-vous à faire tomber tous ces malheurs ſur un autre? j'ajouterai même ſur votre ami? Pour la poſſeſſion d'une femme? Pour le plaiſir d'un moment? Mais ſi la vertu ni la religion ne peuvent arrêter

vos appétits déſordonnés, n'y a-t-il pas d'autres femmes auſſi belles que celle de votre ami, que vous pouvez poſſéder, ſinon innocemment, du moins avec moins de crime? Quel motif donc peut vous pouſſer ainſi à la ruine de vous-même & de votre ami? La difformité particuliere du crime n'ajoutât-elle rien de plus à ſon énormité? Le plaiſir en augmenteroit-il à proportion que nous ſommes certains que le châtiment ſera plus grand?

Si vous êtes ſi inſenſible à toute idée de crainte, de honte & de bonté, que de ne point être détourné d'une action ſi criminelle par les maux que vous attirerez ſur vous-même, ni par la ruine où vous devez plonger les autres, permettez-moi d'inſiſter ſur la difficulté, ou même l'impoſſibilité du ſuccès. Vous attaquez une fortereſſe ſituée ſur un rocher, une chaſteté fortement défendue, tant par une heureuſe diſpoſition naturelle d'eſprit, que par les principes de religion & de vertu les plus forts, inculqués par l'éducation, nourris & fortifiés par l'habitude, de ſorte que cette femme ſeroit invincible, même ſans cette affection ferme & conſtante de ſon mari, capable de garder un cœur beaucoup plus relâché & moins bon. Quelle eſt donc votre prétention, ſinon d'introduire la méfiance, ou même la déſunion entre un couple innocent & heureux, en quoi vous ne pouvez jamais réuſſir, j'en

ſuis convaincu, qu'en attirant ſur votre propre perſonne une deſtruction certaine ?

Déſiſtez-vous donc, je vous le conſeille, de ce crime énorme ; ceſſez la vaine tentative d'un projet que vous ne pouvez jamais amener au point que vous déſirez, où vous trouveriez bientôt en toute apparence une perte aſſurée, & où vous ne pouvez avoir d'autre eſpoir que d'attirer avec vous dans l'abîme votre meilleur ami.

Et ainſi finit le pauvre ſermon.

Morbleu, dit un autre, voilà une miſérable capucinade !

Sur mon ame, dit un troiſieme, je goûte aſſez cet argument. Il n'eſt pas dépourvu de bon ſens : je veux mourir, ſi je n'aimois mieux aller tout d'un coup dans un mauvais lieu, que de languir quinze jours auprès d'une femme vertueuſe.

Tom, dit un d'eux, ſouſcrivons pour faire mettre cette drogue en muſique par Hendel ; cela feroit un excellent Oratorio.

Fi donc, Meſſieurs, fi donc, dit un maſque habillé en moine. Penſez-vous qu'il y ait de l'eſprit ou de la bonne plaiſanterie à tout ce que vous dites ? ou même ſeroit-ce une raiſon ſuffiſante pour maltraiter la religion & la vertu ?

Hélas ! s'écria un autre, c'eſt un moine en effet. N'importe qui je ſuis, dit le moine ;

pour vous, vous êtes ce que vous paroiſſez; A Dieu ne plaiſe, pour l'honneur de votre poſtérité, que vous ſoyez des gentils-hommes.

Jack, s'écria l'un d'eux, bornons ce moine dans une couverture.

Moi! répondit le moine; par la dignité de l'homme, je tordrois le col au premier de vous auſſi aiſément qu'à un coq de baſſe-cour. A ces mots il ôta ſon maſque, & l'on vit paroître la majeſté terrible du colonel Bath. Les petits maîtres s'enfuirent auſſi vîte que les Troyens firent autrefois à la vue d'Achille. Le colonel ne crut pas que la choſe valût la peine d'en pourſuivre aucun, ſi ce n'eſt celui qui avoit la lettre en main, à qui le colonel demanda à la voir: l'autre la lui remit, en diſant qu'elle étoit fort à ſon ſervice.

Le colonel, en poſſeſſion de cette lettre, ſe retira fort ſecrettement, afin de pouvoir relire. Tout ridiculement qu'elle avoit été lue par l'orateur, il y avoit trouvé quelques paſſages qui lui avoient plu. A peine avoit-il fini de lire, que Booth paſſa à côté de lui; le colonel l'appela, & lui remettant la lettre, il en fit beaucoup d'éloges, & dit qu'elle lui ſeroit utile, & qu'elle étoit bonne à lire pour les jeunes gens.

Booth n'avoit pas encore vu ſa femme; mais, la comptant avec Madame James, il n'en étoit pas inquiet. La femme en Do-

mino bleu l'avoit encore rejoint, & il avoit fait la découverte que la Dame le connoiſſoit fort bien; que c'étoit une femme comme il faut, qui avoit pour lui une attention particuliere. Mais, quoique naturellement gai, il étoit ſi amoureux de ſa femme, qu'il ne penſoit à aucune autre. Quoiqu'il ne fût pas abſolument un Joſeph, comme nous avons déja vu, il n'étoit pas coupable d'une inconſtance préméditée. En effet, il avoit été ſi inſenſible aux attaques qu'on lui avoit portées, que la Dame commença à ſe plaindre de ſon impoliteſſe. Quand la bergere revint & entendit ce reproche, elle l'appuya en diſant: en vérité, Madame, c'eſt le garçon le plus impoli du monde. Je vous aurois preſque priſe pour ſa femme, en vous voyant avec lui une ſeconde fois; car je vous aſſure qu'il ſe trouve rarement en autre compagnie. Vous le connoiſſez donc bien, Madame, dit le Domino? J'ai eu cet honneur plus longtems que vous. Je le crois, dit la bergere. Cela peut être, s'écria le Domino; mais je vous prie de ne pas nous interrompre à préſent, nous avons quelques affaires enſemble. Je crois, Madame, reprit la bergere, que mon affaire avec le gentilhomme eſt auſſi importante que les vôtres; ainſi que vous pouvez vous retirer, s'il vous plaît.... Mes cheres Dames, s'écria Booth, je vous prie de ne pas vous querel-

ler pour l'amour de moi..... Eh bien, répondit le Domino, puiſque vous êtes ſi indifférent, j'abandonne mes prétentions de tout mon cœur. Si vous n'aviez pas été l'homme le plus ſot de toute la terre, je ſuis ſûre que vous m'auriez reconnue. Elle s'en alla en murmurant dans ſes dents, que la bergere étoit ſans doute quelque malheureuſe créature que perſonne ne connoiſſoit.

La bergere entendit le propos, & y répondit, en demandant à Booth, quelle mépriſable Catin il avoit ramaſſée là. En vérité, Madame, dit-il, vous la connoiſſez auſſi-bien que moi; c'eſt une rencontre de maſcarade auſſi bien que vous. Auſſi bien que moi! répéta-t-elle; penſez-vous que, ſi ç'eût été là notre premiere connoiſſance, j'euſſe paſſé tant de tems avec vous que j'ai fait? Pour vous, je crois bien qu'une femme ne tire pas beaucoup d'avantage de vous avoir connu intimément autrefois. Je ne ſache pas, Madame, dit Booth, mériter ce reproche, pas plus que je ne connois la perſonne qui me le fait. Eh! vous avez l'aſſurance, dit-elle, ſans plus contrefaire ſa voix, d'affecter de ne pas me reconnoître! En effet, s'écria Booth, votre voix ne m'eſt pas tout-à-fait inconnue; mais ſur mon ame, je ne me rappelle pas de qui elle eſt. Vous ne vous rappelez pas, dit-elle, une femme que vous

avez traitée avec la plus grande barbarie, pour mieux dire avec ingratitude ? Non, ſur mon honneur, répondit Booth. Ne parlez point d'honneur, dit-elle : tout endurci que vous êtes, je pourrois vous montrer un viſage, qui, malgré votre impudence, vous confondroit de honte & d'horreur. Ne me reconnoiſſez-vous pas encore ? Oui vraiment, Madame, répondit Booth ; & j'avoue que de toutes les femmes de la terre, vous êtes celle qui a le plus de raiſon de parler comme vous faites.

Ici le gentilhomme & la Dame eurent une longue conférence ; (je n'ai pas beſoin, je ſuppoſe, de dire que c'étoit Miſſ Matthieu.) Mais comme elle conſiſta principalement en reproches violens d'une part, & en excuſes de l'autre, je déſeſpérerois de la rendre d'une maniere amuſante pour le lecteur : je retourne donc au colonel, qui, ayant parcouru toutes les ſalles avec la plus grande exactitude, ſans trouver la femme qu'il cherchoit, commença à ſoupçonner qu'il s'étoit adreſſé d'abord à la véritable, & qu'Amelie ne s'étoit niée à lui, que parce qu'elle étoit enchantée de ſon compagnon, qu'il avoit découvert être le noble pair.

Il réſolut donc, ne pouvant avoir du plaiſir lui-même, de troubler celui des autres. En conſéquence il trouva Booth, & lui

lui redemanda encore ce qu'étoient devenues leurs femmes, qu'il les avoit cherchées par-tout ſans pouvoir trouver ni l'une ni l'autre.

Booth fut alors un peu allarmé de cette nouvelle, & quittant Miſſ Matthieu, s'en alla avec le colonel chercher Amelie. A l'égard de Miſſ Matthieu, il l'avoit enfin appaiſée, en promettant de lui rendre une viſite, promeſſe qu'elle lui avoit arrachée, en jurant que s'il ne la lui faiſoit, elle alloit le dévoiler auſſi-bien qu'elle-même, au milieu de la Maſcarade.

Comme il connoiſſoit la violence des paſſions de cette Dame, & à quelles extrémités elle étoit capable de ſe porter, il fut obligé d'en venir à cette complaiſance; car il ne craignoit rien tant au monde, que de voir Amelie informée de ce que Miſſ Mathieu étoit en état de lui communiquer, & qu'il lui avoit caché juſqu'alors au prix de tant d'inquiétudes & d'embarras.

Le colonel conduiſit Booth directement à l'endroit où il avoit vu le Pair & Amelie (car il étoit alors bien convaincu que c'étoit elle) aſſis enſemble. Booth ne la vit pas plutôt, qu'il dit au colonel: aſſurément, c'eſt ma femme qui eſt en converſation avec ce maſque..... Je l'ai pris auſſi pour elle d'abord, dit le colonel; mais je trouve que je me ſuis mépris. Hélas! c'eſt Milord... & j'ai vu cette Dame avec lui toute la nuit.

Cette converſation ſe paſſoit à quelque diſtance, & hors de portée d'entendre la prétendue Amelie, quand Booth regardant attentivement la Dame, déclara avec ſerment qu'il étoit poſitivement ſûr que le colonel avoit raiſon. Alors elle lui fit ſigne avec ſon évantail. Il alla droit à elle, & elle lui demanda de retourner au logis, à quoi il conſentit volontiers. Le Pair alors la quitta; le colonel alla chercher ſa femme ou quelque autre, & Booth revint chez lui avec ſa Dame dans deux chaiſes différentes.

CHAPITRE III.

Suites de la Maſcarade, qui ne ſont ni rares ni ſurprenantes.

LA Dame ſortant la premiere de ſa chaiſe, courut à la hâte à l'endroit où étoient les enfans; car telle étoit la méthode d'Amelie, quand elle rentroit chez elle à quelque heure que ce fût. Booth alors ſe promenoit dans la ſalle à manger, où il n'avoit pas été long-tems; lorſqu'Amelie vint à lui, & lui dit d'un air joyeux : je m'imagine, mon cher, que nous n'avons ſoupé ni l'un ni l'autre : deſcendrai-je pour voir s'il y a quelque choſe de froid à manger dans la maiſon ?

Pour vous, ſi vous voulez, répondit Booth; car je ne mangerai point.

Comment, mon cher, répondit Amelie, eſt-ce que vous avez perdu l'appétit à la Maſcarade ? Le ſouper eſt ordinairement votre repas favori.

Je ne ſais pas bien ce que j'ai perdu, dit Booth, je me trouve tout dérangé; la tête me fait mal.

En effet, mon cher, vous m'effrayez, dit Amelie; vous avez l'air tout malade. Je voudrois que la Maſcarade eût été bien loin, & que vous n'y fuſſiez pas allé.

Plût au Ciel, dit Booth; mais c'eſt une affaire faite. Dites-moi, je vous prie, Amelie, répondez-moi à une queſtion. Quel eſt le gentilhomme qui étoit avec vous quand je vous ai rejoint.

Le gentilhomme, mon cher, dit Amelie? Eh quel gentilhomme?

Ce gentilhomme, ce noble: oui quand je ſuis arrivé; je vous parle clair, ſûrement.

Sur ma parole, mon cher, je ne vous entends pas, répondit-elle. Je n'ai connu perſonne à la Maſcarade.

Comment, dit-il, paſſer toute la ſoirée à la Maſcarade avec un maſque ſans le connoître?

Mais, mon cher, dit-elle, vous ſavez que nous n'étions pas enſemble.

Je ſais que nous n'étions pas enſemble, dit-il; mais qu'importe? Vous me faites une ſinguliere réponſe. Je ſais que nous n'étions pas enſemble; c'eſt pour cela que je demande avec qui vous étiez?

Eh mais, mon cher, dit-elle, puis-je vous dire les gens qui étoient en maſque?

Je vous le répete encore, Madame, dit-il: auriez-vous converſé deux heures ou plus avec un maſque ſans le connoître?

En vérité, mon fils, dit-elle, je ne connois pas les uſages des maſcarades. Je n'ai jamais été qu'à une ſeule dans toute ma vie.

Plût au Ciel que vous n'euſſiez point été du-tout à celle-ci, s'écria Booth. Bien plus, vous le ſouhaiteriez auſſi vous-même, ſi vous me parliez vrai..... Qu'ai-je dit? Hélas! puis-je vous ſoupçonner de ne pas dire la vérité? Puiſque vous l'ignorez donc, je vous apprendrai que l'homme avec qui vous avez converſé, n'étoit autre que le Milord.....

Eſt-ce là la raiſon, dit-elle, qui vous fait déſirer que je n'y euſſe pas été?

Quoi, dit-il, cette raiſon n'eſt-elle pas ſuffiſante? N'eſt-ce pas le dernier homme du monde avec qui je vouluſſe vous voir converſer?

Vous voudriez donc, dit-elle, que je n'euſſe pas été à la maſcarade? Oui, s'écria-t-il, de toute mon ame.

Plût à Dieu que je fuſſe capable, reprit-elle, de faire auſſi-bien tout ce que vous déſirez que cela..... Je n'y étois pas.

Ne badinez pas, Amelie, s'écria-t-il; vous ne plaiſanteriez pas ainſi, ſi vous ſaviez la ſituation de mon ame.

Je ne plaiſante pas, répondit-elle: ſur mon ame je n'y ai point été. Pardonnez-moi cette petite tromperie; c'eſt la premiere de ma vie, & ce ſera ſans doute la derniere; car je l'ai payé cher par l'inquiétude qu'elle m'a cauſée. Alors elle lui révéla tout le ſecret que voici.

On a déja fait mention dans quelque

endroit de cette hiſtoire, qu'Amelie & Madame Atkinſon étoient exactement de même grandeur, de même taille, & qu'il y avoit aſſez de reſſemblance entre leurs voix. Lors donc que Madame Atkinſon vit à Amelie tant de répugnance pour la Maſcarade, elle lui propoſa d'y aller à ſa place, & de paſſer près de Booth même pour ſa femme.

Le projet fut enſuite fort aiſé à exécuter; car quand on ſortit de la maiſon de Booth, Amelie, qui vint la derniere à ſa chaiſe, remonta ſous prétexte d'aller chercher ſon maſque, qu'elle avoit laiſſé exprès dans l'appartement. Alors elle ôta ſon domino & le jetta ſur le corps de Madame Atkinſon, qui étoit toute prête à le recevoir, qui deſcendit auſſi-tôt, entra dans la chaiſe d'Amelie, & s'en alla avec les autres à la maſcarade.

Sa taille étant exactement ſemblable à celle d'Amelie, elle n'eut pas beaucoup de peine à ſoutenir la ruſe; outre la reſſemblance naturelle de leurs voix, & la commodité de la contrefaire, elle eut à peine ſix mots de converſation avec Booth pendant tout le tems; car, dès le moment qu'ils furent mêlés dans la foule, elle ſaiſit la premiere occaſion de ſe ſéparer de lui: pour lui, comme le lecteur peut ſe le rappeler, ayant été ſaiſi par d'autres femmes, & comptant la ſienne en ſureté avec

Madame James, il reſta fort tranquille, juſqu'à ce que le colonel ſe mit avec lui à la chercher, ainſi que nous l'avons vu ci-devant.

Madame Atkinſon, au moment de leur retour, monta les degrés, & alla à la chambre des enfans, où elle trouva Amélie, & lui dit vîte qu'elle pourroit aiſément continuer le même jeu avec ſon mari, & qu'elle n'avoit qu'à lui dire ce qu'elle voudroit inventer, parce qu'ils n'avoient pas été une minute enſemble de toute la ſoirée.

Booth ne fut pas plutôt convaincu que ſa femme n'étoit pas ſortie de la ſoirée, qu'il l'embraſſa avec tendreſſe, lui fit mille tendres careſſes, blâma ſon propre jugement, reconnut la bonté du ſien, & jura de ne jamais s'oppoſer davantage à ſes volontés en quoi que ce fût.

Madame Atkinſon, qui étoit encore dans la chambre des enfans avec ſon habit de maſque, fut alors priée de deſcendre. Quand Booth la vit & l'entendit parler ſon langage contrefait, il déclara qu'il n'étoit plus ſurpris d'y avoir été trompé, & que ſi elles étoient toutes les deux ſous le même déguiſement, il ne pourroit guère découvrir entr'elles aucune différence.

Ils s'aſſirent donc tous les trois, & converſerent enſemble fort gaiement : après quoi ils ſe retirerent tous de la meilleure humeur du monde.

CHAPITRE IV.

Suites de la Maſcarade.

LE matin en ſe levant, Booth trouva dans ſa poche cette lettre qui lui avoit été remiſe par le Colonel, & dont il ne ſe ſeroit peut-être pas reſſouvenu, ſi le haſard ne la lui avoit pas rappelée dans la mémoire.

Il eut la curioſité d'ouvrir la lettre; la matiere lui en parut intéreſſante, & il la lut toute entiere: car malgré le ridicule que ces ſavans critiques les petits maîtres y avoient jetté, ni le ſujet ni la maniere dont il étoit traité, ne lui parurent pas mépriſables.

Mais Booth eut encore un autre motif pour lire toute la lettre; ce fut qu'il crut en connoître le caractere, & qu'elle étoit de la main du Docteur Harriſon: car le Docteur avoit une écriture remarquable; & cette lettre renfermoit toutes les marques du caractere du Docteur.

A peine avoit-il fini de la lire pour la la ſeconde fois, que le Docteur lui-même entra dans la chambre. Le bon homme étoit impatient de ſavoir le ſuccès du ſtratagême d'Amélie: car il avoit pour elle cette amitié que l'eſtime peut faire naître

dans un bon cœur, ſans ces conſidérations intéreſſées d'où l'on peut déduire ordinairement l'amour pour les femmes & les enfans, que la nature nous ſuggere, par un raiſonnement ſubtil & rafiné, faire en quelque ſorte partie de nous-mêmes. Les femmes, tant qu'elles demeurent les objets de nos complaiſances, ſont recommandées à nos affections, par des argumens clairs & féconds de cette même nature. Mais pour élever dans le cœur humain une affection telle que le Docteur en avoit pour Amélie, la nature eſt forcée d'employer une eſpèce de logique qui n'eſt pas plus entendue par un méchant homme, que la doctrine de Newton ſur les couleurs ne l'eſt par des aveugles de naiſſance. Cependant dans la réalité elle ne contient rien de plus abſtrait que cette maxime, qu'une injure eſt l'objet de la colere, le danger celui de la crainte, & la louange celui de la vanité. Car on peut aſſurer de la même maniere ſimple, que la bonté eſt l'objet de l'amour.

Le Docteur s'informa auſſi-tôt de ſon enfant ; (car il appeloit ſouvent Amélie de ce nom.) Booth lui répondit qu'il l'avoit laiſſée endormie, parce qu'elle n'avoit pas repoſé de la nuit. N'a-t-elle pas été incommodée de la Maſcarade, s'écria le Docteur ? Booth lui répondit qu'elle ſe trouveroit bien à ſon réveil. Je m'imagine, dit-il, que ſes eſprits ont été un peu trop agités

cette nuit. Voilà tout. J'eſpere donc que vous n'inſiſterez plus à la faire aller davantage dans ces endroits; mais que vous ſentirez le bonheur d'avoir une femme qui a la diſcrétion d'éviter ces lieux, qui, quand ils ne ſeroient pas, comme quelques-uns les repréſentent, des aſſemblées de vice & de débauche, capables de tacher le caractere de toute femme vertueuſe, ſont néanmoins à coup ſûr des ſcènes de diſputes, de déſordres & d'intempérance, que ne doit guère fréquenter une femme chrétienne, chaſte & raiſonnable.

Booth avoua qu'il reconnoiſſoit ſa faute, & que loin de ſolliciter ſa femme à aſſiſter dorénavant dans une pareille aſſemblée, il avoit deſſein de ne plus y aller lui-même. Le Docteur approuva ſa réſolution, & Booth lui dit: je vous ſuis redevable, mon cher ami, auſſi bien qu'à la diſcrétion de ma femme, de ce qu'elle n'a pas été à la Maſcarade, la nuit derniere. Alors il lui raconta la découverte du complot; & le bon homme fut charmé de la réuſſite du ſtratagême, & de ce que Booth l'avoit pris en bonne part.

Mais, Monſieur, dit Booth, j'ai une lettre qui m'y a été remiſe par un noble Colonel, & dont le caractere eſt ſi ſemblable au vôtre, que je jurerois preſque qu'elle eſt de vous. Le ſtile, autant que j'ai pu le conjecturer, reſſemble auſſi au

vôtre. La voici : reconnoiſſez-vous la lettre, Docteur, ou non ?

Le Docteur la prit, & l'ayant regardée un moment, il dit... c'eſt le Colonel lui-même qui vous a remis cette lettre ?

Lui-même, répondit Booth.

Il faut, répondit le Docteur, que ce ſoit le plus impertinent des hommes. Eh ! il vous l'a remiſe ſans doute d'un air de triomphe ?

Il me l'a remiſe, s'écria Booth, avec un air aſſez à ſa maniere, & m'a dit de la lire pour mon édification. A vous parler vrai, je ſuis un peu ſurpris qu'il m'ait choiſi entre tous ; je ne penſe pas mériter le caractere d'un tel mari. Il eſt heureux que je ne ſois pas homme à me ſcandaliſer ſi vîte.

Je ſuis bien aiſe de vous connoître aſſez prudent pour cela ; votre conduite dans cette affaire, eſt celle d'un homme de bon ſens & d'un chrétien. Car ce ſeroit à coup ſûr la plus haute folie, auſſi bien que l'impiété la plus caractériſée, de riſquer votre vie pour l'impertinence d'un ſot. Tant que vous êtes ſûr de la vertu de votre femme, c'eſt ſageſſe à vous de mépriſer les efforts d'un tel miſérable. Ce n'eſt pas que votre femme l'accuſe véritablement d'aucune tentative groſſiere, quoiqu'elle a aſſez trouvé dans ſa conduite de quoi offenſer ſa délicateſſe ?

Vous m'étonnez, Docteur, dit Booth: que pouvez-vous entendre par-là? Ma femme déteſte ſa conduite. Le Colonel l'a-t-il jamais offenſée?

Je ne dis pas qu'il lui ait jamais fait aucune déclaration ouverte, ni rien dont, ſuivant l'idée la plus ſcrupuleuſe de l'honneur, vous puiſſiez ni deviez vous reſſentir. Mais il y a quelque choſe d'extrêmement délicat dans la chaſteté d'une femme vraiment vertueuſe.

Ma femme vous a-t-elle réellement fait quelque plainte de ce genre du Colonel?

Tenez, jeune homme, dit le Docteur, je ne voudrois point ici de querelle ni de tracaſſerie. Je vois que j'ai fait une erreur; ainſi j'exige par tous les droits de l'amitié votre parole d'honneur que vous ne cherchiez point querelle au Colonel pour tout cela.

Je vous la donne de bon cœur, dit Booth. Si je ne connoiſſois votre caractere, je croirois qu'abſolument vous voulez badiner. Je ne penſe pas que vous vous trompiez ſur le compte de ma femme: mais je ſuis ſûr qu'elle s'eſt trompée ſur celui du Colonel, & qu'elle a pris mal-à-propos quelque trait de galanterie, quelque douceur à la Dom Quichote, pour un deſſein contre ſa chaſteté. Telle eſt l'opinion que j'ai du Colonel, que j'eſpere que vous ne ſerez point offenſé, ſi je vous dis que je ne

ſais qui de vous deux m'inſpireroit plutôt de la jalouſie.

Je ne voudrois point que vous fuſſiez jaloux d'aucun, s'écria le Docteur: on peut bien compter ſur la vertu de ma chere fille; mais elle ne m'auroit jamais dit ce qu'elle m'a dit, ſi elle n'en eût eu une cauſe; & ſans une telle conviction, je n'aurois jamais écrit cette lettre au Colonel. Il n'eſt encore rien arrivé, dont même dans l'opinion du faux honneur, vous ayez lieu de vous reſſentir; mais pour ceſſer avec lui toute liaiſon intime, ſi vous ſuivez mon avis, vous le ferez prudemment.

Pardonnez-moi, mon cher ami, dit Booth; je connois le Colonel, je gagerois ma vie pour ſon honneur; je ne crois pas qu'il ait jamais eu d'attachement pour aucune femme.

Soit donc, dit le Docteur, je n'ai plus que deux choſes à exiger; la premiere, que ſi vous changez d'avis, cette lettre ne ſoit jamais entre vous une occaſion de querelle; l'autre, que jamais vous n'en parliez à votre femme: par la ſeconde je verrai ſi vous êtes capable de garder un ſecret; ſi cela n'eſt pas autrement important, ce ſera du moins une épreuve ſalutaire pour votre eſprit. Car la pratique de toute vertu eſt une eſpèce d'exercice mental, qui ſert à maintenir la ſanté & la vigueur de l'ame.

Je vous promets l'un & l'autre, s'écria

Booth. Alors on apporta le déjeûner, & bientôt après Amélie entra avec Madame Atkinſon.

La converſation roula principalement ſur la Maſcarade; Madame Atkinſon rendit compte de pluſieurs avantures qui s'y paſſerent: mais dit-elle toute la vérité par rapport à elle? C'eſt ce que je ne déciderai pas; il eſt certain qu'elle ne prononça pas même le nom du noble Pair. Entr'autres elle dit qu'un petit maître étoit monté ſur un banc, & avoit fait un ſermon à la louange de l'adultere, à ce qu'elle croyoit; car elle étoit trop loin pour en rien entendre.

Durant ce tems, Booth avoit été engagé avec le Domino bleu dans une autre ſalle, & n'en avoit rien ſu. Ce que Madame Atkinſon diſoit alors, lui rappela la lettre du Docteur au Colonel Bath; il ſuppoſoit que c'étoit à lui qu'elle étoit écrite; l'idée, que le Colonel fût amoureux de ſa femme, lui parut ſi ridicule, qu'il ne pût s'empêcher de faire un grand éclat de rire.

Le Docteur, par la jalouſie naturelle à tout Auteur, imputant l'agitation des muſcles de Booth à ſon ſermon ou ſa lettre ſur ce ſujet, s'en trouva un peu offenſé, & dit grâvement: Je ſerois bien aiſe de ſavoir la cauſe de ce rire immodéré. L'adul-

tère eſt-il à votre avis une matiere ſi plaiſante?

Bien au contraire, répondit Booth: mais comment s'empêcher de rire de l'idée d'un jeune homme qui prêche un ſermon ſur cette matiere dans un tel endroit?

Je ſuis fâché, s'écria le Docteur, de voir que le ſiecle ſoit parvenu à un degré ſi ſcandaleux de licence, que non-ſeulement on ait renoncé à la vertu, mais même à la décence. Quelles mœurs, que celles d'une Nation chez qui on peut faire avec impunité de telles inſultes à la religion & la morale! Perſonne n'aime tant la gaieté & la bonne humeur que moi. Mais profaner les choſes ſacrées par des bouffonneries, c'eſt la marque certaine d'une ame foible & méchante. C'eſt préciſément le vice qu'Homere attaque dans le caractere odieux de Therſites. C'eſt auſſi d'un même perſonnage qu'Horace a dit:

Solutos
Qui captat hominum riſus, famamque dicacis,
Hic niger eſt; hunc, tu, romane, caveto.

Charmant Homere, dit Madame Atkinſon, que tu es au-deſſus de tous les autres écrivains!

Pardon, Madame, dit le Docteur: j'oublois que vous êtes une femme ſavante;

j'ignorois que vous ſuſſiez le Grec auſſi-bien que le Latin.

Monſieur, dit-elle, ſans être fort ſavante dans cette langue, je crois être en état de lire un peu Homere, du moins en regardant de tems à autre ſur le Latin.

Madame, lui dit le Docteur, comment trouvez-vous ce paſſage du diſcours d'Hector à Andromaque ?

Allez à la maiſon, & ſongez à votre ménage. Suivez votre filanderie, & aidez à vos ſervantes à faire leurs ouvrages.

Ou comment trouvez-vous le caractere d'Hippodamie, qui, étant une très-belle fille, & la plus habile travailleuſe de ſon ſiecle, eut un des meilleurs maris qu'il y eût dans Troye ? Homere met ſa diſcrétion au nombre de ſes bonnes qualités ; mais je ne me ſouviens pas qu'il nous l'ait peinte comme une ſavante. Ne regardez-vous pas cela comme une omiſſion condamnable dans ce charmant Poëte ? Juvenal y a ſuppléé ; il a parlé beaucoup du ſavoir des Dames Romaines de ſon tems.

Docteur, dit Madame Atkinſon, vous êtes piquant. Où eſt le mal qu'une femme ait du ſavoir auſſi-bien qu'un homme ?

Mais, dit le Docteur, où eſt le mal qu'un homme faſſe de beaux ouvrages à l'aiguille auſſi-bien qu'une femme ? Cependant dites-moi franchement, aimeriez-vous un homme qui auroit un dé au doigt ? Penſeriez-

vous ſérieuſement qu'une aiguille fût auſſi-bien dans la main de votre mari qu'une hallebarde ?

Par rapport à la guerre, je penſe comme vous, dit-elle. Homere lui-même, ſi je ne me trompe, introduit Hector diſant à ſa femme, que les exploits guerriers..., n'appartenoient qu'aux hommes ; & j'en conviens auſſi : je hais une femme hommaſſe, une amazone, au moins autant que vous : mais qu'y a-t-il de mâle dans le ſavoir ?

Rien ne l'eſt tant, dit le Docteur, ſur ma parole.

Ma chere, s'écria le Sergent, vous feriez mieux de ne pas diſputer avec Monſieur le Docteur ; il ſera plus fort que vous.

Monſieur Atkinſon, lui dit-elle, je vous prie de ne pas vous mêler de cela. Vous ne ſauriez être juge ſur cette matiere.

Le Docteur & Booth firent un grand éclat de rire ; & Amélie, quoique fort éloignée de vouloir choquer ſon amie, ne pût s'en empêcher non plus.

Riez tant qu'il vous plaira, Meſſieurs, dit Madame Atkinſon ; je rends graces au Ciel d'avoir un mari qui n'eſt point jaloux de mon ſavoir ; j'aurois été la plus miſérable des femmes avec un pédant entiché du préjugé abſurde que la différence de ſexe en met auſſi dans l'eſprit. Pourquoi ne pas adopter franchement l'idée des Turcs, que

les femmes n'ont point d'ame? Car vous dites en effet la même choſe.

Ma chere, s'écria le Sergent, fort inquiet de voir ſa femme ſi en colere, vous avez mal entendu le Docteur.

Je vous prie, mon cher, s'écria-t-elle, de ne rien dire ſur ces matieres-là. Je penſe qu'au moins vous ne mépriſez pas mon entendement.

Non, reprit le Sergent; & je me flatte que vous ne mépriſez pas le mien non plus. Car il me ſemble qu'un homme peut bien avoir quelque entendement ſans être ſavant.

Madame Atkinſon rougit à ces mots; le Docteur craignant d'avoir pouſſé les choſes un peu loin, chercha à les adoucir; en quoi il fut aidé par Amélie. Par ce moyen la tempête qui s'élevoit dans l'eſprit de Madame Atkinſon, ſe rallentit en quelque ſorte, ou du moins l'éclat en fut ſuſpendu pour le moment. Elle tomba enſuite comme un torrent ſur le pauvre Sergent, qui avoit peut-être appris une maxime dans ſon métier, qu'un boulet de canon fait toujours du dommage en proportion de la réſiſtance qu'il rencontre, & que rien n'amortit ſi efficacement ſa force, qu'une balle de laine. Auſſi ſupporta-t-il tout avec patience; & l'idée d'un ballot de laine, portant peut-être dans ſa tête celui d'un lit de plume, il parvint enfin

à appaiſer ſa femme, qui s'écria avec ſincérité: Eh bien, mon cher, je dirai une choſe en votre faveur; quoique vous manquiez de ſavoir, je penſe que vous avez autant d'entendement qu'aucun homme de l'univers; & je vous avouerai que le dernier me paroît le plus profitable des deux.

Elle avoit une idée bien différente du Docteur, qu'elle regarda depuis ce jour comme un pédant décidé; & Amélie, malgré tous ſes efforts, ne put jamais la faire changer de ſentiment.

Alors le Docteur prit congé de Booth & de ſa femme pour une ſemaine; il avoit deſſein de partir au bout d'une heure ou deux avec ſon vieil ami, que nos Lecteurs ont vu figurer à la fin du neuviéme livre, & de qui peut-être ils n'ont pas conçu alors une opinion bien favorable.

Le Docteur peut auſſi avoir un peu perdu de l'eſtime qu'on en avoit conçue d'abord, pour avoir trop facilement écouté la flatterie groſſiere du vieux Gentilhomme. Nous en ſommes fâchés pour le Docteur. Mais notre unique fonction eſt celle d'un Hiſtorien fidele, de peindre les hommes tels qu'ils ſont, & non tels que nous voudrions qu'ils fuſſent.

CHAPITRE V.

Dans lequel le Colonel Bath paroît dans une grande gloire.

CETTE après-dînée, Booth, en ſe promenant au Parc S. James, rencontra le colonel Bath, qui lui demanda ſa lettre; Booth la lui rendit ſur le champ.

Ne penſez-vous pas, s'écria Bath, qu'elle eſt écrite avec bien de la dignité d'expreſſion, & une grande emphaſe de... de... de jugement?

Je ſuis ſurpris cependant, répondit Booth, qu'on vous ait écrit une telle lettre, colonel.

A moi! dit Bath... que voulez-vous dire, Monſieur? Vous n'imaginez pas, je crois, que perſonne osât m'écrire ainſi. Si je connoiſſois quelqu'un qui me crût capable de débaucher la femme de mon ami, morbleu, je le....

Je crois en effet, Monſieur, dit Booth, que perſonne au monde n'oſeroit y mettre ſon nom. Vous voyez auſſi qu'elle eſt anonime.

Je ne ſais ce que vous entendez par *omine*, s'écria le colonel: mais je veux mourir, ſi j'avois reçu une telle lettre, je fureterois par tout le monde pour en découvrir l'Au-

teur. Morbleu, j'irois juſqu'aux Indes Orientales, pour lui couper les oreilles.

Il le mériteroit, s'écria Booth : mais, Monſieur, comment vous eſt-elle parvenue ?

Je l'ai priſe, dit le colonel, à un tas de jeunes drôles, dont un en avoit fait la lecture tout haut monté ſur un banc, tandis que les autres tâchoient de la tourner en raillerie ſans aucun égard pour la décence, la vertu, & la religion. C'eſt une bande de drôles qui dégradent la dignité de l'homme ; des miſérables à qui l'impudence & le tapage, la ſottiſe & la prophanation tiennent lieu d'eſprit. Morbleu ! ſi les tambours de ma compagnie n'avoient pas plus de ſens que vingt de ces garnemens, je les ferois fuſtiger & chaſſer du Régiment.

De ſorte donc, dit Booth, que vous ne ſavez à qui elle a été écrite.

Lieutenant, s'écria le colonel, votre queſtion ne mérite point de réponſe. Il me faut du tems pour examiner ſi je ne dois pas me trouver offenſé de votre ſuppoſition. Penſez-vous, Monſieur, que je connoiſſe un coquin ?

Je ne ſuppoſe point, s'écria Booth, que vous fiſſiez volontiers amitié avec un coquin ; mais un homme qui a beaucoup de connoiſſances, auroit bien du bonheur, s'il n'y avoit pas quelques mauvais ſujets dans le nombre.

Je ne ſuis point offenſé contre vous, mon enfant, dit le colonel. Je ſais que vous n'avez pas deſſein de me choquer.

Monſieur, dit Booth, je ne crois pas que perſonne osât le faire.

Je le crois auſſi, dit le colonel; ma foi j'en ſuis sûr même.... Mais, mon ami, vous ſavez combien je ſuis délicat ſur cet article. Si jamais j'avois été marié, j'aurois fendu la tête d'un homme qui auroit oſé regarder ma femme entre deux yeux.

C'eſt aſſurément la plus cruelle des injures, dit Booth; que Shakeſpear a bien exprimé cela dans ſa Tragédie d'Otello! *c'eſt là que j'ai dépoſé tout le thréſor de mon ame.*

Ce Shakeſpear, cria le colonel, étoit un habile garçon; c'étoit un fort joli Poëte en effet.

Je dis, parbleu, que celui qui a fait ces vers étoit le plus grand Poëte que le monde ait jamais produit. Il y a là-dedans de la dignité d'expreſſion, de l'emphaſe de penſée; oui, ma foi.

Booth applaudit à la critique du colonel, & lui dit enſuite: colonel, me feriez-vous le plaiſir de me donner cette lettre. Le colonel lui répondit que s'il pouvoit en faire quelque uſage particulier, il le vouloit de tout ſon cœur: en effet il la lui donna, & peu de tems après ils ſe ſéparerent.

Il revint alors à Booth pluſieurs paſſages qui le frapperent & lui cauſerent de l'inquiétude. Il fut certain maintenant qu'il avoit pris un colonel pour l'autre; & quoiqu'il ne pût pas expliquer la maniere dont la lettre étoit tombée entre les mains de ceux à qui Bath l'avoit priſe, (en effet James l'avoit laiſſée tomber de ſa poche) mille circonſtances ne lui laiſſoient pas lieu de douter de l'identité de la perſonne, qui étoit un homme beaucoup plus propre à faire naître des ſoupçons à un mari, que l'honnête Bath, qui en tout tems auroit plutôt cherché querelle à un homme, que de coucher avec une femme.

Toute la conduite d'Amélie lui revint dans la mémoire; ſa réſolution de ne point accepter de logement dans la maiſon du colonel, ſon éloignement même pour y dîner, ſa répugnance pour aller à la maſcarade, beaucoup d'expreſſions qui lui étoient échappées ſans le vouloir, & quelques autres dans leſquelles elle avoit été plus en garde; tout cela ſe joignit enſemble pour inquiéter Monſieur Booth. Il fut tenté d'aller trouver le colonel, & de le hacher en piéces dans ſa maiſon. Mais un peu de réflexion vint à tems pour empêcher cette violence. Il ſe rappela la promeſſe qu'il avoit faite au Docteur. Il conſidéra de plus, qu'il étoit encore dans l'incertitude ſur l'étendue du crime de ce co-

lonel. N'ayant donc rien à en redouter, il ſe contenta de différer un reſſentiment qu'il étoit réſolu néanmoins de faire ſentir dans la ſuite au colonel, s'il le trouvoit en faute juſqu'à un certain point.

Le premier pas qu'il ſe détermina de faire à la premiere occaſion, fut de raconter au colonel James par quel moyen il étoit devenu poſſeſſeur de la lettre, & de la lui lire. Il penſa que dans ce moment il diſtingueroit aiſément par la conduite du colonel, s'il avoit été ſoupçonné ſans raiſon par le Docteur, ou par Amélie; à l'égard de ſa femme, il forma le deſſein de ne lui en parler qu'après le retour du Docteur.

Tandis que Booth étoit profondément enſeveli dans ces méditations, le Capitaine Trente vint à lui, & lui frappa familierement ſur l'épaule.

Ils furent bientôt joints par un troiſiéme, & un peu après par un quatriéme, tous de la connoiſſance de Monſieur Trente: après s'être promenés deux fois la longueur du mail, comme il étoit alors neuf heures du ſoir, Trente propoſa d'aller à la taverne; les Etrangers y conſentirent volontiers; & Booth lui-même, après quelque réſiſtance, ſe laiſſa entraîner avec eux. Ils reſterent à boire juſqu'à onze heures, auquel tems Trente propoſa une partie de cartes. Booth y conſentit avec beaucoup de

de difficulté ; car quoiqu'il eût naturellement quelque penchant pour le jeu, & qu'autrefois il s'y fût un peu livré, il l'avoit entiérement abandonné depuis quelques années.

Booth & ſon ami jouerent enſemble contre les deux autres, d'abord avec aſſez de ſuccès. Mais bientôt la fortune changea, & perſécuta Booth avec tant d'acharnement, qu'en deux heures de tems il perdit tout l'or qu'il avoit dans ſa poche, c'eſt-à-dire, environ douze guinées, qui formoient plus de la moitié de ce qu'il poſſédoit.

Eſt-il bien facile à un homme poſſédé de la paſſion du jeu, de quitter dans une telle ſituation, ſur-tout quand il eſt un peu échauffé par le vin ? C'eſt ce que je laiſſe à décider aux joueurs. Bien loin d'avoir envie de ceſſer, Booth appela ſon ami hors de la chambre, & lui demanda à emprunter dix piéces, qu'il promit de lui payer le lendemain matin.

Trente le gronda de faire tant de façons. Vous ſavez, dit-il, mon cher Booth, que vous pouvez diſpoſer de ma bourſe. Voici un billet de banque de vingt livres ; ſi vous avez beſoin de cinq fois cette ſomme, vous n'avez qu'à parler. Il ne faut pas laiſſer partir ces gens là avec notre argent. Nous avons tant d'avantage ſur eux,

que s'il y avoit là des connoiſſeurs, ils parieroient certainement pour nous.

Si telle étoit réellement l'opinion de Monſieur Trente, il s'étoit trompé. Ces deux honnêtes Meſſieurs contre qui ils jouoient, étoient plus habiles joueurs qu'eux, & un peu plus frais que le pauvre Booth, ayant eu le ſecret de ſe diſpenſer de boire: ils avoient encore un autre petit avantage ſur leurs adverſaires; c'eſt que tous les deux, au moyen de certains ſignes particuliers, ſavoient toujours les principales cartes qu'ils avoient dans leurs mains. On ne doit donc pas être ſurpris que la fortune fût de leur côté. Quoiqu'elle ſe déclare quelquefois en faveur des plus foibles, elle ne peut jamais leur être favorable, quand ils ſe trouvent engagés au jeu avec des fripons.

Plus Booth perdoit, plus il riſquoit ſur les paris. Auſſi ſur les deux heures du matin, outre la perte de ſon argent, il ſe trouva endetté de cinquante livres avec Trente; ſomme qu'il n'auroit ſûrement pas empruntée, ſi l'autre, comme un ami généreux, ne l'y eût excité.

La poche de Trente ſe trouva vuide au moyen de ces emprunts. Sa propre perte à la vérité ne montoit qu'à une bagatelle; le fond du jeu n'étoit qu'aux écus; & c'étoit en pariant que Monſieur Booth s'étoit ruiné. Les gentilshommes, qui connoiſſoient

un peu la ſituation de Booth, & qui ne cherchoient pas à gagner à un homme plus qu'il n'a vaillant, ne voulurent plus jouer davantage; Booth ne leur demanda pas non plus de continuer; honteux de la dette qu'il venoit de contracter, il n'avoit pas envie de l'augmenter davantage.

La compagnie ſe ſépara donc. Les deux victorieux & Trente s'en allerent chacun dans leurs chaiſes, & le pauvre Booth fort triſte s'en retourna à pied à ſon logis. Il étoit au déſeſpoir en effet, à tel point qu'il lui vint en tête pluſieurs fois de mettre fin à ſa malheureuſe deſtinée.

Avant que de l'introduire auprès d'Amelie, nous lui devons la juſtice de raconter comment elle paſſa cette malheureuſe ſoirée. Il étoit ſept heures, quand Booth la quitta pour s'aller promener au parc. Juſqu'à huit elle s'occupa autour de ſes enfans, à jouer, à les faire ſouper, & à les mettre au lit.

Quand elle eut rempli ces fonctions, elle s'occupa encore une heure à faire rôtir un petit ſouper pour ſon mari: car comme nous l'avons déjà remarqué, c'étoit le repas favori de Booth, & en effet le ſien auſſi; ils paſſoient d'ordinaire le tems de la façon la plus délicieuſe & la plus agréable dans cette ſaiſon, quoique leurs mets ne fuſſent pas des plus ſomptueux.

Il étoit alors nuit fermée; & ſon ſouper

déjà plus que cuit, étoit prêt à mettre ſur la table ; Booth ne paroiſſoit pas. Après l'avoir attendu encore une bonne heure, elle prit ſon parti ſans être allarmée de ſon abſence ; elle ſavoit qu'il devoit aller dans un ou deux jours paſſer la ſoirée à la taverne avec quelques officiers de ſes camarades. Elle conclut que ſans doute ils s'étoient rencontrés au parc, & avoient fait la partie de ſouper ce ſoir enſemble.

A dix heures elle ſe mit à table toute ſeule ; car Madame Atkinſon étoit en campagne. Nous ne pouvons nous diſpenſer de raconter ici un petit incident, quoiqu'il puiſſe paroître trivial à bien des lecteurs. Ayant reſté quelque tems ſeule à réfléchir ſur le mauvais état de leurs affaires, elle ſe ſentit le cœur un peu foible. Elle fut tentée une ou deux fois de ſonner ſa ſervante pour l'envoyer chercher un peu de vin blanc ; mais elle ſupprima cette envie par épargne, d'autant plus qu'elle avoit déjà refuſé par le même motif de donner des tartes à ſes enfans pour leur ſouper. C'étoit viſiblement pour épargner ſix fols de dépenſe qu'elle ſe refuſoit ainſi ſes beſoins, dans le tems que ſon mari payoit des dettes de pluſieurs guinées, pour un as de triomphe qui s'étoit trouvé dans les mains de ſon adverſaire.

Au lieu donc de ce cordial, elle prit une des excellentes comédies de Farquhar, &

en lut preſque la moitié ; à minuit elle ſe mit au lit, & laiſſa la ſervante pour attendre ſon maître. Elle auroit bien plus volontiers veillé pour l'attendre elle-même, ſi ſa délicateſſe ne l'eût aſſurée que Booth ne lui ſauroit pas bon gré de cette complaiſance. C'eſt en effet une méthode que ſuivent quelques femmes, de gronder leurs maris d'être reſtés trop tard dehors, au lieu de les engager par tendreſſe & par de bonnes façons à ne point jouir de la compagnie de leurs amis, quand ils ne le peuvent faire qu'aux dépens du repos de leurs femmes.

Elle ſe mit donc au lit, non pour y dormir ; car elle entendit trois fois ſonner l'horloge, juſqu'au tems où ſon miſérable mari rentra au logis. Alors, feignant de ſe réveiller, Amelie lui paſſa au col ſes bras de neige, quoique ſans doute la plus grande propriété de la neige, qui ſuivant Addiſſon eſt ſa froideur, convenoit beaucoup mieux au pauvre capitaine.

CHAPITRE VI.

Lis, joueur, & remarque bien.

BOOTH ne put ſi bien déguiſer les agitations de ſon ame à Amelie, qu'elle n'apperçût en lui de quoi ſe convaincre qu'il lui étoit arrivé quelqu'accident. Cela la rendit à ſon tour ſi inquiéte, que Booth y fit attention au déjeûner, & lui dit: ſûrement, ma chére Amelie, vous avez quelque choſe qui vous trouble.

Amelie le regardant tendrement, répondit: mon cher, vous avez raiſon. Je ſuis extrêmement tourmentée. Pour l'amour de Dieu, dit-il, qu'avez-vous? Eh bien, mon amour, répondit-elle, c'eſt à vous de le dire. Quelle que ſoit la raiſon qui vous a donné ce trouble que vous tâchez en vain de me cacher, c'eſt la même qui cauſe mon affliction.

Vous avez deviné juſte, ma belle, répliqua Booth. Je ſuis affligé véritablement; je ne veux ni ne puis vous céler la vérité; je me ſuis ruiné, Amelie.

Qu'avez-vous donc fait, mon enfant, lui dit-elle un peu conſternée?

J'ai perdu mon argent au jeu, répondit-il.

Bon! dit-elle, en ſe remettant.... voilà

une belle bagatelle que vous aviez dans votre poche ! Formez la réſolution de ne plus jamais jouer, & ne vous inquiétez plus. Nous imaginerons quelques moyens de réparer cette perte.

Conſolation de mon ame! s'écria Booth en l'embraſſant tendrement .... puis s'éloignant un peu de ſes bras, & la regardant avec des yeux pleins de paſſion, il dit : que je vous regarde donc : êtes-vous réellement un être mortel, ou n'êtes-vous pas plutôt un ange ſous une figure humaine ? Oh non, s'écria-t-il en ſe précipitant encore dans ſes bras, vous êtes ma chere épouſe, la meilleure & la plus chérie des femmes.

Amelie lui ayant rendu ſes careſſes avec un égal tranſport, dit qu'elle avoit près de onze guinées de ſa bourſe, & lui demanda combien il en vouloit. Je ne vous conſeille pas, mon cher, ajouta-t-elle, d'en porter trop dans votre poche, de crainte que vous ne ſoyez tenté de retourner au jeu, dans l'eſpoir de vous refaire de vos pertes paſſées. Mais je vous prie de ne plus penſer, s'il eſt poſſible, à la bagatelle que vous avez perdue, pas plus que ſi jamais vous ne l'aviez euë.

Booth lui promit de ne jamais jouer, & refuſa de rien prendre de cet argent. Enſuite il héſita un moment, & s'écria ... vous dites, ma chere, que vous avez onze gui-

nées. Vous avez auſſi une bague de diamans qui vous vient de votre grand-mere ; je crois qu'elle vaut bien vingt livres : votre montre & celle de la petite fille en valent bien encore autant.

Je crois qu'elles en valent davantage, s'écria Amelie ; car un prêteur ſur gage de la connoiſſance de madame Atkinſon a offert de me prêter trente-cinq livres deſſus, dans votre précédente détreſſe.... Mais pourquoi en calculez-vous maintenant la valeur ?

Ce n'étoit que pour examiner, répondit-il, combien nous pourrions faire d'argent dans une circonſtance abſolument preſſante.

J'ai calculé cela moi-même, dit-elle & je crois que tout ce que nous poſſédons dans le monde, outre nos habits purement néceſſaires, pourroit produire environ ſoixante livres. Et ſuppoſons, mon cher, dit-elle, que tandis que nous avons cette petite ſomme-là, nous l'employaſſions de façon ou d'autre pour nous procurer une petite ſubſiſtance à nous & à nos enfans.... car de compter ſur l'amitié du Colonel, cela eſt inutile ; c'eſt une folie. Je ne vois pas que vous ayez aucune eſpérance d'ailleurs de vous faire remplacer à l'armée. Or, quoique la ſomme qui eſt encore à notre diſpoſition ſoit fort petite, nous pouvons avec cela trouver le moyen de vivre, quoi-

qu'un peu médiocrement. J'ai un courage capable de tout entreprendre pour l'amour de vous. Ces mains ne ſont-elles pas auſſi capables de travailler, que d'autres qui y ont été accoutumées depuis longtems ? Mais, mon cher, penſez à quelle ſituation malheureuſe nous ſerons réduits, quand le peu qui nous reſte actuellement ſera conſommé, comme il le ſeroit bientôt dans cette ville.

Le pauvre Booth l'entendant raiſonner ainſi, & ſongeant que le tems qu'avoit prévu Amelie étoit déjà arrivé, (car il avoit déjà perdu juſqu'au dernier liard qu'il poſſédoit dans le monde) fut pénétré juſqu'au fond de l'ame ; il devint pâle, grinça des dents, & s'écria : O Ciel ! c'en eſt trop ; je ne puis plus y réſiſter.

Ce mouvement de Booth jetta Amelie dans la plus extrême conſternation ; & avec un viſage tout effrayé elle s'écria : O Ciel ! mon ami ! quelle eſt la cauſe de cette affliction ?

Ne me faites point de queſtions, s'écria-t-il, ſi vous ne voulez me faire perdre la tête.

Mon cher mari, mon amour, dit-elle, qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ? Ouvrez-vous franchement à moi ; dites-moi tout ce que vous avez ſur le cœur.

En avez-vous agi franchement avec moi, Amelie ? dit-il.

Oui ſûrement, dit-elle : le Ciel m'en eſt témoin.

Non, répliqua-t-il ; n'appelez pas le Ciel à témoin d'une fauſſeté. Vous n'en avez pas agi franchement avec moi, Amelie. Vous m'avez fait des myſteres : vous m'avez caché des choſes que j'aurois dû ſavoir, & qu'il auroit beaucoup mieux valu pour tous les deux que je n'euſſe pas ignorées.

Vous m'étonnez en même tems que vous me faites injure, s'écria-t-elle. Quelle fauſſeté, quelle trahiſon pouvez-vous me reprocher ?

Vous dites, reprit-il, qu'il ne faut pas compter ſur James : que ne le diſiez-vous plutôt ?

Je puis encore prendre le Ciel à témoin, dit-elle. J'en appelle à vous-même de la vérité. Je vous ai dit ſouvent que je n'aimois pas cet homme, malgré tous les ſervices qu'il vous avoit rendus. Je vous ai prié de ne pas compter abſolument ſur lui. J'avoue que j'ai eu autrefois bonne opinion de lui ; mais j'en ai changé, & je vous l'ai dit.

Mais ; s'écria-t-il, vous ne m'avez pas dit les raiſons pourquoi vous en avez changé.

Mon cher, dit-elle, je craignois de pouſſer les choſes trop loin. Je ſavois les obligations que vous lui aviez ; & ſi j'ai

ſoupçonné qu'il agiſſoit plutôt par vanité que par amitié véritable....

Vanité ! s'écria-t-il : prenez garde, Amelie ; vous ſavez qu'il avoit un motif plus mauvais que la vanité ; motif qui, quand il auroit accumulé ſur moi des obligations qui puſſent atteindre juſqu'aux nues, feroit tout écrouler & anéantiroit tous les ſervices... Il eſt inutile de me rien cacher davantage... je ſais tout... votre confident m'a tout dit.

Eh bien donc, s'écria-t-elle, je vous conjure de vous tranquilliſer & de m'entendre. C'étoit pour vous, mon cher : j'ai craint votre honneur jaloux & les ſuites funeſtes qui pouvoient en arriver.

Quoi ! s'écria-t-il, Amelie n'eſt donc pas également jalouſe de mon honneur ! Voudroit-elle par une indigne tendreſſe pour ma perſonne, aller ſecrettement me trahir, & détruire le tréſor le plus précieux de mon ame ? Voudroit-elle me regarder comme une dupe crédule, un ſot facile à tromper, le cocu tranquille & doux d'un coquin avec qui je vivois comme avec un ami ?

Vous m'inſultez, dit Amelie. A Dieu ne plaiſe que je vous mette à telle épreuve ! Je me ſens capable de ſacrifier tout ce que j'ai de plus cher pour conſerver votre honneur : je crois vous l'avoir fait voir ſuffiſamment.... Quand vous ſerez plus tran-

qu'le, je .... je ſatisferai à ce que je me dois, & je vous convaincrai que vous n'avez rien à me reprocher.

Eh bien, je ſuis tranquille, s'écria-t-il... je vous écouterai avec le plus grand calme. Non, Amelie, ne croyez pas que j'aie la moindre jalouſie, le moindre ſoupçon, le plus léger doute de votre honneur. C'eſt le ſeul défaut de confiance en moi que je vous reproche.

Quand vous ſerez calme, s'écria-t-elle, je parlerai, & non auparavant.

Il l'aſſura encore qu'il étoit tranquille, & elle pourſuivit ainſi. Votre colere juſtifie la conduite que j'ai tenu en vous cachant mes ſoupçons; car ce n'eſt rien de plus, & il eſt poſſible qu'ils ſoient injuſtes. Puiſque le docteur, en vous révélant mon ſecret, a abuſé de la bonne opinion que j'avois de lui, je pourrois bien auſſi avoir été trompée dans mes idées ſur le colonel, d'autant plus que je ne les ai formées que ſur quelques circonſtances de ſa conduite qui m'ont déplu: car ſur mon honneur jamais il ne m'a rien dit, ni rien fait directement que je puiſſe blâmer. Enſuite elle rapporta la plupart des traits qu'elle avoit dit au docteur, excepté un ou deux des plus forts; & en donnant aux autres une tournure telle, que ſi Booth n'eût pas eu un peu du ſang d'Othello dans les veines, Amelie eût preſque paſſé pour une prude à

ſes yeux. Quoi qu'il en ſoit, ce récit le tranquilliſa beaucoup lui-même ; il lui dit qu'il étoit charmé de trouver de la poſſibilité à l'innocence du colonel ; mais il loua fort la prudence de ſa femme, & lui demanda ſeulement de le prendre à l'avenir pour ſon unique confident.

Amelie enſuite marqua quelque rancune contre le docteur, d'avoir abuſé de ſa confiance. Booth pour l'excuſer, lui raconta toutes les circonſtances de la lettre, & la convainquit pleinement que le ſecret lui étoit échappé par haſard.

Ainſi le mari & la femme ſe réconcilierent ; & la pauvre Amelie lui pardonna généreuſement une colere, dont le lecteur pénétrant connoît mieux la vraie raiſon que cette femme infortunée.

CHAPITRE VII.

Booth reçoit une visite du Capitaine Trente.

QUAND Booth fut parfaitement calmé, & commença à réfléchir qu'il avoit manqué de parole au docteur, en faisant cette découverte à sa femme, cette pensée lui causa une grande inquiétude; & pour le consoler encore, le capitaine Trente vint lui faire une visite. C'étoit à coup sûr le dernier homme du monde, dont il eût désiré alors la compagnie. C'étoit le seul homme qu'il eût honte d'entrevoir par une raison bien connue des joueurs, parmi lesquels le plus grand déshonneur est de ne pas payer une dette contractée au jeu dans les vingt-quatre heures, ou tout au moins, la premiere fois que l'on revoit la personne.

Booth ne fit point de doute que Trente ne fût venu exprès pour recevoir sa dette. A peine le dernier fut-il une minute dans la chambre, que Booth commença d'un ton fort embarrassé à s'excuser: mais Trente lui ferma la bouche aussi-tôt, & dit: je n'ai pas besoin d'argent, M. Booth: vous me payerez quand vous le pourrez; & si vous n'êtes jamais en état, je vous assure que je ne vous le demanderai jamais.

Digitized by Google

Cette générosité excita dans Booth un tel transport de reconnoissance, que les larmes lui coulerent des yeux malgré lui; & il fut quelque tems sans pouvoir lui exprimer les sentimens dont son cœur étoit rempli. Mais quand il commença à le remercier, Trente l'arrêta, & fit tourner la conversation sur une autre matiere.

Madame Trente étoit venue rendre visite à Madame Booth, le soir de la mascarade; & Madame Booth ne lui avoit pas encore rendu la sienne. A la vérité il n'y avoit encore que deux jours qu'elle l'avoit reçue. Trente dit donc à son ami, qu'il lui feroit un grand plaisir, si lui & sa femme vouloient sans cérémonie les venir voir & souper chez eux le lendemain au soir. Booth hésita un moment..... mais il dit aussi-tôt: je suis presque sûr que ma femme ne s'est point engagée; ainsi je m'engage pour elle. Je compte bien qu'elle ne refusera rien de ce que M. Trente peut lui demander. Bientôt après Trente emmena Booth avec lui faire un tour de promenade au parc.

Il y avoit peu de gens qui aimassent autant le vin que Trente; il proposa donc bientôt de se rendre à la Taverne, où Booth l'accompagna, quoique contre son inclination. Trente étoit pressant, & Booth ne crut pas pouvoir honnêtement refuser

cette complaiſance à un homme à qui il avoit de ſi grandes obligations.

Cependant quand ils furent arrivés à la Taverne, Booth ſe reſſouvint de l'oubli qu'il avoit commis la veille. Il écrivit donc un petit billet à ſa femme, en l'avertiſſant qu'il ne reviendroit pas ſouper à la maiſon; mais il la conſoloit en lui promettant abſolument de ne pas jouer.

Pendant la premiere bouteille, leur converſation fut générale; mais en débouchant la ſeconde, Booth, ſur quelques attaques que lui donna Trente, lui découvrit au naturel la ſituation de ſes affaires, & dit qu'il n'avoit guère d'eſpérance de les voir mieux aller. Mon principal eſpoir, dit-il, étoit dans le crédit du colonel James: j'ai renoncé encore à cette eſpérance.

Vous avez fait ſagement, répondit Trente. Je ne dis rien de la bonne volonté du colonel. Véritablement il peut bien être ami ſincere; mais je ne penſe pas qu'il ait autant de crédit qu'il le croit. Il a reçu trop de graces pour ſa propre famille, pour pouvoir en demander de nouvelles de quelque tems. Mais je ſuis bien trompé, ſi vous n'avez un ami bien plus puiſſant que le colonel; un homme qui joint la poſſibilité à l'envie de vous ſervir; j'ai diné à ſa table, il y a deux jours. Jamais je n'ai entendu ſortir de la bouche de perſonne des expreſſions plus chaudes & plus favorables que

ce qu'il a dit de vous. Sans doute vous ſavez qui je veux dire.

Non, ſur mon honneur, répondit Booth: je ne devine pas avoir dans le monde un ami tel que vous le dites.

Je ſuis donc charmé, s'écria Trente, d'avoir le plaiſir de vous l'apprendre. Alors il nomma le noble Pair dont nous avons déja parlé ſi ſouvent dans le cours de cette hiſtoire.

Booth pâlit & fut étonné en l'entendant nommer. Je vous pardonne, mon cher Trente, s'écria-t-il, d'avoir prononcé ſon nom, parce que vous ignorez ce qui s'eſt paſſé entre nous.

Non, je ne ſais rien, répondit Trente. Mais je ſuis ſûr que s'il y a eu quelque querelle entre vous, pourvu que ce ne ſoit pas depuis deux jours, tout eſt oublié de ſa part.

Au diable ſoit ſon oubli, dit Booth: peut-être ai-je même à rougir de lui avoir pardonné.

Vous me ſurprenez, s'écria Trente. De quoi eſt-il donc queſtion? Dites-le-moi.

Mon cher Trente, s'écria Booth très-ſérieuſement, il cherchoit à m'outrager dans la partie la plus ſenſible. Je ne ſais comment vous raconter cela; mais il viſoit à déshonorer ma femme.

Vous voulez badiner, répondit Trente: mais ſi vous parlez ſérieuſement, vous me

permettrez de ne rien croire ; la choſe n'eſt pas poſſible.

En effet, s'écria Booth, je penſe aſſez bien de ma femme pour croire qu'il lui auroit été impoſſible de réuſſir. Mais qu'il ait eu deſſein de me faire cette faveur, vous ne jugerez pas, je crois, la choſe impoſſible.

Ma foi, mon ami, dit Trente, Madame Booth eſt une fort belle femme ; mais ſi j'avois l'honneur d'être ſon mari, je n'en voudrois pas à un autre homme qui auroit pris du goût pour elle.

Vous ſeriez fâché, dit Booth, contre un homme qui employeroit des ſtratagêmes & des machinations pour ſéduire ſa vertu, ſur-tout s'il le faiſoit ſous prétexte d'avoir pour vous-même la plus haute amitié.

Point du tout, s'écria Trente : c'eſt la nature humaine. Cela peut être, répondit Booth ; en tout cas, c'eſt la nature dépravée, dépouillée de tout ſon mérite, de ſa beauté, de ſa dignité, & dégradée au niveau des bêtes les plus brutes.

Tenez, Booth, répliqua Trente, il ne faut pas prendre mal ce que je vais dire. Je penſe qu'en vous parlant, j'adreſſe la parole à un homme de ſens, à un habitant de ce pays-ci, & non pas à un homme qui habite dans une terre de ſaints. Entre nous, ſi vous avez réellement de ce noble lord une opinion telle que vous le dites, voilà

la plus belle occaſion du monde d'en faire une dupe, & en même tems d'aſſurer votre fortune. Je ne dis pas que vos ſoupçons ſoient mal fondés ; car de tous les hommes de l'Univers, Milord eſt la plus grande dupe & le plaſtron des femmes, quoique je ne crois pas qu'il en ait jamais eu beaucoup. Ce dont je ſuis ſûr, c'eſt qu'il n'a pas la moindre connoiſſance de vos ſoupçons. Or donc ſi vous voulez agir en homme prudent, je me fais fort que votre fortune eſt aſſurée, ſans qu'il en coûte rien à la chaſteté de Madame Booth.

Je ne vous entends point du tout, Monſieur, dit Booth.

Bon ! s'écria Trente, ſi vous ne voulez pas m'entendre, tout eſt dit. Je ne cherche que votre avantage, & je croyois vous connoître mieux.

Booth le pria de s'expliquer : Si vous pouvez, dit-il, me faire voir quelque façon de raccommoder le mauvais état de mes affaires dont je vous ai fait confidence, vous pouvez compter que je ſerai pret à l'embraſſer ; & que je reconnoîtrai vous en avoir toute l'obligation.

Voilà ce qu'on appelle parler comme un homme, s'écria Trente. Eh bien, qu'y a-t-il autre choſe à faire que ceci ? Renfermez vos ſoupçons en vous-même. Laiſſez aller Madame Booth, ſur la vertu de laquelle je ſuis ſûr que vous pouvez compter, dans

les assemblées publiques. Qu'elle traite seulement Milord avec la politesse qu'on a ordinairement avec tout le monde. Je suis convaincu qu'il mordra à l'hameçon, & sans le laisser arriver à son but, vous obtiendrez le vôtre. Je connois bien des gens qui ont réussi avec lui de cette maniere.

Je suis bien fâché, Monsieur, s'écria Booth, que vous connoissiez de pareils misérables. Pour moi je vous assure que plutôt que de me prêter à un tel personnage, je me soumettrois à la plus dure sentence que la fortune pût jamais prononcer contre moi.

Faites comme il vous plaira, Monsieur, dit Trente. J'ai risqué seulement de vous donner un conseil comme un ami. Mais ne pensez-vous pas que votre délicatesse est un peu trop scrupuleuse?

Vous m'excuserez, Monsieur, dit Booth: je ne crois pas qu'un homme puisse être trop scrupuleux dans les points qui intéressent son honneur.

Je connois bien des gens, répondit Trente, qui sont fort délicats sur l'honneur, qui cependant ont été beaucoup plus loin. Personne d'ailleurs, continua-t-il, n'a jamais eu une meilleure excuse pour cela que vous. Vous devez me le pardonner, Booth; tout ce que je dis ne vient que de mon amitié pour vous: & même, en me faisant confidence de vos affaires, dont l'état fâ-

cheux me fait peine, vous m'avez en quelque ſorte donné droit de parler. Vous ſavez bien ſur quels amis vous pouvez compter; ſi vous n'avez pas d'autres prétentions que votre ſeul mérite, je vous aſſure que vous n'obtiendrez rien, en auriez-vous dix fois plus que vous n'en avez. Si vous aimez votre femme, comme je n'en doute pas, quel déſagrément pour vous de la voir manquer des néceſſités de la vie?

Ma ſituation eſt fort dure, il eſt vrai, s'écria Booth: mais j'y trouve une conſolation dont je ne me départirai jamais; c'eſt l'innocence. Quant aux ſimples néceſſités de la vie, il eſt bien difficile de nous en priver. Du moins ce dont je ſuis ſûr, c'eſt qu'on ne peut pas en manquer long-tems.

Sur ma parole, Monſieur, s'ecria Trente, je ne ſavois pas que vous fuſſiez ſi grand philoſophe. Croyez-moi, ces malheurs paroiſſent beaucoup moins terribles de loin, que quand ils ſont actuellement préſens. Vous trouverez alors que l'honneur n'a pas plus d'habileté en fait de cuiſine, que Shakeſpear nous dit qu'il en a en chirurgie. Morbleu! je voudrois que Milord aimât ma femme auſſi-bien qu'il aime la vôtre; je vous promets que je m'en fierois ſur ſa vertu; en tout cas, s'il en triomphoit, j'aurois pour compagnons aſſez de gens comme il faut pour m'en conſoler.

La ſeconde bouteille étant alors preſque vuidée, Booth ſans lui répondre demanda la carte. Trente le preſſa beaucoup pour en boire une troiſieme, que Booth refuſa abſolument; auſſi-tôt après ils ſe ſéparerent aſſez mal ſatisfaits l'un de l'autre. En effet, tous les deux s'enviſagerent ſous un point de vue déſavantageux, mais dans un ſens différent. Trente conclut que Booth étoit un ſot & un imbécille. Booth, au contraire, commença à ſoupçonner que Trente étoit à-peu-près un miſérable & un mauvais ſujet.

CHAPITRE VIII.

Qui contient une Lettre & pluſieurs autres matieres.

NOUS retournerons maintenant à Amelie; ſi-tôt que ſon mari fut parti pour la promenade avec M. Trente, un commiſſionnaire lui apporta la lettre ſuivante; elle l'ouvrit auſſi-tôt, & y lut ces mots.

MADAME,

Ma promtitude à exécuter vos premiers ordres vous aſſurera, je l'eſpere, de la diligence avec laquelle j'obéirai toujours aux commandemens dont il vous plaira m'honorer. J'ai agi dans cette petite bagatelle, comme ſi ma vie y étoit intéreſſée; je ne ſais pas trop même, ſi elle ne l'eſt pas en quelque ſorte: car vous avez eu la bonté de me dire que cette petite miſere obligeroit la charmante perſonne qui tient en ſon pouvoir mon bonheur, & même ma vie, j'en ſuis ſûr: permettez-moi donc d'en tirer quelque petit avantage à vos yeux: ſi quelque choſe peut ajouter aux charmes que vous poſſédez, ce ſeroit peut-être ce zèle aimable avec lequel vous ſoutenez la cauſe de votre amie: j'eſpere auſſi

qu'elle ſera mon amie & mon avocate auprès de la plus aimable de ſon ſexe, comme vous avez voulu m'inſinuer qu'elle l'avoit été déja. Je vous conjure, Madame, ne ſouffrez pas que ce cœur, dont la tendreſſe eſt ſi inclinée à la compaſſion pour la miſere des autres, ſoit endurci uniquement ſur les ſouffrances qu'il occaſionne lui-même. Que celui-là ſeul n'ait pas lieu de vous trouver cruelle, qui déſireroit plus que tout autre de mériter votre bonté. Que j'ai ſouvent repaſſé dans mes réflexions & mes ſonges les deux courtes minutes que nous avons paſſées enſemble ! Mais hélas ! que ces efforts de l'imagination ſont foibles ! Que ne donnerois-je pas pour acheter la réalité d'un autre bonheur ſemblable ? Il eſt en votre pouvoir, Madame, de l'accorder à l'homme qui n'a ni déſir, ni volonté, ni fortune, ni cœur, ni vie, qui ne ſoit à votre diſpoſition. Accordez-moi ſeulement la faveur de vous trouver à l'aſſemblée de Madame..... Vous ne pouvez avoir rien à craindre en m'accordant un moment de converſation. Je ne vous en demande pas davantage. Je connois votre délicateſſe, & j'aimerois mieux mourir que de vous offenſer. Si j'avois pu vous voir ſouvent, je crois que la crainte de vous offenſer auroit tenu mon amour éternellement renfermé dans mon cœur : mais être totalement exclus, même de la vue de ce

que

que mon ame chérit le plus, c'eſt un malheur que je ne puis ſupporter : lui ſeul m'a arraché le fatal ſecret : c'eſt à lui à m'obtenir votre pardon. Je n'ai pas beſoin de ſigner cette lettre autrement qu'avec cette impreſſion de mon cœur, qu'elle porte avec elle ; mais, pour la finir dans quelque forme, il n'y a point de langue qui ait des termes de dévouement aſſez forts pour vous dire la ſincérité, l'empreſſement, & le zèle avec lequel je vous aime & je vous adore.

Amelie eut à peine aſſez de force pour aller juſqu'au bout : il lui prit un tremblement ſi violent, qu'elle laiſſa tomber la lettre, & en auroit probablement fait autant elle-même, ſi Madame Atkinſon ne fût arrivée à propos pour la ſoutenir.

Bon Dieu ! s'écria Madame Atkinſon, qu'avez-vous donc, Madame? ....

Je ne ſais pas ce que c'eſt, répondit Amelie ; mais à la fin j'ai reçu une lettre de cet infâme colonel.

Vous prendrez donc encore mon avis, je l'eſpere, Madame, s'écria Madame Atkinſon. Mais ne vous troublez pas tant. La lettre ne peut pas vous manger, ni vous enlever. La voici, je vois ; voulez-vous me permettre de la lire?

Liſez-la, s'écria Amelie, j'y conſens de tout mon cœur, & conſeillez-moi ſur ce que je dois faire ; car je ſuis preſque folle.

Hélas ! dit Madame Atkinſon, voilà auſſi un morceau de parchemin..... Qu'eſt-ce que cela ? En effet, le parchemin étoit tombé de la lettre, quand Amelie l'avoit ouverte d'abord ; & ſon attention avoit été tellement fixée par le contenu de la lettre même, qu'elle n'avoit point vu l'autre. Madame Atkinſon ouvrit le parchemin d'abord ; &, après avoir lu un moment, le feu étincela dans ſes yeux, & le ſang lui monta au viſage. Elle s'écria dans ſon raviſſement ; c'eſt une commiſſion pour mon mari ! oui en vérité, c'en eſt une. En même tems elle ſe mit à ſauter dans la chambre avec une eſpece de joie phrénétique.

Que ſignifie tout ceci ? s'écria Amelie dans le plus haut degré de ſurpriſe.

Ne vous dis-je pas, ma chere Madame, que c'eſt une commiſſion pour mon mari ? Pouvez-vous être étonnée de me voir comblée de joie de trouver une choſe que je ſais devoir le rendre heureux ? Voilà tout. La lettre n'eſt pas du colonel, mais de ce noble lord dont je vous ai tant parlé : à la vérité, Madame, j'ai quelques excuſes à vous faire..... mais je connois votre bonté, & je vous dirai tout.

Vous ſaurez donc, Madame, que je n'avois pas été ſix minutes dans la ſalle de l'Opéra, qu'un maſque vint me joindre, & me tira en particulier. Je donnai la main

à ce maſque, & voyant en même tems qu'une Dame s'étoit emparée du Capitaine Booth, je ſaiſis cette occaſion pour m'échapper de lui; quoiqu'en ſuivant l'uſage du bal, & en affectant d'imiter votre voix, j'aurois pu aſſez bien déguiſer la mienne, je craignois toujours que ſi j'avois une longue converſation avec votre mari, il ne me découvrît à la fin. Je me promenai donc avec ce maſque juſqu'au haut bout de la ſalle la plus éloignée, où nous nous aſſimes enſemble dans un coin. Il me découvrit auſſi-tôt qu'il me prenoit pour vous, & bientôt après je trouvai qui il étoit. En effet, loin d'entreprendre de ſe déguiſer lui-même, il me parla ouvertement & à découvert. Alors il me fit la cour d'une façon fort preſſante, plutôt dans le ſtile d'un grand du ſiécle actuel, que dans celui d'un berger d'Arcadie; en un mot, il mit toute ſa fortune à mes pieds, & me dit de lui impoſer telle condition que je voudrois, ſoit pour moi, ſoit pour d'autres. Par d'autres, je ſuppoſe qu'il entendoit votre mari. Cette offre me fit venir une idée dans la tête, ſavoir de profiter de l'occaſion pour mon avantage. Je lui dis qu'il y avoit deux ſortes de perſonnes de qui la fauſſeté des promeſſes étoit paſſée en proverbe dans le monde; ſavoir, les Amans & les Seigneurs. Quelle confiance pourrois-je donc avoir dans la promeſſe

d'un homme qui réunit ces deux qualités? ſur-tout après avoir vu un exemple triſte de ſon défaut de généroſité dans la perſonne d'une fort digne femme de ma connoiſſance: (c'étoit moi, Madame, que j'entendois). Je lui dis que je ſavois les obligations qu'il avoit à cette femme, & les injures qu'il lui avoit faites; que j'étois cependant convaincue qu'elle lui pardonnoit, parce qu'elle m'avoit dit de lui les plus belles choſes du monde. Il me répondit qu'il penſoit n'avoir pas manqué de généroſité envers cette Dame, (car je lui expliquai qui j'entendois); qu'en effet ſi elle m'avoit dit du bien de lui, (c'étoit vous à qui il croyoit parler, Madame,) il ne manqueroit pas de la récompenſer pour une telle obligation. Je lui dis alors qu'elle avoit épouſé un homme de mérite qui avoit ſervi long-tems à l'armée hors d'Angleterre comme ſimple Soldat, & qui étoit Sergent dans les Gardes; que je ſavois qu'il lui étoit ſi facile de lui procurer une commiſſion, que je ne penſerois pas qu'il y eût en lui, ni honneur, ni bonté, s'il le négligeoit. Je lui déclarai que ce ſervice étoit un préliminaire de tous les ſentimens tendres qu'il devoit jamais eſpérer de m'inſpirer. Enſuite j'affectai l'amitié la plus vive pour cette Dame, (en quoi vous penſez que je parlois ſérieuſement); je l'aſſurai qu'il me feroit un plaiſir le plus ſenſible,

s'il ſe ſervoit de moi comme d'un inſtrument pour lui rendre un tel ſervice. Il me promit dans l'inſtant de faire ce que vous voyez, Madame, qu'il a fait réellement. Je vous regarderai toujours comme la perſonne à qui j'en ſuis redevable.

Je ne ſais pas combien vous m'êtes redevable, s'écria Amélie; je ſuis réellement fort aiſe du bien qui peut arriver au pauvre Atkinſon; mais je voudrois qu'il eût été obtenu de toute autre maniere. Bon Dieu! quelle ſera la ſuite de tout ceci? Que doit penſer de moi ce Lord, d'avoir écouté la déclaration de ſon amour, & même d'être entrée en pourparler avec lui? Car que doit-il croire que cela veut dire? En effet, Madame Atkinſon, vous avez porté les choſes beaucoup trop loin. Il ne faut pas s'étonner s'il a eu l'aſſurance de m'écrire comme il a fait. L'idée qu'il aura conçue de moi n'eſt que trop claire: & qui ſait ce qu'il pourra dire à d'autres? Peut-être que vous aurez terni ma réputation par cette conduite.

Comment cela ſeroit-il poſſible, répondit Madame Atkinſon? N'eſt-il pas en mon pouvoir de développer toutes choſes? Permettez-moi ſeulement de lui donner un rendez-vous en votre nom; je m'y trouverai moi-même, & je lui déclarerai toute la ſupercherie.

Je ne conſentirai point à un tel rendez-

vous, dit Amélie. Je ſuis extrêmement fâchée d'avoir conſenti à pratiquer aucune tromperie. J'apperçois clairement la vérité de ce que m'a ſouvent dit le Docteur Harriſon, que quand on fait un pas, quelque petit qu'il ſoit, hors du ſentier de la vertu & de l'innocence, on ne ſait pas juſqu'à quel point on peut gliſſer; car tous les chemins du vice ſont extrêmement gliſſans.

Ce ſentiment, s'écria Madame Atkinſon, eſt beaucoup plus vieux que le Docteur Harriſon. *Omne vitium in proclivi eſt.*

Vieux ou nouveau, je le trouve très-vrai, s'écria Amélie: mais je vous prie, dites-moi tout, quoique je tremble de l'apprendre.

Ma chere Amélie, dit Madame Atkinſon, vous êtes effrayée d'un rien.... en vérité, vous êtes trop prude.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par ce terme, répondit Amélie. Jamais je ne rougirai de conſulter à la rigueur les règles de la décence, de la réputation, & de cet honneur, auquel le plus cher de tous les hommes eſt intéreſſé comme moi. Mais je vous prie, donnez-moi la lettre: elle contient une expreſſion qui m'a fort allarmée en la liſant.... Que veut-il dire par ces deux courtes minutes, & par acheter la réalité d'un autre bonheur pareil?

En effet, je ne ſais pas ce qu'il entend-

par ces deux minutes, à moins qu'il n'appelle ainſi deux heures; car nous n'avons pas été moins de tems enſemble... quant à aucune faveur qu'il ait eue... je n'entends pas cela. Sûrement je penſe que vous avez trop bonne idée de moi pour croire que je lui aie accordé la derniere faveur.

Je ne ſais quelles faveurs vous lui avez accordées, Madame, répondit Amélie aigrement; mais je ſuis fâchée que vous en ayez accordé aucune en mon nom.

Sur ma parole, s'écria Madame Atkinſon, vous me traitez rudement... & c'eſt un traitement que je n'attendois pas de vous. Je ne ſache pas l'avoir mérité. Je ne ſuis allée à la maſcarade que dans la vue de vous obliger; & je n'y ai rien dit, ni rien fait dont aucune femme, à moins que d'être la prude la plus décidée, eût pu ſe fâcher dans une occaſion bien moindre que celle qui m'y avoit menée. Eh bien, je vous déclare ſur mon ame, que ſi j'étois homme, plutôt que de me marier à une femme qui fait un tel étalage de ſa vertu, j'aimerois mieux en prendre une qui n'eût pas un compagnon ſi incommode.

Il ſe peut faire, Madame, que ce ſoient là vos ſentimens, s'écria Amélie; & je m'imagine que ce ſont ceux de votre mari.

Je vous prie, Madame, s'écria Mme. Atkinſon, de ne point tirer ſur mon mari. C'eſt un digne homme, un homme auſſi

brâve que le vôtre : oui, Madame, & auſſi bien Capitaine que le vôtre.

Elle prononça ces mots d'une voix ſi haute, que Atkinſon, qui par hazard ſe trouvoit dans l'eſcalier, les entendit ; ſurpris du ſon de voix irrité de ſa femme, il entra dans la chambre, & avec un regard étonné & confus, il demanda de quoi il étoit queſtion.

De quoi, mon cher ! s'écria Madame Atkinſon ; c'eſt que j'ai obtenu une commiſſion pour vous ; & votre bonne ancienne amie eſt fâchée contre moi pour cela.

Je n'ai pas aſſez de préſence d'eſprit, s'écria Amélie, pour vous répondre comme vous méritez ; & quand je l'aurois, vous ne méritez pas ma colere.

Je ne ſais pas, Madame Booth, répondit l'autre, d'où vous vient cette grande ſupériorité ſur moi ; ſi votre vertu vous la donne, je veux bien que vous ſachiez, Madame, que je mépriſe une prude autant que vous pouvez faire une...

Quoique vous m'ayez déjà pluſieurs fois inſultée, dit Amélie, en m'appelant de ce nom, je ne prendrai pas la peine de vous répondre des injures. Si vous en méritez, vous le ſavez bien, ſans que je vous les diſe.

Le pauvre Atkinſon, plus effrayé qu'il ne l'avoit jamais été de ſa vie, fit ce qu'il put pour mettre la paix entr'elles. Il ſe jetta

aux genoux de ſa femme, & la pria de s'appaiſer; car en effet elle paroiſſoit être la plus en colere.

Tandis qu'il étoit dans cette poſture, Booth, qui avoit frappé ſi doucement à la porte, de crainte de déranger ſa femme, qu'on ne l'avoit pas entendu à cauſe du tapage, entra dans la chambre. Au moment qu'Amélie le vit, les larmes qui s'étoient amaſſées pendant quelque tems, coulerent de ſes yeux comme un torrent, quoiqu'elle tâchât de les cacher avec ſon mouchoir. L'entrée de Booth changea tout, à l'inſtant, en une ſcène muette, dans laquelle la premiere figure qui frappa les yeux du Capitaine, fut le Sergent aux genoux de ſa femme.

Booth s'écria auſſi-tôt: Que veut dire tout ceci? On ne lui fit point de réponſe. Il jetta enſuite les yeux ſur Amélie, & voyant diſtinctement ſon état, il courut à elle, & lui demanda tendrement de quoi il étoit queſtion. A quoi elle répondit: Ce n'eſt rien, mon cher, rien de conſéquence. Il répliqua qu'il vouloit le ſavoir... & alors ſe tournant vers Atkinſon, il lui fit la même queſtion.

Atkinſon répondit: ſur mon honneur, Monſieur, je n'en ſais rien. Il s'eſt paſſé quelque choſe entre Madame & ma femme; mais je ne ſais pas plus que votre honneur ce que c'eſt.

Votre femme, dit Madame Atkinſon, m'a traitée très-mal, M. Booth : voyez ſi vous devez en être content : voilà tout.

Booth fit une grande imprécation, & s'écria : cela eſt impoſſible ; ma femme n'eſt pas capable de maltraiter perſonne.

Amélie alors ſe jetta aux genoux de ſon mari, & cria : Pour l'amour de Dieu, ne vous mettez pas en colere.... nous avons eu quelques paroles... peut être ai-je eu tort.

Que le Diable m'emporte, ſi j'en crois rien, s'écria Booth. Je voudrois que quiconque a tiré ces larmes de vos yeux, puiſſe les payer d'autant de gouttes de ſang de ſon cœur.

Madame, répliqua Madame Atkinſon, votre beau mari prend votre parti ; ainſi je ſuppoſe que vous uſerez de votre triomphe.

Amélie ne répondit pas, mais retint toujours Booth, qui dans un accès de fureur terrible s'écria... Mon Amélie, triompher d'une miſérable comme vous... Qui peut vous avoir donné une préſomption ſi inſolente ? Sergent, faites retirer ce monſtre d'ici, ou je ne répondrois pas de moi-même.

Le Sergent alloit ſe mettre en devoir de faire ſortir ſa femme (car il voyoit clairement qu'elle avoit, comme on dit, un peu trop ſiroté le ſoir) lorſque dans une colere approchante de la fureur, elle s'écria : Quoi

vous me voyez insulter ainsi de sang froid, maintenant que vous êtes Gentilhomme & sur le même pied que lui !

Il est heureux pour vous tous, peut-être, répondit Booth, qu'il ne soit pas mon égal.

Vous mentez, Monsieur, dit Madame Atkinson : il est votre égal de toute maniere : il est aussi bon Gentilhomme que vous, & autant Officier.... Non, je nie tout ce que vous dites. Mais il n'a pas le courage d'un Gentilhomme, ni même d'un homme, puisqu'il peut souffrir que l'on insulte sa femme.

Ma chere, s'écria le Sergent, allons, venez avec moi ; tranquillisez-vous ?

Que j'aille avec toi, malheureux ! s'écria-t-elle en lui jettant un regard de dédain... non, je ne le veux pas, ni même te parler jamais... A ces mots elle sortit de la chambre avec violence, & le Sergent sans dire un seul mot la suivit.

Il se passa alors entre Booth & sa femme une scène fort tendre & pathétique ; quand elle fut un peu plus tranquille, elle lui raconta toute l'histoire. Outre qu'il n'étoit pas possible d'expliquer autrement la querelle qu'il avoit vue, Booth étoit alors en possession de la lettre qui étoit restée sur le plancher.

Amélie ayant déchargé son cœur dans le sein de son mari, & obtenu de lui une pro-

meſſe ſincere de ne point avoir d'affaire pour cela avec Milord, ſe trouva aſſez tranquille, & commença à appaiſer un peu ſon reſſentiment contre Madame Atkinſon. Mais Booth étoit ſi violemment irrité contre elle, qu'il proteſta que dès le lendemain matin il quitteroit ſa maiſon, ce qu'il exécuta en effet; avec l'aſſiſtance de ſes anciens amis au bureau d'adreſſe, ils trouverent ſur le champ un appartement convenable dans le voiſinage de leur ami le Docteur.

CHAPITRE IX.

Contenant des choſes dignes de remarque.

MALGRÉ le changement de logement, Booth n'oublia pas d'envoyer ſes excuſes à M. Trente, dont la converſation l'avoit tout-à-fait indiſpoſé le ſoir précédent.

Le même jour Booth rencontra dans ſa promenade un ancien confrere Officier, qui avoit ſervi avec lui à Gibraltar, & qui étoit à la demi-paye. Il n'avoit pas, en effet, eu le bonheur d'être réformé auſſi bien que Booth; mais il étoit ſorti, comme on dit, à la demi-paye comme Lieutenant, rang auquel il avoit monté en vingt-cinq ans.

Cet honnête Gentilhomme, après avoir converſé quelque tems avec Booth, le pria de lui prêter une couronne, & l'aſſura qu'il la lui remettroit le lendemain, quand il auroit reçu quelque argent pour ſa ſœur. Cette ſœur étoit veuve d'un Officier qui avoit été tué au ſervice de la marine: elle & ſon frere vivoient enſemble de leur petit revenu, avec lequel ils ſoutenoient encore une vieille mere & deux des enfans de ſa ſœur, dont l'aîné étoit un garçon de neuf ans. Monſieur, dit le vieux Lieutenant, j'ai été trompé ce matin par un coquin qui vouloit quinze pour cent pour m'avancer

la penſion de ma ſœur; mais j'ai trouvé un honnête homme qui m'a promis pour demain moyenant dix pour cent.

C'eſt encore aſſez, en conſcience, s'écria Booth.

Je le penſe comme vous, répondit l'autre, attendu qu'il eſt ſûr d'être payé tôt ou tard. A dire le vrai, il eſt un peu dur que le gouvernement ne paye pas mieux ces penſions; car celle de ma ſœur lui eſt dûe depuis près de deux ans. C'eſt ma façon de penſer.

Booth lui répondit qu'il étoit honteux de lui refuſer une ſi petite ſomme. Mais ſur mon ame, lui dit-il, je n'ai pas un ſol dans ma poche; & je ſuis en pire état encore que vous, s'il eſt poſſible; j'ai perdu tout mon argent; & ce qu'il y a de plus fâcheux, je dois à M. Trente, que vous avez connu à Gibraltar, cinquante livres ſterlings.

Que j'ai connu! oui, oui, je m'en ſouviens bien, cria le vieux Gentilhomme, quoiqu'il ne ſe reſſouvienne pas de moi. Il eſt devenu ſi grand maintenant, qu'il ne parle pas à ſes anciennes connoiſſances; cependant je ſerois honteux d'être grand de cette maniere.

De quelle maniere l'entendez-vous? s'écria Booth d'un ton aſſez aigre.

Mais ne le ſavez-vous pas, répondit

l'autre ? Il eſt le mercure ordinaire de Milord... qui ſoutient ſa famille ; autrement je ne ſais pas comment il pourroit vivre ; car ſa place ne vaut pas trois cent livres ſterlings par an, & cependant il en dépenſe au moins mille. Mais ſa femme tient une aſſemblée que je crois qu'on pourroit ſans beaucoup ſe tromper, prendre pour une partie de débauche. Mais, morbleu, j'aime mieux être un honnête homme, & aller à pied avec des trous à mes ſouillers, comme je fais maintenant, ou me paſſer de dîner, comme nous ferons aujourd'hui moi & toute ma famille, que d'aller en caroſſe & de faire fracas par de ſi vilaines voies. Je ſuis l'honnête *Don Bound*, & je le ſerai toujours : c'eſt ma façon de penſer, & il n'y a point d'homme qui puiſſe m'appeler autrement ; car ſi quelqu'un le faiſoit, je le traiterois de menteur & coquin, & je lui couperois les oreilles. C'eſt ma façon de penſer.

Mais cette façon de penſer eſt fort bonne, s'écria Booth. Cependant vous ne manquerez pas de dîner aujourd'hui ; car ſi vous voulez venir avec moi, je vous prêterai une couronne de tout mon cœur.

Voyez-vous, dit le vieillard, ſi cela pouvoit vous gêner tant ſoit peu, je ne l'accepterois pas ; car je ne ſuis pas capable d'ôter à un autre ſon dîner pour le manger moi-même... C'eſt ma façon de penſer.

Bon ! dit Booth, qu'il ne ſoit jamais queſ-

tion d'une telle bagatelle entre vous & moi. D'ailleurs vous dites que vous pouvez me la rendre demain ; & je vous promets que ce ſera la même choſe.

Ils allérent en ſe promenant juſqu'au logement de Booth, qui tira la bourſe d'Amélie pour donner à ſon ami le double de la petite ſomme qu'il avoit demandée. Sur quoi le vieux Gentilhomme lui prit la main avec effuſion de cœur, & lui répétant que ſon intention étoit de lui rendre cet argent le lendemain, il s'en alla chez le boucher, & apporta un gigot de mouton à une famille qui avoit déjà fait un carême ſans que la religion l'eût commandé.

Quand il fut parti, Amélie demanda à ſon mari qui étoit ce vieux Gentilhomme. C'eſt, lui répondit-il ; un des ſcandales de ſon pays. De ſimple ſoldat qu'il étoit, le Duc de Marlboroug l'a fait, il y a environ trente ans, Enſeigne pour quelque action d'éclat ; & on l'a fait quitter par un paſſedroit il n'y a pas long-tems, en avançant à ſon préjudice de jeunes gens qui n'avoient aucun mérite. Enſuite il lui expliqua l'état de ſa famille, tel que le vieillard le lui avoit raconté en venant, & dont on vient de donner le récit abregé au Lecteur.

Bon Dieu ! s'écria Amélie ; comment ſont donc faits tous nos Seigneurs ? Sont-ils réellement une eſpèce diſtinguée du genre humain ? Sont-ils nés ſans un cœur ?

En effet, s'écria Booth, on ſeroit quelquefois tenté de le croire; car ils n'ont point d'idée parfaite de ces malheurs communs de l'humanité qui ſont fort éloignés de leur ſphere. Si on y réfléchit bien, la compaſſion n'eſt autre choſe que le ſentiment des ſouffrances de gens d'un même état pour leurs camarades, à cauſe des maux auxquels ils ſont expoſés eux-mêmes; car nos ſenſations, à mon avis, ſont bien froides pour ceux qui ſont à une grande diſtance de nous, & dont par conſéquent les adverſités ne peuvent jamais nous atteindre.

Je me rappelle, s'écria Amélie, un ſentiment du Docteur Harriſon, qu'il dit être dans quelque livre latin. *Je ſuis homme moi-même, & mon cœur s'intéreſſe à tout ce qui peut arriver au reſte des humains.* C'eſt le ſentiment de tout honnête homme; & quiconque penſe autrement, eſt un méchant.

Je vous ai dit ſouvent, ma chere Amélie, s'écria Booth, que tous les hommes, les meilleurs ainſi que les plus mauvais, agiſſent également par le principe de l'amour propre. Si la bienveillance eſt la paſſion dominante, l'amour propre nous dirige à le ſatisfaire en faiſant du bien, & ſoulageant les malheurs des autres, qui ſont réellement les nôtres. Mais ſi l'ambition, l'avarice, l'orgueil, ou toute autre paſſion gouverne un homme, & abſorbe ſa bienfaiſance, les miſeres de tous les

hommes ne l'affecteront pas plus qu'ils ne feroient une pierre ou un tronc d'arbre. Ainſi l'homme & ſa ſtatue n'ont ſouvent pas plus de ſentiment & de compaſſion l'un que l'autre.

J'ai ſouvent déſiré, mon cher, répliqua Amélie, que vous entendiſſiez converſer le Docteur Harriſon ſur cette matiere; car je ſuis ſûre qu'il vous convaincroit, quoique je ne puiſſe pas le faire, qu'il y a réellement des choſes exiſtantes, telles que la religion & la vertu.

Ce n'étoit point là la premiere attaque de ce genre qu'Amélie lui avoit donnée; car quelquefois, en l'entendant converſer, elle craignoit qu'il ne panchât un peu vers l'Athéiſme. Cette conſidération, ſans diminuer l'affection qu'elle lui portoit, lui cauſoit pourtant bien de l'inquiétude. Dans tous ces cas, Booth faiſoit toujours tomber la converſation ſur d'autres matieres; car quoiqu'à bien des égards il eût grande opinion de la capacité de ſa femme, il ne la regardoit ni comme Théologienne, ni comme Philoſophe; il ne comptoit pas beaucoup ſur ſes ſentimens dans ces matieres. Il changea donc promtement de diſcours, & commença à lui parler de choſes qui ſont au-deſſus de la dignité de cette Hiſtoire.

LIVRE X.

CHAPITRE PREMIER.

Qui contient une Scène fort jolie.

NOUS retournerons un peu ſur nos pas & nous parlerons de quelques perſonnages qui, ſans être les principaux caracteres dans cette hiſtoire, y ont fait cependant une figure trop conſidérable pour être quittés bruſquement. Je veux dire le Colonel James & ſa femme.

Ce couple tendre ne s'étoit jamais rencontré enſemble, juſqu'au dîner, que le jour qui ſuivit la Maſcarade, lorſqu'ils ſe trouverent ſeuls dans une antichambre avant l'arrivée du reſte de leur compagnie.

Ce fut le Colonel qui entama la converſation en ces termes : J'eſpere, Madame, que vous n'avez point gagné de rhume cette nuit à la Maſcarade. A quoi la Dame répondit par une queſtion à peu près ſemblable. A la fin Madame James lui dit : Monſieur, qui étoit ce maſque que j'ai vu avec vous en habit de Bergere ?

Comment pouvez-vous vous expoſer à vous promener en public avec une telle coureuſe ? Car ſûrement il n'y a pas une femme décente qui voulût paroître en cet endroit ſous un tel déguiſement. Vous ſavez, Monſieur James, que je ne me mêle jamais de vos affaires; mais il me ſemble que ſi j'étois à votre place, je voudrois, ne fût-ce que pour l'amour de moi-même, conſerver un peu de décence à la face du public.

Sur ma parole, dit James, je ne ſais ce que vous voulez dire. Il me ſemble qu'une femme ſous un tel habit peut bien me parler. Mille gens me parlent dans une Maſcarade. Mais je vous aſſure que je ne crois pas y avoir parlé à aucune femme de ma connoiſſance. A la vérité, je me rappelle actuellement qu'il y avoit une femme habillée en Bergere. Il y en avoit auſſi une autre grande en Domino bleu, qui même m'a un peu lutiné; mais je m'en ſuis bientôt défait.

Et je ſuppoſe que vous ne connoiſſiez pas non plus la femme au Domino bleu ?

Non, je vous aſſure, dit James. Mais, je vous prie, pourquoi me faites-vous ces queſtions ? Cela a l'air d'un peu de jalouſie !

Jalouſie ! s'écria-t-elle ; moi jalouſe ! non, Monſieur James, je ne ſerai jamais jalouſe, je vous le promets, ſur-tout de la femme en Domino bleu ; car autant

que j'en puis ſavoir, elle vous mépriſe plus que tous les autres hommes.

J'en ſuis bien aiſe, ma foi; car je n'ai jamais vu de ma vie une telle impertinente, ni une ſi grande déhanchée.

Voilà une façon cruelle de me dire que vous me connoiſſez.

Quoi! c'étoit vous dit James.... vous étiez en Domino noir.

Il n'y a rien de ſi ſurprenant à cela, je crois: vous ſavez bien vous-même changer d'habillemens. J'avoue que je ne l'ai fait que pour découvrir quelques unes de vos allures. Je ne m'attendois pas que vous auriez ſi bien reconnu le grand monſtre décontenancé.

Sur mon ame, dit James, ſi c'étoit vous, je ne l'ai pas même ſoupçonné. Ainſi vous ne devez pas vous tenir pour offenſée d'une choſe dite par ignorance.

Monſieur, s'écria-t-elle, tout ce que vous pouvez me dire tête à tête ne ſauroit m'offenſer.... non, ſur mon ame, je vous mépriſe trop..... Mais, je voudrois, Monſieur James, n'être point le ſujet de vos converſations avec vos ſalopes. Je voudrois ne pas avoir à craindre de les rencontrer, & d'en être inſultée: que de pareilles femmes ne puſſent pas dire que vous épuiſez vos railleries ſur mon compte quand vous êtes avec elles, & que je ne fuſſe pas le but ordinaire de vos plaiſanteries. Quoi-

que vous ayez épouſé un grand monſtre décontenancé, Monſieur James, je penſe qu'elle a droit d'être traitée comme votre femme, & du moins avec des égards.... Non, Monſieur, je ne vous en demanderai jamais davantage.... Non, Monſieur James, je ne veux que cela.... Et il me ſemble qu'une femme peut exercer cette prétention.

Qui vous a dit cela, Madame, dit James?

Votre ſalope, dit-elle, votre.... votre Bergere.

Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, répondit James, que je ne ſais pas qui étoit cette Bergere.

Eh bien, parce qu'il y a de plus ſacré, répondit-elle, elle me l'a dit.... & je ſuis convaincue qu'elle m'a dit vrai. Mais je ne m'étonne pas que vous le déniez; cela eſt auſſi compatible avec l'honneur, que de traiter ainſi une femme qui a de la naiſſance.... Je crois que vous m'accorderez ce point, Monſieur.... Si je n'ai pas eu tout-à-fait autant de fortune que vous, j'eſpere que vous ne me croyez pas au-deſſous de vous, & que vous ne penſez pas m'avoir honorée en m'épouſant. Je ſuis née d'auſſi bonne famille que Monſieur James; & ſi mon frere ſavoit de quelle maniere vous me traitez, il ne le ſouffriroit pas.

Vous me menacez de votre frere, Madame, dit James ?

Je ne veux point être maltraitée, Monſieur, répondit-elle.

Ni moi non plus, Madame, répliqua-t-il. Ainſi préparez-vous à partir demain matin pour aller à la campagne, je vous prie.

Non, Monſieur, dit-elle, je n'en ſerai rien.

Pardieu, Madame, vous partirez, répondit-il : demain matin à ſept heures le caroſſe ſera à la porte, & vous y monterez, ou je vous y ferai porter.

Je penſe, Monſieur, dit-elle, que vous voulez badiner.

Non, Madame, répondit-il, je parle très-ſérieuſement ; & ma réſolution eſt priſe. Demain vous irez à la campagne.

Mais pourquoi à la campagne, dit-elle, Monſieur James ? Quoi ! ſeriez-vous aſſez barbare pour me refuſer les amuſemens de la ville ?

Oui, puiſque vous vous mêlez de mes plaiſirs, s'écria James : je vous ai déjà dit, il y a long-tems, que je ne le voulois pas. Cela eſt bon pour les gens amoureux d'avoir de ces ſcènes enſemble. Je penſois que nous étions ſur un meilleur pied, & que nous nous embarraſſions trop peu l'un de l'autre pour nous tourmenter mutuellement. Je croyois que vous étiez ſatis-

faite de la pleine liberté de faire ce que bon vous ſemble.

Auſſi le ſuis-je, & je vous défie de dire que je vous aie jamais donné la moindre inquiétude.

Comment, s'écria-t-il, ne venez-vous pas de me reprocher tout à l'heure ce que vous avez entendu dire à la Maſcarade?

J'avoue, dit-elle, que j'ai été vivement piquée de me voir inſultée en face par une telle créature. Il faudroit que je n'euſſe point de ſang dans les veines pour ſupporter les inſultes de pareilles gens. Au reſte, elle a parlé de vous avec le même mépris: qui que ce ſoit, je vous promets que Monſieur Booth eſt ſon favori. Mais en effet elle n'eſt pas digne des égards de perſonne. Elle s'eſt comportée en vrai dragon.

Je veux être pendu, s'écria le Colonel, ſi je la connois.

Eh bien, mais... M. James, ſûrement vous ne m'enverrez pas à la campagne; en effet je n'irai pas à la campagne.

Si vous êtiez une femme raiſonnable, s'écria James, peut-être que je ne l'exigerois pas... à une ſeule conſidération....

Voyons, dit-elle, nommez-moi cette conſidération.

Je veux auparavant, dit-il, mettre votre diſcernement à l'épreuve. Venez, Molly; que j'eſſaye votre jugement. Pouvez-vous deviner

deviner quelque femme de votre connoiſſance que j'aime?

Sûrement, dit-elle, ce ne peut pas être Madame Booth.

Et pourquoi pas, Madame Booth? N'eſt-elle pas la plus belle femme du monde?

Ah! dit-elle, il s'en faut bien, du moins à mon avis.

Quels défauts, je vous prie, trouvez-vous en elle? dit-il.

En premier lieu, s'écria Madame James, ſes yeux ſont trop grands, & elle a un regard avec cela que je ne ſais comment vous décrire; mais il n'eſt pas de mon goût. Enſuite ſes ſourcils ſont trop grands; auſſi fait-elle tout ce qu'elle peut pour y remédier avec ſes pinces; car ſans cela ſes ſourcils feroient un fort mauvais effet... Enſuite ſa gorge eſt trop remplie pour une belle taille, ſur-tout de la maniere dont elle ſe lace; car une femme à mon avis, ne peut pas être mignonne qu'elle n'ait la poitrine fort plate. Enfin elle eſt trop courte & trop grande. Vous en pouvez rire, ſi vous voulez, M. James; je ſais bien ce que j'entends, quoique je ne puiſſe pas bien l'exprimer... j'entends qu'elle eſt trop grande pour une jolie femme & trop petite pour une belle femme... Il y a entre les deux une ſorte de milieu, un quelque choſe qui n'eſt ni l'un ni l'autre. Je ne ſais comment exprimer cela plus clairement... mais quand je dis

qu'une telle eſt une jolie femme, une jolie créature, vous ſavez fort bien que j'entends une petite; & quand je dis qu'une telle eſt une fort belle femme, une belle preſtance de femme, il eſt ſûr que j'entends une grande femme. Or une femme qui eſt entre les deux, n'eſt certainement ni l'une ni l'autre.

Eh bien, dit-il, j'avoue que vous vous êtes expliquée fort adroitement; mais avec toutes ces imperfections je ne puis m'empêcher de l'aimer.

Monſieur James, répondit la Dame, vous n'aviez pas beſoin de me le dire: je le ſavois avant que vous me priaſſiez de l'engager à venir chez vous. Cependant ne me ſuis-je pas prêtée à vos deſirs en femme obéiſſante? Ai-je fait quelque oppoſition à la maſcarade que vous avez liée, quoique je ſuſſe bien votre motif? Que peut faire de plus la meilleure des femmes? vous faire réuſſir? cela n'eſt pas en mon pouvoir: & même, ſi j'oſe vous donner mon avis, je crois que vous ne réuſſirez jamais auprès d'elle.

Sa vertu eſt-elle ſi impénétrable? dit-il, en ſouriant.

Sa vertu, dit Madame James, a la meilleure garde du monde, l'amour le plus violent pour ſon mari.

Prétexte, affectation, dit le Colonel. Il eſt impoſſible qu'elle ait aſſez peu de goût,

ou même si peu de délicateſſe que d'aimer un tel homme.

Je ne l'aime pas trop non plus moi-même, dit-elle. A la vérité, ce n'eſt point du tout là ſorte d'homme que j'aimerois. J'ai pourtant cru qu'il paſſoit communément pour un bel homme.

Lui, beau! s'écria Monſieur James, avec un nez comme la trompe d'un éléphant, avec des épaules de crocheteur, & des jambes de porteur de chaiſes? Ce garçon n'a point du tout l'air d'un gentilhomme; & on croiroit plutôt qu'il a ſuivi la charrue toute ſa vie, que l'armée.

Hé bien, dit-elle, je vous proteſte que je crois que vous lui faites injuſtice. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas tout-à-fait d'un taille délicate; quoi qu'il en ſoit, je ſuis convaincue qu'elle le croit le plus bel homme du monde.

Je ne puis pas croire cela, répondit James avec un peu de mauvaiſe humeur. Voulez-vous l'inviter à dîner ici demain?

De tout mon cœur, dit-elle, & auſſi ſouvent que vous le déſirerez.... mais j'ai auſſi quelques faveurs à vous demander. D'abord, que vous ne me parliez plus de quitter Londres, que quand je le voudrai.

Fort bien, dit-il.

En ſecond lieu, dit-elle, que vous me

donniez deux cent guinées d'ici à deux ou trois jours.

Eh bien.... j'y conſens encore, répondit James.

Et quand je quitterai Londres, j'irai à Tumbridge..... j'inſiſte ſur cet article; de Tumbridge j'irai à Bath... oui poſitivement à Bath; & je vous promets fidèlement de faire tout mon poſſible pour mener Madame Booth avec moi.

A cette condition, répondit-il, je vous promets que vous irez partout où vous voudrez... & pour vous faire voir même que ma généroſité prévient vos deſirs, ſitôt que j'aurai reçu les mille livres que je vais prendre ſur un de mes biens, je vous en donnerai deux cent de plus.

Elle le remercia par une grande révérence; & il étoit de ſi bonne humeur, qu'il voulut l'embraſſer. Elle lui préſenta froidement ſa joue, & enſuite jouant de l'éventail, elle dit: M. James, il y a une choſe que j'oubliois de vous dire... je penſe que vous avez deſſein de demander une compagnie pour ce jeune homme dans quelque régiment employé hors du royaume... Or ſi vous voulez m'en croire, je ſais que cela déſobligera ſa femme; & d'ailleurs je ſuis ſûre qu'elle eſt réſolue d'aller avec lui... mais ſi vous pouvez le placer dans quelque régiment dans le royaume, elle vous aimera chérement pour ce ſervice;

quand il ira à ſon quartier, il la laiſſera ici; or il me ſemble que le pays d'Yorck ou l'Ecoſſe eſt une diſtance auſſi bonne que les Indes.

Eh bien, je ferai ce que je pourrai, répondit James; mais je ne puis rien demander de quelque tems d'ici; car j'ai fait avoir deux places de cent livres ſterlings par an chacune, à deux de mes laquais depuis quinze jours.

A l'inſtant un violent coup de marteau à la porte annonça l'arrivée de leur compagnie. Sur quoi le mari & la femme compoſerent leur viſage pour recevoir leurs hôtes; & à leur façon d'agir pendant tout le reſte de la journée, tous les aſſiſtans auroient juré qu'ils étoient avec le couple le plus tendre qu'il y eût dans l'univers.

CHAPITRE II.

Matieres politiques.

AVANT que de revenir à Booth, nous allons raconter une ſcene dans laquelle le Docteur Harriſon étoit intéreſſé.

Tandis que cet honnête homme étoit à la campagne, il ſe trouva dans le voiſinage d'un noble de ſa connoiſſance, qu'il ſavoit avoir un crédit très-conſidérable auprès des miniſtres actuels.

Le Docteur, qui étoit fort connu de ce noble, prit cette occaſion de lui rendre viſite pour recommander le pauvre Booth à ſa faveur. Il ne doutoit pas même de la réuſſite, la faveur qu'il en demandoit étant fort petite, & d'ailleurs les ſervices de Booth lui donnant un juſte titre pour l'obtenir.

Le nom du Docteur lui donna bientôt entrée chez le Grand, qui véritablement le reçut avec beaucoup d'amitié & de politeſſe; moins ſans doute par aucun égard particulier qu'il eût pour ſon état, ou par reſpect pour le mérite perſonnel du Docteur, que par d'autres conſidérations, que le lecteur devinera peut-être tout-à-l'heure. Après bien des cérémonies & quelques diſcours généraux, le Docteur entama ſon

affaire, & dit au Grand qu'il étoit venu le trouver pour ſolliciter ſon crédit en faveur d'un jeune gentilhomme qui avoit été Officier à l'armée, & qui étoit maintenant à la demi-paye. Toute la faveur que je demande, Mylord, dit-il, c'eſt que ce gentilhomme puiſſe être rétabli encore en pied dans le même grade. Je ſuis convaincu que vous me rendrez la juſtice de penſer que je ne demanderois pas pour un ſujet indigne. En effet, le jeune homme que je veux dire, a un mérite extraordinaire. Il s'eſt trouvé au ſiege de Gibraltar, où il a montré une bravoure ſinguliere; il a été bleſſé dangereuſement à deux repriſes au ſervice de ſon pays. J'ajouterai qu'actuellement il eſt dans un grand beſoin, avec une femme & pluſieurs enfans, ſans autre moyen de les ſoutenir: & ſi ce peut être une recommandation de plus auprès de vous, ſa femme eſt, je crois, la meilleure & la plus digne perſonne de ſon ſexe.

Mon cher Docteur, s'écria le noble, je n'en fais nul doute. Mais tous les ſervices que je rendrai au gentilhomme, ce ſera à votre conſidération. Quant à la néceſſité, tant de gens ſont dans ce cas, qu'il eſt impoſſible de les ſervir tous. A l'égard du mérite perſonnel de ces Officiers inférieurs, il n'eſt pas beſoin, je crois, de vous dire qu'on y fait fort peu d'attention. Mais ſi

vous le recommandez, qu'il ſoit ce qu'il voudra, je ſuis convaincu que c'eſt une affaire faite. Je ſais que vous pouvez maintenant demander des choſes bien plus de conſéquence que celle-la.

Je compte abſolument ſur vous, Mylord, dit le Docteur.

En vérité, mon cher ami, répliqua le Lord, je ne veux pas me faire un mérite d'une choſe qui m'appartiendra ſi peu. Vous devez compter ſur vous-même. Cela tombe fort heureuſement dans un tems où il eſt en votre pouvoir de nous obliger eſſentiellement.

Quoi, Mylord, qu'eſt-ce qui eſt en mon pouvoir, dit le Docteur ?

Vous ſavez certainement, répondit Mylord, combien le Colonel Trompington a de prétention dans votre ville à l'élection d'un Maire : on m'aſſure que cela ne manquera pas, pour peu que vous ſoyez de notre parti. Or vous ſavez qu'il eſt en votre pouvoir de lui donner votre voix & de faire pancher la balance ; j'ai entendu parler de vous l'autre jour pour cette affaire ; je ſais que vous pouvez tout, ſi vous vous déclarez pour lui.

Sûrement, Mylord, s'écria le Docteur, je penſe que vous badinez en demandant ma voix pour le Colonel.

Pardonnez-moi, répondit le Pair. Pourquoi voudriez-vous en douter ?

Pour bien des raiſons, répondit le Docteur. Premiérement, je ſuis ancien ami & connoiſſance de M. Fairfield, comme vous le ſavéz bien. Ainſi vous pouvez croire que le peu de crédit que j'ai, ſera employé pour lui. Au reſte, je ne me mêle pas beaucoup de ces ſortes d'affaires, & ne penſe pas que cela convienne aux gens de ma robe. Mais autant que je croirai décent de ſolliciter moi-même, ce ſera certainement en faveur de M. Fairfield : je ferois ce que vous dites, ſi je ne connoiſſois ces deux Meſſieurs que de réputation. L'un eſt un gentilhomme voiſin, un homme fort riche, fort modeſte, fort ſobre, d'une probité connue, & attaché aux véritables intérêts de ſon pays. L'autre n'eſt qu'un étranger, un garçon, un ſoldat de fortune, & autant que j'ai pu le diſcerner par le peu de converſation que j'ai eue avec lui, c'eſt un homme peu capable & ſans éducation.

Sans éducation ! mon cher ami, dit le Lord. Quoi ! il a voyagé dans la moitié des Cours de l'Europe.

Peut-être que oui, Mylord, répondit le Docteur : mais je ſerai toujours aſſez pédant pour appeler quiconque n'eſt pas lettré, un homme ſans éducation.... Je puis répondre d'après ma propre connoiſſance, & je ſuis certain qu'il y a à peine dans les ſoldats d'infanterie de toute l'armée, un homme auſſi peu lettré que le Colonel.

Oui, quant au latin & au Grec; mais, répliqua le Lord, vous ſavez qu'ils ne ſont pas fort néceſſaires dans une armée.

Cela peut être, dit le Docteur. Mais auſſi ces perſonnes-là doivent s'en tenir à leur profeſſion. Il n'y a guere de profeſſion civile tant ſoit peu relevée, à laquelle un homme ſans lettres puiſſe être propre, à vous parler clairement. Si vous êtes ami du Colonel, vous feriez bien de lui conſeiller d'abandonner ſon entrepriſe; car je ſuis ſûr qu'il n'a aucune apparence de réuſſir.

Eh bien, Monſieur, dit le Lord, ſi vous êtes réſolument contre nous, je dois agir franchement avec vous, & vous dire clairement que je ne puis pas non plus vous ſervir dans votre affaire. Le mieux que je pourrai faire, ce ſera de m'en taire: car ſi après ce que vous avez dit, j'allois nommer ce gentilhomme, & dire que vous le recommandez, il pourroit bien n'être pourvu de ſa vie.

Son mérite ſeul, Mylord, n'eſt-il donc pas une recommandation ſuffiſante? s'écria le Docteur.

Mon cher, mon cher Monſieur, s'écria l'autre, qu'eſt-ce que le mérite d'un Officier ſubalterne?

Sûrement, Mylord, dit le Docteur, c'eſt le mérite qui doit le recommander au poſte d'un Officier ſubalterne; & c'eſt un mérite

qui bientôt le mettra en état de ſervir ſon pays dans une place plus élevée. Je puis vous aſſurer à l'égard de ce jeune homme, que non-ſeulement il a le cœur bon, mais encore une fort bonne tête : j'ai entendu dire à gens qui s'y connoiſſent, & qui ſont bons juges dans cette matiere, que pour ſon âge il eſt un excellent Officier.

Cela eſt poſſible, s'écria Mylord. Il y en a quantité qui ont le même mérite & les mêmes qualités, & qui cependant n'ont pas un morceau de pain pour eux ni pour leur famille.

C'eſt un ſcandale infâme pour la nation, s'écria le Docteur; & je ſuis fâché juſqu'au cœur, qu'on puiſſe dire pareille choſe, même avec une apparence de vérité.

Comment cela peut-il être autrement, dit Mylord? Croyez-vous qu'il ſoit poſſible de pourvoir tous les gens de mérite?

Oui ſûrement, je le crois, répondit le Docteur, & même bien aiſément.

Comment, je vous prie,... s'écria Mylord?... Sur ma parole, je ſerois bien aiſe de le ſavoir.

Il faudroit ſimplement ne point avancer ceux qui n'en ont point.... Les gens de mérite ne ſont pas abſolument ſi nombreux, qu'il faille en laiſſer mourir de faim aucun; à moins qu'on ne ſouffre une foule de mauvais ſujets manger leur pain.

Utopie pure que tout cela, répliqua le Lord; ſyſtême chimérique de la république de Platon, avec lequel nous nous amuſions autrefois dans les univerſités, politique qui ne s'accorde point avec la ſituation des affaires humaines.

Mylord, répliqua le Docteur, nous avons lu les hiſtoires d'Etats où ces doctrines ont été miſes en pratique. Quelle opinion avez-vous de Rome dans les premiers ſiecles de la république de Sparte, & même d'Athènes dans quelques périodes de ſon hiſtoire?

En effet, Docteur, s'écria le Lord, toutes ces idées ſont vieillies chez nous, & effacées depuis bien longtems. Vouloir appliquer à cette nation des maximes de gouvernement tirées des hiſtoires grecques & romaines, cela eſt abſurde & impoſſible. Mais ſi vous voulez des exemples des Romains, puiſez-les dans les tems actuels comme les nôtres. Ne ſavez-vous pas, Docteur, que cette nation eſt auſſi corrompue, qu'aucune l'ait jamais été? Et penſeriez-vous qu'il fallût gouverner un tel peuple ſuivant les principes ſtricts & rigoureux de l'honnêteté & de la morale?

Si elle eſt corrompue, dit le Docteur, je crois qu'il eſt tems de la réformer: autrement il eſt facile de tirer la conſéquence; car la corruption dans le corps politique

tend auſſi naturellement à la deſtruction que dans le corps naturel.

Je vous remercie de la comparaiſon, s'écria Mylord; car dans le corps naturel, vous conviendez, je crois, qu'il y a la ſaiſon de la jeuneſſe, la ſaiſon de l'âge mûr, & la ſaiſon de la vieilleſſe; & que quand cette derniere arrive, il ſeroit bien impoſſible aux moyens de l'art d'entreprendre de rendre au corps, ni la jeuneſſe, ni la vigueur de ſon âge mûr. Les mêmes périodes arrivent à tous les grands royaumes. Dans leur jeuneſſe ils s'élèvent par les arts & par les armes, à la puiſſance & à la proſpérité; ils en jouiſſent & fleuriſſent pendant quelque tems; enſuite on dit qu'ils ſont dans la vigueur de l'âge, enrichis au-dedans de tous les avantages & les agrémens de la paix, & formidables au-dehors par les terreurs de la guerre. Enfin cette proſpérité elle-même introduit la corruption; & alors vient la ſaiſon de leur vieilleſſe. La vertu & le ſavoir, l'art & l'induſtrie ſe détruiſent peu-à-peu; le peuple ſe plonge dans l'oiſiveté, le luxe & la proſtitution. L'état s'énerve au-dedans, devient mépriſable au-dehors; & telle eſt en effet ſa miſere & ſon mauvais état, qu'il reſſemble à un homme arrivé à la décrépitude la plus déplorable, qui regarde d'un œil inſenſible ſa diſſolution prochaine.

Voilà un portrait bien fâcheux, s'écria

le Docteur ; & ſi ſa derniere partie peut s'appliquer à nous, je ne vois rien que la religion qui puiſſe empêcher un homme de cœur de ſe pendre, pour ne pas avoir devant les yeux un avenir ſi déplorable.

Pourquoi donc, dit le Pair, pourquoi ſe pendre, Docteur ? Ne ſeroit-il pas plus ſage, à votre avis, de tirer le meilleur parti du tems, & de vivre de ſon mieux au milieu d'une telle nation ?

Et la religion, s'écria le Docteur, faut-il réellement la mettre hors des rangs ?

S'il faut que je vous diſe mon ſentiment, Monſieur, répondit le Lord, vous ſavez que je répondrai, non. Mais vous ſavez trop bien le monde, pour qu'il faille vous dire que la conduite des politiques ne ſe moule pas ſur les principes de la religion.

J'en ſuis bien fâché, répondit le Docteur. Je leur parlerai donc de l'honneur & de l'honnêteté. C'eſt un langage auquel, je l'eſpere, ils prétendront du moins ſe rendre. Or, refuſer à un homme une place qu'il mérite, & la donner à un homme qui ne la mérite pas, c'eſt évidemment un acte d'injuſtice incompatible avec l'honneur & l'honnêteté. Ce n'eſt pas ſeulement une injuſtice envers cet homme lui-même, mais encore envers l'Etat, pour le bien duquel tous les offices publics ſont ou doivent être principalement inſtitués. Or on ne peut jamais obtenir ce bien qu'en employant toutes

ſortes de perſonnes ſelon leurs talens. Toutes les fois que le vrai mérite ſera expoſé à être écarté par la faveur & la partialité, & que l'on confiera des emplois ſans égard à la capacité ou à l'intégrité des gens, les affaires de cet Etat ſeront toujours dans une ſituation déplorable. Tel étoit, dit Tite-Live, l'état de Capoue avant ſa deſtruction totale; vous ſavez quelle en fut la ſuite. Mais, Mylord, il y a un autre malheur qui accompagne cette eſpèce d'injuſtice; c'eſt qu'elle tend manifeſtement à détruire toute vertu, toute capacité dans le peuple, en ôtant tous les encouragemens & les aiguillons qui excitent l'émulation, & élèvent les hommes à viſer à la perfection dans tout art, toute ſcience, toute profeſſion. Rien ne peut, Mylord, contribuer davantage à rendre une nation mépriſable à ſes voiſins. Quelle opinion les autres pays peuvent-ils avoir des conſeils? quelle terreur concevoir des armes d'un tel peuple? Ce n'eſt peut-être que pour avoir ſu éviter cette faute, qu'Olivier Cromwell a porté la réputation de l'Angleterre plus haut qu'elle n'a jamais été en tout autre tems. Je n'ajouterai plus qu'un ſeul argument, & il eſt fondé ſur le ſyſtême le plus ſtrict & le plus rafiné de la politique: c'eſt qu'une telle conduite doit ſûrement engendrer du mécontentement & du murmure dans l'intérieur d'un pays. Rien ne

peut engager les hommes à reſter ſatisfaits & contens, quand ils ſe voyent préférer d'autres gens, ſi ce n'eſt l'opinion qu'ils méritent cette élévation. Car, comme obſerve un des plus grands hommes que ce pays ait jamais produits : *un homme ſans mérite qui obtient ce qu'il pourſuit, ſuffit pour dégoûter mille autres qui n'ont point de prétention.* Avec quelle répugnance une nation quelconque ne ſe porte-t-elle pas à contribuer à l'entretien d'une multitude de gens, dont l'incapacité pour la ſervir eſt notoire, & qui font un double préjudice à leur pays ? 1°. en ce qu'ils ſont employés eux-mêmes dans des poſtes qu'ils ne ſont pas capables de remplir ; 2°. en ce qu'ils tiennent écartés de ces emplois d'autres qui en auroient bien fait les fonctions.

Penſez-vous réellement, Docteur, répliqua le noble, qu'aucun miniſtre pût ſe ſoutenir dans ce pays, en ſuivant les principes que vous recommandez ? Croyez-vous qu'il pût jamais ſurmonter une oppoſition, s'il n'obligeoit ſes amis en donnant les places ſouvent contre ſon inclination & contre ſon opinion ?

Oui, je le crois réellement, dit le Docteur. En effet, ſi un Miniſtre eſt réſolu de laiſſer à faire toutes les choſes qu'il devoit avoir faites, & de faire toutes celles qu'il ne devoit pas avoir faites, un tel Miniſtre, j'en conviens, ſera dans le cas de ſurmon-

ter bien des oppoſitions, comme il vous plaît de le dire. Car, comme Shakeſpear l'a dit quelque part : *Les choſes mal commencées ſe ſoutiennent de même.*

Si au contraire il lui plaît de conſidérer le véritable intérêt de ſon pays, dans les points eſſentiels & nationaux; s'il ne l'engage dans aucunes alliances ni aucunes guerres, que quand ſon intérêt le demande réellement; s'il ne lève l'argent que quand il le faut; s'il n'emploie d'Officiers civils & militaires qu'autant qu'il en eſt néceſſaire; & qu'il place dans ces emplois des gens capables & de la plus grande intégrité; s'il emploie quelques heures de ſon tems à perfectionner le commerce, & quelques autres à régler notre gouvernement domeſtique; s'il fait tout cela, Mylord, je réponds qu'il n'aura point d'oppoſitions à ſurmonter. Un tel Miniſtre peut ſe ſoumettre au jugement de ſon pays quand il voudra, & il en ſortira avec honneur & applaudiſſemens.

Croyez-vous réellement, dit le Pair, mon cher Docteur, qu'il y eut jamais, ou qu'il puiſſe y avoir jamais un tel Miniſtre ?

Pourquoi non Mylord? répondit le Docteur. Il ne faut pas pour cela un mérite extraordinaire, ni un degré de vertu ſi fort au-deſſus de l'homme. Il ne faut pas pratiquer une abnégation de ſoi-même ſi prodigieuſe. Il aura du pouvoir, des honneurs & des richeſſes, & peut-être même en

plus grande abondance, qu'il ne peut jamais en acquérir en ſuivant le ſyſtême contraire. Il aura beaucoup plus de chacune de ces choſes, & beaucoup plus de ſûreté.

Docteur, dit Mylord, que je vous faſſe une queſtion bien ſimple. Croyez-vous réellement que quelqu'un au monde ait jamais été un coquin par choix ?

Mylord, répondit le Docteur, je ſuis honteux de vous répondre affirmativement; cependant je crains fort qu'en le faiſant, je ne ſois juſtifié par l'expérience. Peut-être l'opinion du monde peut-elle quelquefois faire penſer mal-à-propos aux gens, comme néceſſaires, des meſures qui ne le ſont pas. Ou bien il ſe peut faire qu'un homme qui a les inclinations bonnes, trouve ſon office rempli de tant de corruption par l'iniquité de ſes prédéceſſeurs, qu'il peut déſeſpérer de jamais venir à bout de l'en purger; & qu'ainſi il ſe tranquilliſe, comme fit Augée des ordures de ſon étable, non qu'il crût ces ordures réellement néceſſaires à une étable, mais parce qu'il déſeſpéroit d'avoir jamais aſſez de force pour la nétoyer.

Je vous ferai encore une autre queſtion, & je finis, dit le noble. Vous imaginez-vous que ſi un Miniſtre étoit réellement auſſi bon que vous le voudriez, le peuple en général le croiroit tel ?

A la vérité, Mylord, dit le Docteur, on ſeroit aſſez excuſable de ne pas le croire

tel trop à la hâte. Mais ne me ſera-t-il pas permis de vous répondre par une autre queſtion ? Croyez-vous, Mylord, que le peuple du Groenland, quand il voit la lumiere du ſoleil & qu'il en reſſent la chaleur, après avoir vécu longtems dans l'obſcurité & ſenti la froidure, puiſſe réellement ſe perſuader qu'il brille ſur ſon horiſon ?

Mylord ſourit de la comparaiſon : alors le Docteur prit occaſion de renouveller ſa ſollicitation ; à quoi Mylord répondit qu'il ne promettoit rien, & ne pouvoit lui donner aucune eſpérance de ſuccès. Mais vous pouvez compter, dit-il, avec un air réſervé, que je lui rendrai tous les ſervices que je pourrai : langage que le Docteur entendit à merveille, & peu de tems après il prit congé poliment, & ſans beaucoup de cérémonie.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de Monſieur Trente.

REVENONS maintenant à Booth & à ſa femme. Le premier avoit paſſé ſon tems aſſez mal à ſon aiſe, même depuis qu'il avoit découvert quelle ſorte d'homme étoit ſon créancier. Mais, de crainte qu'il ne l'oubliât, Monſieur Trente eut ſoin de l'en faire reſſouvenir dans la lettre ſuivante qu'il reçut le lendemain matin après avoir rompu la partie.

» Je ſuis fâché, Monſieur, que la néceſ-
» ſité de mes affaires m'oblige à vous par-
» ler de la petite ſomme que j'ai eu l'hon-
» neur de vous prêter l'autre jour au jeu.
» Je vous ſerai bien obligé de vouloir bien
» me la remettre aujourd'hui ou demain.
» TRENTE ".

Après la conduite aimable, & même en apparence, généreuſe de Trente, Booth fut un peu ſurpris de cette lettre. Mais afin qu'elle ne produiſe pas le même effet ſur nos lecteurs : nous allons lui en donner l'explication, ainſi que de quelques autres phénomènes qui ont paru dans cette hiſtoire, & qu'on nous pardonnera ſans doute de n'avoir pas développpé plus au long juſqu'à préſent.

Monſieur Trente étoit un gentilhomme, peut-être de bonne famille ; car on ne ſait pas trop d'où il ſortoit du côté de pere. Sa mere, la ſeule parente qu'il eût connue, ou dont il eût entendu parler, étoit une femme qui avoit fait pendant quelque tems le commerce de mercerie à *Covent-Garden*. Elle envoya ſon fils âgé alors de huit ans, aux écoles de charité, où il reſta juſqu'à quatorze, ſans faire aucun progrès dans la littérature. Il n'y avoit pas même apparence qu'il en fît aucuns ; car le maître qui, par préférence à un homme ſavant & capable, avoit été choiſi par cabale pour tenir cette école, dont les émolumens étoient de plus de cent livres ſterlings par an, n'avoit jamais appris lui-même la Grammaire Latine, & étoit en effet le plus parfait ignorant.

A l'âge de quinze ans, Monſieur Trente fut placé chez un procureur en qualité de clerc, & il y reſta peu de tems ſans prendre congé de ſon maître, ou pour mieux dire, il en délogea ſans rien dire ; puis, ayant forcé le porte-feuille de ſa mere, & emporté les meilleurs effets qu'il y avoit trouvés, & qui montoient à peu près à cinquante livres, il s'en alla ſur un port de mer, & s'embarqua dans un vaiſſeau marchand, d'où le gouvernement l'engagea de force, & le fit paſſer dans un vaiſſeau de guerre.

Il reſta environ trois ans à ce ſervice,

pendant lesquels il se conduisit si mal du côté des mœurs, qu'il fut deux fois puni très-sévérement pour vols. Mais en même tems il se conduisit si bien en qualité de matelot dans un combat contre quelques pirates, qu'il détruisit les premiers, & s'en tira avec de grands éloges de son capitaine.

A son retour il pouvoit avoir environ vingt ans; il trouva qu'en son absence le procureur avoit épousé sa mere, qui étoit morte depuis, & lui avoit assuré tous ses effets montant à environ quinze cent livres. Trente alla trouver son beau-pere, mais inutilement; car le procureur ne voulut pas absolument le reconnoître, ni le laisser venir une seconde fois dans sa maison.

Ce procureur avoit eu d'un premier mariage une fille unique à peu près du même âge que Trente; pendant qu'il demeuroit dans la maison de son pere, celle-ci avoit pris beaucoup de goût pour ce jeune homme, qui étoit beau & parfaitement bien fait. Ce goût ne s'étoit pas si bien éteint pendant son absence, qu'il ne se rallumât aussi-tôt qu'il fut de retour. Elle prit soin de faire parvenir à Monsieur Trente la nouvelle de cette disposition; elle n'étoit pas de ces filles délicates & réservées qui mourroient plutôt que de faire les premieres ouvertures. Trente en fut charmé, & avec raison; car outre que c'étoit une fort jolie fille, elle

étoit unique héritiere d'un pere riche ; ce qui le charma plus que tout le reſte, fut l'occaſion de tirer du procureur une vangeance complette.

Le procureur fit rage d'abord, & fut implacable : à la fin ſa tendreſſe pour ſa fille vainquit ſi bien ſon reſſentiment, qu'il avança une ſomme d'argent pour acheter à ſon gendre (car alors il le reconnut pour tel) une commiſſion d'enſeigne dans un régiment qui avoit ordre d'aller à Gibraltar. Le procureur auroit voulu de tout ſon cœur que Trente eût été tué au ſiége ; car alors il penſoit que ſa fille auroit pu ſe marier d'une façon plus conforme à ſon ambition & à ſes facultés.

Le régiment dans lequel Trente entra, étoit préciſément le même où ſervoit Booth ; Trente y entra comme enſeigne, & Booth comme lieutenant, dans les deux compagnies d'augmentation.

Trente n'avoit aucun reproche à craindre dans ſa qualité de militaire : quoiqu'il n'eût pas eu une éducation bien diſtinguée, il étoit naturellement agréable & poli, & la nature l'avoit avantagé d'une figure fort intéreſſante. C'étoit pareillement un garçon hardi & brâve ; & comme il avoit mené une conduite aſſez bonne de toutes façons, tandis qu'il étoit à Gibraltar, Booth & lui avoient contracté une certaine liaiſon d'amitié.

Quand le ſiége fut fini, & que les compagnies nouvelles furent réformées, Trente retourna auprès de ſa femme qui le reçut avec beaucoup de joie. Bientôt après il arriva un accident qui occaſionna la ruine totale du beau-pere, & finit par le faire mourir. Ce n'étoit qu'une bagatelle, une petite mépriſe aſſez commune dans ce ſiécle: il avoit écrit ſur une obligation le nom d'un autre homme au lieu du ſien: en effet, l'affaire n'étoit pas moins que ce que la loi appelle un faux; & préciſément alors ce crime venoit d'être fait capital par un acte du parlement. Il eſt vrai que le procureur fut renvoyé abſous de ce crime, parce qu'on n'admit pas ſa partie à prouver ſon accuſation par témoins, ou qu'on n'en trouva point, ſuivant les excellentes régles d'Angleterre, qu'on appelle la loi de l'évidence, loi très-bien imaginée pour conſerver la vie des mauvais ſujets, & dont on fait un très-bon uſage pour cela.

Mais quoique le procureur ſe tirât d'affaire au moyen de cette loi, comme le ſens commun ſeul annonçoit à tout le monde qu'il étoit coupable, il perdit malheureuſement ſa réputation, & par conſéquent ſes pratiques; ce dernier chagrin mit bientôt fin à ſa vie.

Ce procès avoit occaſionné des dépenſes conſidérables; car outre ce qu'il en coûte ordinairement pour ſe ſauver de la potence par

par le ſecours de la loi, il y eut un article de près de mille livres ſterlings qu'il fallut donner pour écarter de l'affaire un témoin contre qui il ne pouvoit y avoir de reproche légitime. Le pauvre homme avoit eſſuyé d'ailleurs quelques pertes particulieres; deſorte que, au grand étonnement de tous ceux qui le connoiſſoient, quand ſes dettes furent acquittées, il ne lui reſta plus qu'un petit bien d'environ quatre-vingt livres de revenu qu'il aſſura à ſa fille, hors de la portée de ſon mari, & environ deux cent livres en argent.

A peine le procureur fut-il dans le tombeau, que Trente ſe mit à réfléchir mûrement ſur l'état de ſes affaires. Il regardoit déja depuis quelque tems ſa femme avec moins de goût & des déſirs moins vifs qu'auparavant; car il étoit de ces gens qui penſent que le trop d'une choſe n'eſt bon à rien. Il s'étoit ſi bien livré à ces ſpéculations, que je crois que ſa femme, quoiqu'une des plus jolies de la ville, étoit le dernier ſujet qu'il auroit choiſi pour quelque folie amoureuſe.

Beaucoup d'autres perſonnes cependant furent d'un avis différent; & dans ce nombre ſe trouva l'illuſtre lord, d'amoureuſe mémoire. Ce noble pair ayant donc vû un jour Madame Trente dans la rue, ſe fit, au moyen d'un des Emiſſaires qu'il avoit avec lui, informer du lieu où elle logeoit:

qu'il réſolut de la poſſéder, quoi qu'il en arrivât, & à quelque prix que ce pût être.

Cependant ce Seigneur obſerva quelques précautions dans cette affaire, peut-être même plus qu'il n'étoit néceſſaire. Quant au mari, il n'en falloit point du tout; car il ſavoit tout ce qu'il pouvoit ſavoir. A l'égard de la femme, elle s'étoit déja apperçue que l'amour de ſon mari déclinoit; (il y a peu de femmes à qui on en puiſſe impoſer ſur cet article) & elle n'étoit pas mécontente de trouver dans une autre perſonne agréable, le retour de toute cette complaiſance, de ces careſſes, & de ces regards languiſſans, qu'elle avoit précédemment reçus de Trente, & qu'elle ſentoit bien ne pouvoir plus attendre de lui.

Après avoir agité en lui-même de quelle façon il devoit s'y prendre pour approcher de l'objet de ſon amour, le lord avoit enfin réſolu de le faire en propre perſonne. Il imagina, & peut-être avec juſte raiſon, que la Dame, de même que Semelé, n'étoit pas ſans ambition, & qu'elle auroit préféré Jupiter dans tout l'éclat de ſa gloire, à la même divinité ſous l'habit d'un ſimple berger. Il s'habilla donc de la plus riche broderie qu'il eût, & parut devant ſa maîtreſſe environné de tout l'éclat de la pairie. Elle n'eut pas le pouvoir de réſiſter aux charmes de ce coup d'œil; laiſſons aux lecteurs à en imaginer les ſuites. La même ſcène que

Jupiter eut avec ſa maîtreſſe, étoit un peu plus que commencée, lorſque Trente ſortit d'un cabinet où il s'étoit caché, & interrompit vilainement les acteurs.

Le ſeigneur courut auſſi-tôt à ſon épée; mais Trente lui répondit avec beaucoup de phlegme, que, comme on ſavoit très-bien qu'il ſavoit ſe battre, il ne devoit point tirer l'épée dans cette occaſion. Sûrement, Milord, dit-il, ce ſeroit la plus haute imprudence à moi de tuer un homme qui eſt ſi fortement mon débiteur. A ces mots, il fit ſortir du cabinet un homme qui s'y étoit enfermé avec lui, diſant qu'il avoit fait ſon affaire, & qu'il pouvoit ſe retirer, s'il le jugeoit à propos.

Il ſeroit ennuyeux pour le lecteur de lui détailler tout ce qui ſe paſſa dans cette occaſion, la rage & la confuſion de la femme, & l'embarras où ſe trouvoit Milord. Supprimons donc toutes ces matieres, & paſſons tout d'un coup à l'affaire que Milord & Trente terminerent bientôt après enſemble. Pour concluſion, Milord s'engagea de payer une forte ſomme d'argent, & de faire obtenir à Monſieur Trente une bonne place à la premiere occaſion. Et du côté de Monſieur Trente, il fut ſtipulé un oubli de tout ce qui étoit arrivé, & une permiſſion abſolue pour l'avenir.

Trente loua, ſans tarder, une maiſon

dans le plus beau quartier de la ville, la meubla élégamment, prit un équipage, ſe donna à lui & à ſa femme des habits brillans, fréquenta tous les lieux publics où il pouvoit être admis, ſe forma des connoiſſances: ſa femme commença bientôt après à tenir aſſemblée, c'eſt-à-dire, ſuivant la façon de parler à la mode, à être chez elle une fois la ſemaine; bientôt, par le crédit du Milord, elle fut viſitée par les hommes du premier rang, & par toutes les femmes comme il faut, qui ne ſont pas ſcrupuleuſes pour leurs ſociétés.

Les amours de Milord avec cette Dame ne durerent pas long-tems: car nous avons déja obſervé que c'étoit le plus inconſtant des hommes. La paſſion de Madame Trente n'étoit pas non plus de nature à lui cauſer un reſſentiment bien vif pour une telle négligence. Son amour étoit fondé ſur l'intérêt principalement. Ainſi ce fondement ſervit à bâtir un autre édifice; & elle ſe prêta ſans beaucoup de peine, auſſi bien que ſon mari, à rendre des ſervices à Milord dans une fonction, qui, quoique ſouvent exercée parmi les gens polis, n'a pas encore obtenu, à ma grande ſurpriſe, un nom honorable, ni même qui puiſſe décemment être employé dans cette Hiſtoire.

Après cette eſpèce de préface que nous avons jugée néceſſaire pour expliquer un

caractere, dont quelques-uns de mes compatriotes & de mes lecteurs pourroient peut-être révoquer en doute l'exiſtence, je paſſe à ce qui regarde plus immédiatement Madame Booth. Le Lecteur ſe reſſouviendra que Monſieur Trente étoit préſent à l'aſſemblée où Madame James avoit conduit Booth & ſa femme, & où Amélie avoit trouvé le noble Pair.

Le Lord ayant remarqué que Trente & Booth étoient d'anciennes connoiſſances, ne manqua pas, pour ſe ſervir d'un terme de chaſſeur, de mettre Trente ſur la piſte d'Amélie. Pour cet effet, ce Gentilhomme alla viſiter Booth dès le lendemain, & l'avoit depuis toujours ſuivi de fort près. Par ce moyen donc Milord apprit qu'Amélie devoit aller à la Maſcarade, auquel lieu elle fut épiée par Trente en habit de Matelot, qui rencontrant Milord, ſuivant leur convention, à l'entrée de la ſalle de l'Opéra, lui donna les informations néceſſaires pour la reconnoître, comme ſavent très-bien faire les gens de ſa profeſſion.

Milord fut ſi ſatisfait & ſi content de ſa converſation à la Maſcarade avec la prétendue Amélie, & des eſpérances qu'elle lui avoit réellement laiſſé entrevoir, que quand il vit Trente le lendemain matin, il l'embraſſa avec beaucoup d'amitié, lui donna un billet de banque de cent livres,

& lui promit monts & merveilles en cas de ſuccès, dont il commençoit alors à ne douter preſque plus.

L'affaire qui étoit arrivée au jeu, étoit pareillement un ſtratagême de Trente, ſur l'indication que lui donna Milord d'attirer Booth dans quelque piége ou dans quelque détreſſe, avec promeſſe de la part de Milord, de le dédommager de toute la dépenſe qu'il pourroit faire. C'eſt donc ſur le crédit de Milord, que l'argent prêté à Booth avoit été réellement avancé. De-là venoit cette généroſité apparente de Trente, & ſon indifférence pour le payement; car Trente étoit payé du ſervice qu'il avoit rendu à Booth, & au moyen duquel il eſpéroit réuſſir dans ſes projets.

Maintenant la ſcène étoit totalement changée; car Madame Atkinſon, le matin d'après la querelle, commençant ſérieuſement à ſe rappeler qu'elle avoit pouſſé les choſes un peu trop loin, & que cela pouvoit réellement faire tort à la réputation d'Amélie, penſée ſur laquelle un peu trop de chaleur à la pourſuite de ſon propre intérêt l'avoit abſolument aveuglée dans le moment, réſolut d'aller viſiter Milord elle-même, & de lui déclarer toute l'hiſtoire. Comme elle avoit déja réuſſi dans le point principal qu'elle avoit eu en vue, elle crut n'avoir aucune raiſon d'appréhender de mauvaiſes ſuites de cette découverte;

elle exécuta ſur le champ cette réſolution.

Trente vint voir Milord lorſque Madame Atkinſon venoit de ſortir. Il le trouva de mauvaiſe humeur; il ne lui apportoit pas non plus dés nouvelles capables de rétablir ſon courage; car il avoit reçu un billet, par lequel Booth s'excuſoit pour lui & ſa femme d'accepter l'invitation pour ce ſoir dans ſa maiſon, où tout avoit été diſpoſé pour le recevoir, & où Milord devoit, comme par haſard, ſe gliſſer dans la chambre où étoit Amélie, tandis que Booth ſeroit occupé au jeu dans une autre.

Après bien des débats, & que Trente eut fait part à Milord de la mauvaiſe ſituation des affaires de Booth, il fut réſolu que Trente redemanderoit ſon argent à Booth; & que faute de payement, (car ils conclurent que la choſe lui ſeroit impoſſible) il mettroit la reconnoiſſance que Trente avoit de cette dette entre les mains d'un Huiſſier, pour obtenir une priſe de corps contre lui ſous le nom d'une tierce perſonne. Ils étoient convaincus que cette affaire finiroit bientôt par la ruine totale de Booth, & conſéquemment par la conquête d'Amélie.

D'après ce projet & dans cette eſpérance, Milord & ſon chien couchant ſe réjouïrent d'avance, & dès le lendemain ils procéderent à l'exécution, comme nous l'avons déja vu.

CHAPITRE IV.

Qui contient quelques contre-tems.

LA lettre de Trente jetta Booth dans une eſpèce de déſeſpoir & de fureur. Se trouver débiteur d'un tel homme étoit une choſe qui lui tenoit fort au cœur, & qui lui avoit donné du chagrin ; mais le moyen de répondre à une telle demande autrement qu'en payant ? Il ne lui reſtoit qu'un ſeul moyen de pouvoir acquitter cette ſomme ; c'étoit d'enlever à ſa femme juſqu'au dernier ſou, & même la priver des petits meubles qu'elle poſſédoit. Cette idée étoit ſi terrible, que ſon ame en étoit ſaiſie d'horreur. Cependant l'orgueil parut à la fin lui repréſenter ce mal comme le moindre des deux.

Mais comment le faire ? C'étoit encore l'embarras. Il n'étoit pas sûr, du moins il craignoit de ne pas l'être, qu'Amélie voulût y conſentir ; & loin de la forcer de prendre ce parti, il ne pouvoit ſe réſoudre même à le lui propoſer. Enfin il ſe détermina à déclarer toute l'affaire à ſa femme, & à lui tirer ſon conſentement ſous prétexte de demander ſon avis ; il étoit bien aſſuré qu'elle ne pourroit pas trouver d'au-

tre moyen de ſe tirer de cette alternative. Il le lui déclara donc, en lui repréſentant l'affaire tout auſſi mauvaiſe qu'il le put, quoiqu'en effet il ne lui fût guère poſſible de renchérir ſur la vérité.

Amélie l'écouta patiemment ſans l'interrompre. Quand il eut fini, elle garda quelques momens le ſilence. Le coup que cette hiſtoire avoit porté dans ſon ame, lui avoit preſque ôté le pouvoir de parler. A la fin elle répondit: Eh bien, mon cher, vous me demandez mon avis; je ne ſaurois vous en donner d'autre que de payer.

Mais comment ferai-je pour payer? s'écria-t-il. O Ciel! aimable & chere femme! Quoi! vous ne me faites pas le moindre reproche d'avoir fait votre ruine?

Des reproches, mon cher, dit-elle?... plût au Ciel que je puſſe vous empêcher de vous en faire à vous-même! Mais ne vous déſeſpérez pas. Je tâcherai par quelque moyen de vous avoir cette ſomme.

Hélas! ma chere amie, s'écria Booth, je ſais bien le ſeul moyen que vous pouvez avoir. Mais puis-je y conſentir? Oubliez-vous les craintes que vous me marquiez dernierement de l'état où nous ſerions réduits, quand tous nos effets ſeroient conſommés? O ma chere Amélie! j'avois le cœur déchiré, quand vous me parlâtes ainſi: j'avois déja perdu tout; car je vous aſſure

que je n'ai pas joué depuis, & que même je ne jouerai jamais.

Gardez bien cette promeſſe, dit-elle; j'eſpere que nous réparerons le paſſé.... A ces mots, jettant les yeux ſur les enfans, les larmes arroſerent ſes belles joues, & elle s'écria... le Ciel, je l'eſpere, aura ſoin de nous pourvoir.

Il ſe paſſa enſuite une ſcène pathétique entre ſon mari & elle, que le Lecteur ne ſe ſoucieroit pas beaucoup de voir ici tout au long. Il ſuffira de dire que cette excellente femme, non-ſeulement tâcha d'étouffer ſon chagrin, mais encore elle fit tout ce qu'elle put pour appaiſer celui de ſon mari.

Booth devoit alors ſe trouver avec une perſonne dont nous avons déja parlé dans le cours de notre hiſtoire. Ce Gentilhomme avoit une place au Bureau de la Guerre, & ſe donnoit pour un homme de conſéquence & d'un grand crédit: au moyen de quoi il recevoit de grands égards, & une eſpèce de cour de la part des Officiers inférieurs, & même il tiroit de l'argent de la plupart, en entreprenant de leur rendre des ſervices, ce qui réellement n'étoit point en ſon pouvoir. J'ai connu peu de Grands qui n'euſſent ainſi autour d'eux un ou pluſieurs gens ſemblables, à qui les inférieurs ſont obligés de faire la cour, pour pouvoir parvenir juſqu'aux Grands eux-

mêmes. C'eſt la principale raiſon, je crois, qui fait que les perſonnes d'un vrai mérite ſont ſouvent dégoûtées de s'adreſſer à eux; car ces ſubalternes prennent toujours le même ton que leurs maîtres, & exigent qu'on ait pour eux les mêmes reſpects; à quoi des gens de cœur, qui à tous égards valent mieux qu'eux, ont peine à ſe ſoumettre. Ces ſortes de gens regardent toujours les grands talens d'un œil jaloux; & font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher ceux qui en ſont revêtus, de percer juſqu'en la préſence de leurs maîtres. Ils traitent leurs maîtres comme les mauvais Miniſtres font quelquefois leurs Princes; c'eſt-à-dire, qu'ils éloignent de leur portée les gens de mérite, & ils en ſacrifient tous les jours le véritable honneur & l'intérêt à leur propre profit & à leur vanité.

Sitôt que Booth fut allé à ſon rendez-vous avec cet homme, Amélie ſe mit à travailler avec la plus ferme réſolution; elle ramaſſa ſes petits bijoux & ceux de ſes enfans, auxquels elle joignit la plus grande partie de ſes habits, (elle n'en étoit pas trop bien pourvue); enſuite elle monta en carroſſe pour ſe rendre chez le même prêteur ſur gages, que lui avoit ci-devant vanté Madame Atkinſon. Ce digne Monſieur lui offrit ſi peu d'argent ſur tous ces effets, (à peu près la quatriéme partie de

leur valeur, qu'elle ne pouvoit pas y trouver la ſomme dont elle avoit beſoin.

Ce contre-tems la découragea au dernier point; & cette pauvre femme étoit preſque déterminée à les vendre tout d'un coup; malheureuſement elle ne ſavoit à qui s'adreſſer. Dans cet embarras, il lui revint dans l'idée que ſon mari lui avoit dit qu'on pouvoit avoir toute ſorte d'informations au bureau d'adreſſe. Elle s'y fit conduire ſur le champ, & y fut adreſſée à une perſonne qui lui avança l'argent qu'elle demandoit, & encore exigea beaucoup moins d'intérêt que l'uſurier n'avoit demandé.

Etant donc pourvue de ſa ſomme, elle revint aſſez contente chez elle: & ſon mari étant rentré peu de tems après, elle lui remit cet argent d'un air ſatisfait.

Booth fut ſi charmé de ſe voir en état d'acquitter la dette de Trente, qu'il ne réfléchit pas parfaitement ſur la miſere à-laquelle ſa famille étoit déſormais réduite. La bonne humeur qui paroiſſoit ſur le viſage d'Amélie, étoit peut-être ce qui l'aidoit à écarter ces réflexions; mais par deſſus tout les aſſurances qu'il avoit reçues de ce Grand, qui étoit venu le joindre au caffé, & avoit promis de lui rendre tous les ſervices qu'il pourroit. Or pluſieurs Officiers ſubalternes à la demi-paye certifioient qu'il avoit beaucoup de crédit.

Il apprit ces nouvelles conſolantes à ſa femme, qui en fut ou parut en être extrêmement ſatisfaite. Alors il ſortit avec l'argent dans ſa poche pour aller payer ſon ami Trente, qui malheureuſement ne ſe trouva pas chez lui.

En revenant il rencontra ſon vieil ami le Lieutenant, qui lui rendit l'argent qu'il lui avoit prêté, & voulut l'entraîner avec lui pour boire une bouteille de vin. Cette invitation fut ſi vive & ſi preſſante, que le pauvre Booth qui ne ſavoit pas réſiſter aux importunités, ſe laiſſa aller.

Tandis qu'ils étoient enſemble, Booth parla à ſon ami des promeſſes qu'il avoit reçues cette après-midi au caffé. Le vieux Gentilhomme en fut charmé. Car, dit-il, j'ai ouï dire que cet homme a bien du crédit. Mais il l'informa auſſi qu'il avoit appris qu'il falloit l'intéreſſer, parce qu'il ne faiſoit jamais rien ſans cela. En effet, le Grand lui-même en avoit touché quelques mots indirectement à Booth, en diſant avec réſerve, qu'il ſavoit une occaſion où on pourroit dépoſer cinquante livres ſterlings bien avantageuſement.

Booth répondit qu'il avanceroit volontiers une petite ſomme, s'il l'avoit en ſon pouvoir; mais que pour le préſent, il ne le pouvoit pas; qu'il ne poſſédoit au monde que la ſomme de cinquante livres, & qu'il

avoit deſſein de la payer le lendemain matin.

Il eſt bien juſte ſans doute de payer vos dettes, dit le vieux Gentilhomme ; mais ſûrement dans une pareille occaſion, il faudroit être le plus franc uſurier pour ne pas conſentir à attendre quelque tems après ſon argent : & ce ne ſeroit que pour peu de tems, j'en ſuis convaincu. Car ſi vous dépoſez cette ſomme entre les mains de cet honnête homme, je ne doute pas que vous ne réuſſiſſiez ſur le champ à obtenir votre commiſſion : & alors je vous trouverai un moyen promt pour emprunter cette ſomme. Le vieux Gentilhomme reſta ferme dans ſon avis, & l'appuya de toutes les raiſons qu'il put inventer ; déclarant, comme il étoit vrai, que s'il étoit dans la même poſition, il n'héſiteroit pas à ſuivre cet avis.

Booth rejetta long-tems l'opinion de ſon ami : enfin, comme ils ne raiſonnoient pas ſans mouiller les lévres, Booth ſe trouva la tête un peu échauffée, & le vieux Gentilhomme l'emporta. Tel étoit ſon attachement pour Booth, ou pour ſa propre opinion, & peut-être pour tous les deux, qu'il n'obmit rien de ce qui étoit en ſon pouvoir pour réuſſir. Il tâcha même de pallier le caractere de Trente, & ſe dédit de la moitié de ce qu'il en avoit dit. A la fin, il ſe chargea de tranquilliſer Trente,

& d'aller le voir le lendemain matin tout exprès.

Le pauvre Booth céda, quoiqu'avec bien de la peine. Véritablement s'il en eût ſu autant que le Lecteur ſur le compte de Trente, aucun motif n'auroit été capable de le déterminer à ſuivre le conſeil du vieux Gentilhomme.

CHAPITRE V.

Qui contient encore plus d'abſinthe & autres drogues.

LE matin Booth communiqua l'affaire à Amélie, qui lui dit qu'elle ne s'aviſeroit pas de le conſeiller dans une choſe dont il étoit beaucoup meilleur juge qu'elle.

Tandis que Booth étoit dans le doute ſur le parti qu'il avoit à prendre, Williams vint lui faire une viſite, & lui dit qu'il n'avoit pas trouvé Trente chez lui; qu'il y retourneroit le jour même, & ne ceſſeroit pas qu'il ne l'eût joint.

Booth fut honteux d'avouer ſon indéciſion pour une affaire qui avoit déja cauſé tant d'embarras à ſon ami; il s'habilla auſſitôt, & ils allerent enſemble trouver le petit Grand, à qui Booth eſpéroit alors de faire ſa cour d'une maniere plus efficace.

Williams étoit plus au fait que Booth de la méthode moderne de traiter les affaires. Il dit donc à ſon ami qu'il falloit commencer par graiſſer la main du Domeſtique de ce Monſieur, ce qui fut fait; & par ce moyen il parvint promtement juſqu'au Maître.

Le Grand reçut l'argent, non comme un goujon gobe l'hameçon, mais comme un

brochet reçoit un pauvre goujon dans ſes mâchoires. A parler vrai, de pareils gens peuvent bien être comparés à ce poiſſon vorace, qui s'engraiſſe lui-même, en dévorant tous les petits habitans de la riviere. Sitôt donc que le Grand eut empoché la caiſſe, il prit Booth par la main, & lui dit qu'il ne laiſſeroit pas échapper l'occaſion de le ſervir, & qu'il le feroit avertir ſitôt qu'il s'en offriroit quelqu'une.

Je m'arrêterai ici un moment; le Lecteur tant ſoit peu ſenſible, voudra bien me le permettre: car il faudroit avoir le cœur bien dur, pour n'être pas touché en ſongeant à la maniere dont cette pauvre petite ſomme avoit été procurée, & à l'emploi qu'on en faiſoit. Une digne famille, la femme & les enfans d'un homme qui a répandu ſon ſang au ſervice de ſon pays, qui abandonnent tout ce qu'ils ont, & s'expoſent aux rigueurs du froid & de la faim, pour engraiſſer un coquin tel que celui-là!

Si quelques-uns de mes Lecteurs ſe trouvent réellement être des Grands & des gens en place, peut-être que l'horreur de ce tableau les portera à faire ceſſer une pratique ſi abominable, qui autoriſe une foule de ſangſues à ſucer le ſang des braves gens & des pauvres, de la veuve & de l'orphelin.

Booth revint chez lui, où il trouva ſa femme avec Madame James. Avant l'arri-

vée de ſon mari, Amelie avoit abſolument refuſé l'invitation de Madame Jaines d'aller dîner chez elle le lendemain : mais quand Booth arriva, la Dame renouvella ſes inſtances d'une façon ſi preſſante, que Booth ſe joignit à elle : car quoiqu'il y eût un peu de jalouſie dans ſon tempéramment, telle étoit ſon amitié envers le Colonel, & ſa reconnoiſſance pour les ſervices qu'il en avoit reçus, que ſa propre répugnance à croire rien contre lui, ſe joignant avec les efforts qu'Amelie avoit fait pour rendre les choſes moins grâves, l'avoit porté à le juſtifier de tout mauvais deſſein. Au reſte, peut-être la derniere affaire concernant Milord, y contribuoit-elle encore ; car il me ſemble que la même paſſion ne peut pas avoir beaucoup de force ſur deux objets différens dans le même inſtant. C'eſt une obſervation dont je crois qu'on reconnoîtra la juſteſſe par rapport aux paſſions cruelles de la jalouſie & de la colere, auſſi bien que dans la douce paſſion de l'amour, où un grand & puiſſant objet eſt certain d'occuper ſeul tout un cœur.

Quand Booth devint importun, Amelie lui répondit : mon cher, je ne vous refuſerois pas tout ce qui eſt en mon pouvoir; mais ceci eſt tout-à-fait hors de poſſibilité. Puiſqu'il faut vous avouer la choſe, je ne puis pas m'habiller.

Pourquoi donc, dit Madame James ? vous êtes en bonne ſanté, je penſe.

Madame, répondit Amelie, n'y a-t-il pas d'autre raiſon que la ſanté qui puiſſe empêcher de s'habiller ?

Sur ma parole, répliqua Madame James, je n'en connois point d'autre.

Eh ! que diriez-vous, ſi on manquoit d'habits, Madame, dit Amelie ?

Fi donc ! cela eſt ridicule, s'écria Madame James : qu'avez-vous beſoin de vous habiller ? vous ne verrez perſonne que notre famille ; je vous promets que je n'attends pas d'autre monde. Une ſimple robe de chambre ſuffira.

Mais, s'il faut vous parler clair, Madame, dit Amelie, je n'ai pas d'autre habillement que celui que vous voyez ſur moi. Je ne poſſéde pas même une chemiſe blanche dans le monde : car il faut que vous ſachiez, mon cher, dit-elle à Booth, que la petite Betty s'eſt en allée ce matin, & qu'elle a emporté tout mon linge.

Comment, ma chere, s'écria Booth, la petite Betty vous a volée ?

Cela eſt exactement vrai comme je le dis, répondit Amelie. En effet, la petite Betty ayant apperçu la veille au ſoir que ſa Maîtreſſe remuoit tous ſes effets, avoit voulu l'aider de tout ſon pouvoir ; elle avoit donc déménagé dès le matin, & em-

porté avec elle tout ce qu'elle avoit pu attraper.

Booth s'exprima avec un peu de colere dans cette occaſion, & jura de faire un exemple de cette fille. En quelque endroit de la terre que puiſſe être cette malheureuſe, je la trouverai, dit-il; je veux la mettre entre les mains de la Juſtice.

Je ſuis vraiment fâchée de cet accident, dit Madame James; permettez-moi, quoique je ne ſais comment vous dire cela, de vous offrir de mon linge, en attendant qu'on vous en ait fait de neuf.

Amelie remercia Madame James, mais ne voulut point accepter ſon offre, diſant qu'elle étoit aſſez bien pour reſter chez elle; & que comme elle n'avoit point maintenant de ſervante pour ſoigner ſes enfans, elle ne pouvoit pas abſolument les quitter.

Eh bien, amenez-les avec vous, répliqua Madame James; car poſitivement il faut que vous dîniez chez nous demain.

Je vous prie, Madame, dit Amelie de ne pas me preſſer là-deſſus davantage; car outre les raiſons eſſentielles que je vous ai déjà dites, j'ai maintenant quelque choſe dans l'ame qui me rend fort peu propre à me trouver en compagnie: rien ne pourra me faire quitter ma maiſon.

Madame James avoit déjà pouſſé ſes inſtances auſſi loin que la politeſſe & la bonne éducation pouvoient le permettre, ſi même

elle n'avoit pas été trop importune. Elle ceſſa de la preſſer davantage; & ayant reſté encore quelque tems, elle les quitta avec de grandes démonſtrations de chagrin, qui cependant, quelque fort qu'il parût, ne laiſſa pas que de s'éloigner de ſon eſprit, ſitôt qu'elle fut ſortie de la maiſon.

Booth déclara alors qu'il prétendoit aller à la découverte de Betty, de qui il juroit de prendre une telle vengeance, qu'Amelie tâcha d'adoucir ſa colere, en lui repréſentant la jeuneſſe de cette petite fille, & que c'étoit la premiere faute dans ce genre qu'elle eût encore faite. En effet, dit-elle, je ſerois bien aiſe de recouvrer mes effets, & que la petite coquine pût être punie de façon à la rendre plus honnête fille à l'avenir: mais l'idée de lui faire perdre la vie, me fait trembler: car Booth dans ſa fureur avoit juré de la faire pendre.

Ma chere, lui dit Booth, je connois la tendreſſe de votre cœur, & je ne vous en aime que mieux. Mais permettez-moi de n'être pas de votre ſentiment. Cette fille ne mérite de pitié à aucun égard. Elle eſt coupable non-ſeulement de friponnerie, mais encore de cruauté, car elle doit ſavoir notre ſituation, & tout le peu qui nous reſte. Elle l'eſt encore d'ingratitude envers vous, qui l'avez traitée avec tant de bonté, que vous avez fait pour elle le perſonnage d'une mere plutôt que d'une maîtreſſe. Bien

loin de penſer que la jeuneſſe ſoit une excuſe, je crois plutôt qu'elle aggrave ſon crime. Il y a des fautes, il eſt vrai, pour leſquelles la jeuneſſe demande beaucoup de compaſſion. Telles ſont celles qui viennent de défaut de ſoin & d'étourderie: mais des crimes d'une telle noirceur, commis avec délibération, & qui annoncent un mauvais cœur, méritent d'être punis plus ſévérement dans une jeune perſonne que dans une autre d'un âge plus mûr. A quel point ne parviendroit pas dans ſa vieilleſſe, un cœur qui dans l'âge tendre eſt déjà ſi familiariſé avec le crime? C'eſt charité envers le public, que de ſéqueſtrer de la ſociété de telles peſtes: & une perſonne religieuſe les feroit périr pour l'amour d'elles-mêmes. Car quiconque connoît la nature humaine, doit ſavoir que plus les gens vivent, plus ils entaſſent de vices & de méchanceté.

Eh bien, s'écria Amelie, je ne puis pas diſputer avec vous là-deſſus. Je me ſoumets à la ſupériorité de vos lumieres, & je vous connois trop bon pour penſer que vous vouluſſiez jamais faire rien de cruel.

Booth laiſſa donc Amelie occupée du ſoin de ſes enfans, & alla courir après ſa voleuſe.

CHAPITRE VI.

Scène dans le goût tragique.

PEU après que Booth fut parti, on frappa à la porte de la maiſon où Amelie logeoit; & à l'inſtant une figure pâle, défaite & hors d'haleine, entra dans la chambre où elle étoit alors avec ſes enfans.

Cette figure ſe fit bientôt reconnoître à Amelie pour Madame Atkinſon, quoiqu'en vérité elle étoit tellement changée, qu'Amelie eut bien de la peine à la remettre. Ses yeux étoient enfoncés, ſes cheveux épars; ſon habillement & tous les traits de ſon viſage étoient dans le plus grand déſordre.

Amelie fut extrêmement frappée de cette vue; & la petite fille en fut effrayée. Pour le petit garçon, il la reconnut auſſi-tôt, & courant à Amelie, il s'écria: Hélas! maman, qu'a donc la pauvre Madame Atkinſon?

Dès que Madame Atkinſon eut repris haleine, elle s'écria: O Madame Booth! je ſuis la plus miſérable des femmes; j'ai perdu le meilleur des maris.

Amelie la regardant avec toute la tendreſſe imaginable, & oubliant, je crois, qu'il y eût jamais eu entr'elles la moindre querelle,

querelle, elle lui dit : O Ciel ! Madame, que m'annoncez-vous là ?

Madame Booth, répondit-elle, je crains bien de n'avoir plus de mari. Le Médecin dit qu'il n'y a preſque plus d'eſperance. O Madame ! quoique j'aye été dans le tort vis-à-vis de vous, j'eſpere que vous me le pardonnerez, & que vous aurez pitié de moi. J'en ſuis ſûrement bien punie. C'eſt cette maudite affaire qui cauſe tout mon malheur.

En verité, dit Amelie, je ſuis extrêmement chagrine de votre malheur. Mais, je vous prie, dites moi ce qui eſt arrivé à ce pauvre garçon.

Madame, s'écria-t-elle, j'ai tout lieu de croire que je vais le perdre. Le Médecin l'a preſque abandonné .... il dit qu'il ne reſte plus d'eſpérance .... O Madame ! le ſoir que cette fatale querelle eſt arrivée entre nous, mon cher Capitaine a pris tellement à cœur cette affaire, qu'il eſt reſté debout toute la nuit, & a bu une bouteille d'eau-de vie toute entiere. En effet, il vouloit ſe faire mourir. Car, diſoit-il, rien au monde ne pouvoit lui cauſer tant d'affliction que de voir une querelle entre vous & moi. Son chagrin, joint à cette liqueur qu'il avoit bue, lui cauſerent une violente fiévre ... de ſorte que, quand je revins de chez Milord (car j'y ſuis allée, Madame, & j'ai tout rétabli, & votre réputation n'eſt plus en danger) à mon retour donc je trouvai ce pauvre hom-

me dans un délire furieux ; il y eſt toujours reſté depuis, juſques il y a environ une heure, qu'il eſt revenu parfaitement dans ſon bon ſens. Maintenant il dit qu'aſſurément il mourra ; & il demande en grace de vous voir encore une fois. Voudriez-vous, Madame, accorder cette faveur à mon pauvre Capitaine ? Conſidérez que c'eſt un homme mourant, & que ni lui ni moi ne vous en demanderons jamais d'autre. Il dit qu'il a quelque choſe à vous déclarer qu'il ne peut dire qu'à vous-même ; & qu'il ne peut pas mourir en paix, ſans vous avoir vue.

Sur ma parole, Madame, je ſuis bien fâchée de tout ce que vous dites. Je connois le pauvre Sergent dès ſon enfance ; & j'ai toujours eu de l'affection pour lui, parce que c'eſt, à mon avis un des plus honnêtes & des meilleurs cœurs du monde.... Si je pouvois lui rendre quelque ſervice... Mais à quoi puis-je lui être utile en y allant ?

Oh ! vous lui rendrez le plus grand ſervice du monde, répondit Madame Atkinſon. Si vous ſaviez combien il vous en prie humblement ; comment ſon pauvre cœur malade demande à vous voir ; vous ne pourriez pas lui refuſer...

Mais je ne refuſe pas abſolument, s'écria Amelie. Quelque choſe de conſéquence à me dire ; & qu'il ne peut pas mourir en paix

ſans m'avoir déclaré!... a-t-il dit cela, Madame Atkinſon?

Oui ſur mon honneur, répondit-elle, & beaucoup plus encore que je ne vous rapporte.

Eh bien, j'irai avec vous, s'écria Amelie. Je ne devine pas ce que ce peut être; mais je vais y aller.

Madame Atkinſon lui fit alors mille remercimens; puis prenant la main d'Amelie & la baiſant avec vivacité, elle s'écria; comment cette paſſion furieuſe a-t-elle pu me porter à quereller une telle créature?

Amelie lui dit qu'elle l'avoit pardonné, & qu'elle n'y penſoit plus. Alors ayant fait monter la maîtreſſe de la maiſon, elle lui confia le ſoin de ſes enfans; puis s'habilla de ſon mieux, & partit avec Madame Atkinſon.

Quand elles furent arrivées à la maiſon, Madame Atkinſon dit qu'elle vouloit monter la premiere, pour préparer un peu le Capitaine à ſa vue, parce que ſi elle entroit ſubitement dans ſa chambre, la ſurpriſe pourroit exciter en lui une révolution fâcheuſe. Elle laiſſa donc Amelie dans ſa ſalle baſſe, & monta auſſi-tôt dans la chambre.

Le pauvre Atkinſon, tout foible & malade qu'il étoit, n'eut pas plutôt appris qu'Amelie étoit venue, qu'il montra ſur

ſon viſage une joie extrême ; & dans l'inſtant elle entra.

Atkinſon raſſembla toutes ſes forces pour la remercier de la bonté qu'elle vouloit bien avoir pour un mourant ; (car il le croyoit lui-même). Il l'aſſura qu'il n'auroit pas oſé lui donner cette peine, s'il n'eût pas eu quelque choſe, qu'il jugeoit de conſéquence, à lui déclarer, & qu'il ne pouvoit dire à toute autre perſonne. Alors il pria ſa femme de lui donner une petite boëte dont il avoit toujours gardé la clef, & la conjura de les laiſſer ſeuls quelques minutes. Ni elle ni Amelie n'en marquerent aucun mécontentement.

Quand il fut ſeul avec Amelie, il lui tint le diſcours ſuivant : voici la derniere fois, Madame, que mes yeux verront ce que... Pardonnez-moi, Madame, je ne vous offenſerai plus davantage. A ces mots il retomba ſur ſon lit, & ſes larmes ſe firent paſſage en abondance.

Pourquoi craindriez-vous de m'offenſer, Joſeph, lui dit Amelie ? Je ſuis ſûre que jamais vous n'avez rien fait volontairement pour cela.

Non, Madame, répondit-il ; je mourrois mille fois plutôt, que de m'être mis dans ce cas le moins du monde. Mais je ne puis parler... & cependant il le faut. Vous ne pouvez pas me pardonner ; cependant peut-être comme je ſuis un homme mourant, &

que je ne vous reverrai plus jamais..... En effet, ſi j'avois à vivre encore après cette découverte, je n'oſerois plus vous regarder en face; cependant la penſée que je ne vous reverrai jamais, eſt plus cruelle pour moi que dix mille morts.

Eh bien, Monſieur Atkinſon, s'écria Amelie en rougiſſant & jettant les yeux ſur le pavé, je ne dois pas vous entendre tenir un tel langage. Si vous avez quelque choſe à me dire, parlez & ne craignez point: je crois pouvoir promettre que je vous pardonnerai tout ce qu'il eſt poſſible que vous ayez fait.

Tenez donc, Madame, voilà votre portrait. Je n'avois que dix-huit ans quand je l'ai dérobé, & je l'ai toujours gardé depuis. Il eſt monté en or avec trois petits diamans. Mais je vous certifie que ce n'eſt ni l'or, ni les diamans qui me l'ont fait prendre... C'étoit cette figure que, ſi j'avois été empereur du monde...

Je ne dois plus en entendre davantage, lui dit-elle... conſolez-vous, Joſeph, & ne penſez plus à cette aventure. Soyez ſûr que je vous pardonne ſincérement & de bon cœur... mais je vous prie, remettez-vous; je vais appeler votre femme...

Auparavant, Madame, accordez-moi une faveur: ſongez que c'eſt la derniere, & que je mourrai en paix. Permettez-moi de baiſer cette main avant que je meure.

Mais non, dit-elle, je ne ſais ce que je dois faire... Eh bien, tenez... Alors elle lui donna négligemment ſa main, ſur laquelle il imprima doucement ſes lèvres ; après quoi il la laiſſa aller, & retomba ſur ſon lit.

Alors Amelie appela Madame Atkinſon, qui étoit préciſément derriere la porte. Enſuite elle deſcendit vîte l'eſcalier, demanda un verre d'eau, & après l'avoir bu, elle s'aſſit ſur une chaiſe, en verſant des larmes de compaſſion pour le malheureux qu'elle venoit de laiſſer dans ſon lit.

A parler vrai, & ſans faire tort à ſa chaſteté, ce cœur, qui avoit reſté ferme & inébranlable aux attaques des dignités, de la grandeur, des richeſſes & de la flatterie, & que tous les tréſors de l'univers n'auroient pas pu acheter, fut un peu attendri par la paſſion ſimple, honnête, modeſte, involontaire, délicate & héroïque de ce pauvre payſan, pour qui elle ſentit malgré elle une tendreſſe & une complaiſance d'un moment, dont Booth eût peut-être été inquiet & mécontent, s'il l'eût ſu.

Ayant reſté quelque tems dans la ſalle, & ne voyant pas redeſcendre Madame Atkinſon, (en effet ſon mari étoit alors ſi mal, qu'elle ne pouvoit pas le quitter), Amelie chargea la ſervante de dire à ſa maîtreſſe qu'elle ſeroit prête à faire tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour lui rendre ſer-

vice ; enſuite elle ſortit avec un trouble dans l'ame qu'elle n'avoit jamais ſenti, & que toute femme qui n'a pas le cœur abſolument de marbre, doit éprouver néceſſairement dans une circonſtance ſi tendre & ſi délicate.

CHAPITRE VII.

Dans lequel Booth rencontre plus d'une avanture.

BOOTH ayant fureté pendant deux bonnes heures, vit à la fin une jeune femme, vêtue d'une robe de ſoie paſſée, ſortant d'une boutique dans Monmouth-Street, & dans un carroſſe de louage. Malgré le déguiſement de ſon habit, il reconnut bientôt dans cette femme la petite Betty qu'il cherchoit.

Auſſi-tôt il cria : *Au voleur, arrêtez le voleur, arrêtez le carroſſe.* Sur le champ Miſſ Betty fut arrêtée dans ſon fiacre, & Booth avec la populace s'en emparerent.

La fille ſe voyant ſaiſie par ſon maître, ne put réſiſter au témoignage de ſa conſcience qui accuſoit ſon crime ; car elle n'étoit pas encore bien aguerrie, & s'avoua ſur le champ coupable.

Elle fut conduite devant un Juge de paix qui la queſtionna : & outre la robe de ſoie, qui étoit bonne tout au plus pour un étalage de fripier, & ne valoit pas quatre ſols, quoique l'honnête fripier de *Monmout-Street* l'eût vendue cinq ſchellings à cette fille ſimple, elle ſe trouva en poſſeſſion de quatre ſchellings & demi.

La fille interrogée par le magiſtrat, répondit : il eſt vrai, monſieur, & ne vous en déplaiſe, je ſuis bien fâchée de l'action que j'ai faite. Aſſurément, plaiſe à votre honneur, mon maître, il faut que ce ſoit le diable qui m'y ait pouſſée. Car ſûrement, n'en déplaiſe à votre Majeſté, je n'avois jamais penſé à telle choſe de ma vie, pas plus que je ne faiſois à l'heure de ma mort ; mais à la vérité, Monſieur, plaiſe à votre ſeigneurie....

Elle continuoit à verbiager de la ſorte, lorſque le Magiſtrat l'interrompit, & lui dit de raconter ce qu'elle avoit pris à ſon maître, & ce qu'elle en avoit fait.

En effet, & n'en déplaiſe à votre Majeſté, dit-elle, je n'ai pris que deux chemiſes de Madame, & je les ai miſes en gage pour cinq ſchellings que j'ai donnés pour la robe que j'ai ſur mon dos. Quant à l'argent que j'ai dans ma poche, tout eſt à moi juſqu'au dernier liard : & j'avois deſſein de reporter les chemiſes auſſi-tôt que j'aurois eu gagné aſſez d'argent pour les retirer.

La fille ayant déclaré la demeure de l'uſurier, l'envoya chercher pour produire les deux chemiſes, ce qu'il fit auſſi-tôt, ſentant bien que s'il refuſoit, on rendroit une ordonnance pour viſiter dans toute ſa maiſon.

Les chemiſes ſur leſquelles l'honnête uſurier avoit prêté cinq ſchellings, ayant

été repréſentées, parurent viſiblement en valoir plus de trente. En effet, elles en avoient coûté davantage toutes neuves. Ainſi par leur bonté auſſi bien que par leur grandeur, il étoit certain qu'elles ne pouvoient pas avoir appartenu à cette fille.

Booth ſe mit fort en colere contre lui. J'eſpere, Monſieur, dit-il au Juge, qu'on doit faire auſſi quelque punition de cet homme qui ſemble ſi clairement avoir ſu que ces chemiſes avoient été volées. En vérité, on peut appeler les boutiques de ces gens-là comme des ſources de vol. C'eſt l'encouragement que les voleurs trouvent de la part de ces receleurs, qui forme bien ſouvent des fripons. Ainſi ces miſérables ne méritent pas moins d'être punis que les voleurs mêmes.

Le prêteur ſur gages proteſta de ſon innocence, & nia d'avoir reçu les chemiſes. En cela il diſoit la vérité; car il s'étoit gliſſé dans une chambre du fond, comme c'étoit toujours ſa coutume en pareil cas; au moyen de quoi il laiſſoit faire l'affaire à un petit garçon. C'eſt ainſi qu'il faiſoit ſon commerce de recevoir des effets volés, depuis pluſieurs années impunément, auſſi avoit-t-il été deux fois renvoyé abſous à Oldbaily, quoique la friponnerie fût manifeſte & appuyée ſur des preuves claires.

Comme le Juge alloit parler, il fut inter-

rompu par la fille qui ſe jetta aux genoux de Booth, & lui demanda pardon en pleurant.

En vérité, Betty, s'écria Booth, vous ne méritez point de pardon; car il y avoit de bien bonnes raiſons pour ne pas ſonger à voler votre maîtreſſe, ſur-tout à préſent. Ce qui aggrave encore votre crime, c'eſt que vous avez volé la meilleure & la plus douce maîtreſſe du monde. Mais, outre le crime de vol, vous avez commis l'abus de confiance le plus criminel; car vous ſavez très-bien que votre maîtreſſe avoit tout confié à vos ſoins.

Par un fort grand haſard, le Juge devant qui la fille avoit été amenée, connoiſſoit les loix. C'eſt pourquoi ſe retournant vers Booth, il lui dit: ne venez-vous pas de dire que ces chemiſes avoient été confiées à cette fille?

Oui, Monſieur, dit Booth, elle avoit tout en maniment.

Et jurerez-vous, dit le Juge, que les effets volés valent quarante ſchellings?

Non, Monſieur, dit Booth, ni même qu'ils en vaillent trente.

Eh bien, Monſieur, dit le Juge, la fille n'eſt donc pas coupable de félonie.

Comment, Monſieur, dit Booth, n'eſt-ce pas un abus de confiance, & l'abus de confiance n'eſt-il pas une félonie, & même de l'eſpèce la plus criminelle?

Non, Monſieur, répondit le Juge; un abus de confiance n'eſt point un crime ſuivant nos loix, à moins que ce ne ſoit dans un domeſtique; & l'acte du parlement demande que les effets enlevés ſoient de la valeur de quarante ſchellings.

Ainſi donc, s'écria Booth, un domeſtique pourra voler à ſon maître trente-neuf ſchellings, ſans qu'on le puniſſe pour cela.

Oui, Monſieur, dit le Juge, il le peut, ſi les effets ſont confiés à ſa garde.

Je vous demande pardon, Monſieur, dit Booth; je ne doute pas de ce que vous dites, mais ſûrement c'eſt une loi bien extraordinaire.

Je le penſe auſſi peut-être comme vous, dit le Juge: mais il n'appartient à aucun Officier de corriger les loix. Ma fonction eſt de les faire exécuter. Si donc le cas eſt tel que vous le dites, il faut que je renvoye la fille.

Du moins, s'écria Booth, j'eſpere que vous punirez l'uſurier.

Si la fille eſt renvoyée, dit le Juge, l'uſurier doit l'être auſſi; car ſi les effets ne ſont pas volés, il ne peut pas être coupable en les recevant, ſachant qu'ils ont été volés. Je ſuis las de pourſuivre de pareilles actions: il ſe rencontre tant de difficultés dans la pourſuite, qu'il eſt preſqu'impoſſible de convaincre aucun de ces fripons. D'ailleurs, pour vous dire ſincérement ce que

je penſe, telle eſt la loi & la maniere de procéder, qu'on ſeroit tenté de croire que les loix ſont plutôt faites pour protéger les coquins, que pour les punir.

Ainſi finit cet examen. Le voleur & le receleur furent renvoyés, & Booth partit pour ſe rendre auprès de ſa femme.

En chemin il fut rencontré par une Dame en chaiſe, qui, ſitôt qu'elle l'apperçut, fit arrêter ſa chaiſe, en ſortit bruſquement, & allant droit à lui, dit: c'eſt donc ainſi, M. Booth, que vous me tenez vos promeſſes?

Cette Dame n'étoit pas autre que Miſſ Mathieu; & la parole dont elle parloit, étoit la promeſſe que Booth lui avoit faite à la Maſcarade d'aller la voir dans un ou deux jours. Je ne ſaurois bien dire s'il avoit deſſein réellement de tenir parole; mais véritablement les divers accidens qui lui étoient arrivés depuis, lui avoient tellement bouleverſé l'eſprit, qu'il l'avoit abſolument oubliée.

Booth étoit cependant trop poli, & trop bien élevé pour s'excuſer ſur ſon oubli, & il ne pouvoit pas donner ſur le champ d'autre raiſon à cette Dame. Tandis qu'il héſitoit pour lui répondre, & qu'il avoit un air fort embarraſſé, Miſſ Mathieu lui dit: Hé bien, Monſieur, puiſque votre trouble me fait voir que vous avez encore quelque pudeur, je vous pardonne à une condition, c'eſt que vous viendrez ſouper avec moi ce

ſoir ; mais ſi vous me manquez cette fois-ci, attendez-vous à tout le reſſentiment d'une femme outragée. Alors elle lui fit le plus horrible ſerment de s'en plaindre à ſa femme. Elle eſt femme d'honneur ; ſûrement elle me rendra juſtice : & quoique j'aie échoué dans ma premiere tentative, je me flatte qu'avec des précautions je réuſſirai à la ſeconde.

Booth lui demanda ce qu'elle entendoit par ſa premiere tentative. A quoi elle répondit qu'elle avoit déja écrit à ſa femme le détail de ſon mauvais procédé avec elle, & qu'heureuſement ſa Lettre n'avoit produit aucun effet : elle lui répéta encore qu'elle le feroit pour cette fois plus ſûrement, s'il lui manquoit de parole.

Elle compta bien que cette menace inſpireroit de la crainte à Booth ; elle ne s'étoit pas trompée : car je ſuis perſuadé, que tout autre moyen n'auroit jamais pu le faire même balancer dans cette affaire. Mais avec cette menace elle l'emporta, & Booth promit ſur ſa parole & ſon honneur de ſe trouver chez elle à l'heure indiquée. Après quoi elle prit congé de lui en lui ſerrant la main, & rentra dans ſa chaiſe.

Quoiqu'elle ſe félicitât d'avoir tiré de lui cette promeſſe, il s'en falloit bien que Booth fut ſatisfait en penſant qu'il s'étoit engagé. Il ne ſongeoit qu'avec horreur aux

ſuites que pourroit avoir ce rendez-vous; mais il réſolut bien qu'il n'auroit pas celles que la Dame s'en promettoit vraiſemblablement. A la fin il s'arrêta à cette réſolution; ce fut de ſe rendre chez la Dame, ſuivant ſa parole, d'agiter cette affaire avec elle, & de lui perſuader que, même pour ſon honneur, il étoit obligé de ceſſer de la voir. En cas qu'il ne pût pas la convaincre, & qu'elle perſiſtât toujours dans ſes menaces, d'inſtruire ſa femme de toute l'affaire, il réſolut, quoi qu'il pût lui en coûter, de déclarer toute la vérité à Amélie, dont il connoiſſoit aſſez la bonté pour en eſpérer un pardon abſolu.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel Amélie paroît beaucoup plus aimable que gaye.

NOUS retournerons à Amélie, que nous avons laiſſée dans quelque trouble d'eſprit, après avoir quitté Madame Atkinſon.

Quoiqu'elle eut auparavant parcouru à pied quelques rues dans un déshabillé fort négligé avec Madame Atkinſon, elle ne voulut pas, ſur-tout étant ſeule, s'en retourner de la même maniere. En effet, elle pouvoit à peine ſe ſoutenir. La ſituation du pauvre Atkinſon avoit beaucoup affecté ſon tendre cœur, & ſes yeux étoient tout bouffis de pleurs.

Il lui revint auſſi dans l'eſprit, qu'elle n'avoit pas un shelling dans ſa poche ni à la maiſon, pour acheter de quoi faire vivre elle & ſa famille. Dans cette poſition elle réſolut d'aller droit chez le Gentilhomme, auquel on l'avoit adreſſée dans le Bureau, & d'emprunter ſur ſon portrait tout ce qu'elle en pourroit tirer. Elle prit donc auſſitôt une chaiſe & exécuta ſon projet.

La valeur intrinſéque de la monture d'or du portrait, & des petits diamans qui l'entouroient, montoit à neuf guinées. On lui prêta donc cette ſomme; & la plus jolie

figure du monde (tel eſt ſouvent le ſort de la beauté) fut dépoſée par deſſus le marché comme un effet de nulle valeur.

De rétour à la maiſon, elle trouva la lettre ſuivante de Madame Atkinſon.

Ma très-chere Dame, connoiſſant votre bon cœur, je n'ai pu différer un moment de vous apprendre l'heureux tour qu'ont pris mes affaires depuis que vous êtes partie. Le grand Médecin qui avoit vu ci-devant le Capitaine, l'ayant abandonné, on m'a conſeillée d'en envoyer chercher un autre, dont un ami du Capitaine m'a fait un récit le plus avantageux, quoique mon Apotiquaire diſe qu'il tue tous les malades qu'il voit. Ce Médecin, tout en arrivant m'a aſſurée, que mon mari le Capitaine étoit fort peu en danger, & tout prêt d'être guéri: en effet je le trouve bien mieux depuis; j'eſpere vous porter encore de meilleures nouvelles: car je crois réellement, que le véritable Machaon dont Homere fait tant d'eloges, eſt venu au ſecours du Capitaine. Que le Ciel vous béniſſe, Madame: croyez-moi très-ſincèrement votre, &c. Atkinſon.

Cette lettre fit un vrai plaiſir à Amélie; & maintenant qu'il étoit quatre heures, elle déſeſpéra de revoir ſon mari avant le ſoir. C'eſt pourquoi elle acheta quelques tartes pour ſes enfans, & ſe contenta elle-même d'une tranche de pain & de beurre: elle ſe mit à préparer de quoi ſouper à ſon mari.

Il y avoit deux mets dont Booth étoit particuliérement fort friand, & que je nommerai, quoique pluſieurs de nos Lecteurs blâmeront peut-être la ſimplicité de ſon goût : c'étoit des œufs brouillés & du mouton bouilli. Amélie ſe pourvut auſſi-tôt de l'un & de l'autre.

Sitôt que ſept heures furent ſonnées, la bonne Dame deſcendit dans la cuiſine, & commença à y exercer ſes talens pour la cuiſine, qu'elle entendoit fort bien, ainſi que toutes les fonctions du ménage. Comme perſonne ne brilloit plus qu'elle dans la ſalle de compagnie, auſſi perſonne ne ſavoit rendre la ſalle même plus brillante & plus nette qu'Amelie : & s'il m'eſt permis d'avancer une vérité un peu forte, je doute, s'il eſt poſſible de voir cette jolie femme dans un moment plus aimable, que quand elle apprêtoit le ſouper de ſon mari, avec ſes petits enfans jouant autour d'elle.

Il étoit déja huit heures & demie ; le ſouper étoit preſque prêt ; & la table étoit couverte d'uſtenſiles empruntés à la maîtreſſe de la maiſon ; elle commençoit à s'impatienter de ce que Booth ne revenoit pas : quand elle entendit heurter à la porte, le courage lui revint, & elle cria à ſes enfans ; voilà votre bon papa : en même tems elle alla avec précipitation lui ouvrir la porte.

Elle le pria de monter dans la ſalle, en

diſant qu'elle alloit l'y joindre à l'inſtant; car elle vouloit augmenter ſon plaiſir par la ſurpriſe de trouver ſes deux mets favoris. Elle deſcendit donc dans la cuiſine, où la ſervante de la maiſon ſe chargea de dreſſer le ſouper; & elle retourna près de Booth avec ſes enfans.

Il lui raconta alors en peu de mots, ce qui lui étoit arrivé par rapport à la fille; à quoi elle ne daigna preſque pas répondre, mais lui demanda s'il avoit dîné. Il lui aſſura qu'il n'avoit pas mangé un morceau de tout le jour. Eh bien, dit-elle, mon cher, j'en ai fait autant: mais nous en mangerons de meilleur appétit à ſouper; car j'ai fait un petit régal pour vous, me doutant preſque que vous n'aurez pas dîné. Je vous ai eu auſſi une bouteille de vin. Voilà un couvert propre & de bonne mine, mon cher ami. En effet je ſuis de bonne humeur. J'ai fait à mes enfans une promeſſe qu'il faut que vous confirmiez; c'eſt de les laiſſer ſouper à table avec nous pour ce ſoir ſeulement. Allons, ne ſoyez pas ſi ſérieux; chaſſez toute idée triſte. J'ai un préſent à vous faire auſſi.... n'importe d'où il vienne.... A ces mots elle lui mit huit guinées dans la main, en criant: Allons, mon cher Booth, de la gaieté.... la fortune nous favoriſera quelque jour: du moins ſoyons heureux ce ſoir. En vérité, les plaiſirs que les femmes goûtent dans toute la vie, n'approchent pas

du bonheur que je goûterai ce ſoir, ſi je vous vois de bonne humeur.

Booth fit un profond ſoupir, & s'écria : que je ſuis malheureux, ma chere ! je ne puis pas ſouper avec vous ce ſoir.

De même que, dans le délicieux mois de Juin, quand le Ciel eſt ſerein par-tout, que toute la face de la Nature offre un coup d'œil gracieux & riant, on voit ſoudain un nuage épais ſe répandre ſur l'hémiſphere, le Soleil ſe couche à nos yeux, & tous les objets ſont obſcurcis par une nuit ſombre & triſte : il en arriva de même à Amélie ; la joie qui avoit éclaté ſur tous les traits de ſon viſage, diſparut en un moment ; la vivacité abandonna ſes beaux yeux, & les petits amours qui jouoient & folâtroient ſur ſes joues, pancherent leur tête languiſſante : d'une voix tremblante elle répéta ces mots de ſon mari : vous ne ſoupez pas avec moi ce ſoir, mon cher !

Non, ma chere, lui répondit-il, je ne le puis pas. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien j'en ſuis fâché, & que ce contretems m'afflige autant que vous. Mais je ſuis engagé de ſouper en ville. J'ai donné ma parole d'honneur. D'ailleurs c'eſt pour une affaire d'importance.

Je n'ai plus rien à dire, mon cher ami, dit-elle : je ſuis perſuadée, que vous ne voudriez pas ſouper ſans moi, ſi vous n'en aviez de fortes raiſons. J'avoue que ce con-

tre-tems me fait peine, ſur-tout ce ſoir, que je me promettois un plaiſir ſingulier. Mais la même raiſon qui vous a paru ſuffiſante, doit auſſi me paroître telle.

Booth fit un compliment à ſa femme ſur ſa complaiſance, & enſuite lui demanda ce qu'elle vouloit dire en lui donnant cet argent, & d'où il lui venoit.

J'ai eu deſſein de vous le donner, mon cher, lui dit-elle, voilà tout. Quant à la façon dont je l'ai eu, vous ſavez, mon ami, que la choſe n'eſt pas importante. Vous pouvez être aſſuré, que je ne l'ai point acquis par des moyens qui puiſſent vous déplaire. Peut-être qu'une autre fois je pourrai vous le dire.

Booth ceſſa de lui faire des queſtions; mais il lui rendit l'argent, & inſiſta pour qu'elle reprît le tout, à l'exception d'une guinée, diſant qu'elle étoit meilleure caiſſiere que lui. Enſuite il lui promit de revenir le plus vîte qu'il pourroit, & eſpéroit, diſoit-il, d'être avec elle dans une heure & demi au plus tard; après quoi il la quitta.

Quand il fut parti, la pauvre Amélie toute déconcertée ſoupa avec ſes enfans, dans la compagnie de qui il fallut ſe conſoler de l'abſence de ſon mari.

CHAPITRE IX.

Scène fort tragique.

ONZE heures étoient ſonnées, & Amelie ſe préparoit à coucher ſes enfans, quand elle entendit frapper à la porte de la rue. Son petit garçon s'écria : Maman, voilà papa ; laiſſez-moi reſter encore ; je vous prie, que je le voye avant que d'aller coucher. Cette faveur lui fut accordée volontiers ; car Amelie deſcendit à l'inſtant l'eſcalier, enchantée de la bonté de ſon mari, quoique le tems qu'il avoit promis de rentrer fût déja paſſé depuis plus d'une demi-heure.

La pauvre Amelie ſe trouva encore trompée. Ce n'étoit pas ſon mari qui étoit à la porte, mais un domeſtique qui apportoit une lettre pour lui. Elle remonta auſſi-tôt, & dit : ce n'étoit pas votre papa, mon ami, mais j'eſpere que c'eſt quelqu'un qui nous a apporté de bonnes nouvelles ; car Booth lui avoit dit qu'il attendoit à toute heure d'en recevoir de ce Grand qui le protégeoit, & l'avoit priée d'ouvrir toutes les lettres qui lui viendroient en ſon abſence.

Amelie décacheta donc la lettre, & lut ce qui ſuit.

Monſieur, après ce qui s'eſt paſſé entre

nous, il me ſuffit de vous dire, que je ſuis informé que vous ſoupez ce ſoir tête à tête avec Miſſ Mathieu. C'eſt un fait que vous devez aſſez vous reprocher, ſans m'en donner la peine; il ne vous en faut pas davantage pour vous expliquer la priere, que je vous fais de vous trouver demain à *Hide-park* à ſix heures du matin. Pardonnez-moi, ſi je vous rappelle encore une fois, combien cette conduite eſt peu excuſable à vous, qui poſſédez dans votre femme le tréſor le plus précieux.

Je ſuis, &c. T. James.

P. S. Je porterai des piſtolets avec moi.

Il n'eſt pas facile de décrire le trouble dont l'ame d'Amelie fut ſaiſie, en liſant cette lettre: elle ſe jetta ſur ſa chaiſe, devint auſſi pâle que la mort, commença à trembler de tous ſes membres; à peine lui reſta-t-il aſſez de force pour déboucher la bouteille de vin qu'elle avoit réſervée toute entiere pour ſon mari, & d'en boire un grand coup.

Le petit garçon appercevant les ſymptomes étranges dont ſa mere étoit ſaiſie, courut à elle, & s'écria: Qu'avez-vous, maman? Eſt-ce que vous êtes malade? N'eſt-il pas arrivé du mal à mon papa? Eſt-ce que quelque méchant homme l'a encore enlevé?

Non, mon enfant, répondit Amelie, ce n'eſt rien.... rien du tout.... & alors

un ruiſſeau de larmes vint à ſon ſecours: & les enfans la voyant pleurer ainſi, ſe mirent à verſer auſſi des pleurs en abondance.

Amelie après un court ſilence, s'écria, en jettant un regard de tendreſſe ſur ſes enfans: c'en eſt trop, je n'y puis plus réſiſter. Pourquoi ai-je mis au monde ces pauvres petits malheureux? Pourquoi ces innocens ſont-ils nés pour un tel ſort? Alors elle les prit tous les deux dans ſes bras, car ils embraſſoient ſes genoux, & s'écria: O mes enfans! mes chers enfans! pardonnez-moi, mes pauvres petits: pardonnez-moi de vous avoir mis dans un monde tel que celui-ci. Vous êtes perdus .... mes enfans, perdus....

Le petit garçon reprit avec vivacité: comment, perdus, maman! ma ſœur & moi nous ne nous embarraſſons pas d'être perdus, ... Ne pleurez pas à cauſe de nous... Nous nous portons fort bien... Mais dites-nous, maman, eſt-ce qu'il eſt arrivé quelque accident à mon pauvre papa?

Ne m'en parlez plus, s'écria Amelie... Votre papa eſt..... oui, c'eſt un méchant homme... il ne s'embarraſſe pas de nous tous... O Ciel! eſt-ce là le bonheur que je me promettois ce ſoir?... A ces mots elle tomba en foibleſſe, tenant ſes enfans dans ſes bras.

La ſervante de la maiſon entra alors dans

dans la chambre, & appercevant la ſituation d'Amelie, s'écria: O Ciel! Madame, qu'avez-vous donc? Sur quoi Amelie; qui étoit un peu revenue à elle, après avoir laiſſé évaporer ſon chagrin, ſe leva, & dit: ce n'eſt rien, Miſſ Suſanne; il n'y a rien d'extraordinaire.... je ſuis ſujette de tems en tems à ces accès: mais je me trouve bien maintenant. Venez, mes chers enfans, je me trouve mieux: oui en vérité.... Il faut vous aller coucher: Miſſ Suſanne voudra bien me faire le plaiſir de vous mettre au lit. Mais pourquoi mon papa ne nous aime-t-il pas, s'écria le petit garçon? Nous n'avons ſûrement rien fait pour le déſobliger.

Cette innocente queſtion de l'enfant toucha tellement Amelie, qu'elle eut toutes les peines du monde à ne pas retomber. Cependant elle prit encore un verre de liqueur; car on peut bien appeler ainſi le vin pour elle, qui étoit la plus ſobre des femmes, & qui n'en buvoit jamais plus de trois verres dans quelque cas que ce fût. Elle but à la ſanté de ſes enfans; bientôt après elle les adoucit, & les appaiſa ſi bien, qu'ils s'en allerent tranquillement avec Miſſ Suſanne.

La ſervante, frappée de la ſcène triſte qu'elle avoit apperçue en entrant dans la chambre, avoit tout-à-fait oublié la lettre qu'elle tenoit dans ſa main. Cependant elle

s'en reſſouvint en ſortant, & la donna à Amelie, qui ne fut pas plutôt ſeule, qu'elle l'ouvrit, & lut ce qui ſuit.

Ma très-chere & douce femme,

Je vous écris de la maiſon du Baillif chez qui j'ai déjà été, & où je viens d'être amené à la requête de ce coquin de Trente. J'ai le malheur de croire que je dois cet accident, j'entends celui de cette nuit, à ma propre folie, pour avoir voulu vous faire un ſecret... O ma chere ! ſi j'euſſe eu aſſez de réſolution pour vous avouer mon crime, votre pardon, j'en ſuis ſûr, ne m'auroit coûté qu'un peu de honte, & je ſerois heureux maintenant entre vos bras. Inſenſé que j'étois de vous avoir laiſſée pour une telle cauſe, & d'avoir ajouté une nouvelle tranſgreſſion à une autre précédente ! Cependant je n'entends pas en vérité une faute du même genre ; car je n'en ſuis pas coupable, ni ne le ſerai jamais ; & quand vous ſaurez la vraie raiſon pour laquelle je vous ai quitté ce ſoir, je crois que vous aurez pour moi plus de pitié que de colere : oui ſûrement, ſi vous ſaviez le regret que j'avois de vous quitter pour me rendre chez cette indigne créature... Devinez le reſte ; devinez un crime dont je n'oſe pas noircir ma lettre... Mais je vous demande en grace de ne me pas croire plus coupable que je ne le ſuis: ou ſi cela peut diſſiper le chagrin de ce qui

m'eſt arrivé, croyez-moi auſſi coupable que vous voudrez; & penſez-moi du moins pendant quelque tems auſſi peu digne de vous, que je me le juge moi-même. Le papier & l'encre ſont ſi mauvais, que je doute ſi vous pourrez lire ce que je vous écris: cependant je tâche de le rendre auſſi liſible que je puis. Conſolez-vous mon cher amour, & ſoutenez votre courage par l'eſpoir d'avoir bientôt des jours plus heureux. Le Docteur arrive demain à la Ville; je compte ſur ſes bontés pour me tirer d'ici encore une fois; & j'eſpere que bientôt je ſerai en état de reconnoître tout cela.

Je ſuis votre &c. mari. W. Booth.

Amelie devina aſſez bien le ſens obſcur de cette lettre, qui, quoique dans un autre tems elle lui auroit cauſé un tourment inexprimable, fut alors une eſpèce de remède, & ſervit à appaiſer ſon chagrin: ſa colere contre Booth commença auſſi à ſe diſſiper un peu, & fut adoucie par ſon chagrin pour ſon infortune. Elle paſſa néanmoins une très-mauvaiſe nuit, & ſans pouvoir fermer les yeux: ſon tendre cœur étoit déchiré & tourmenté par différentes paſſions, toutes contraires; harraſſée par des doutes, & errant dans une eſpèce de crépuſcule, qui ne lui préſentoit que des objets plus horribles les uns que les autres, & où un noir déſeſpoir fermoit la ſcène à quelque diſtance.

LIVRE XII.

CHAPITRE PREMIER.

Qui commence par un événement qui n'eſt pas rare.

AVANT que de retourner à nos malheureux époux, que nous avons laiſſés à la fin du dernier Livre, nous donnerons à nos Lecteurs un coup d'œil plus agréable de la famille heureuſe & contente du Colonel James.

Madame James n'ayant pu, comme nous l'avons dit, déterminer Amelie à accepter cette invitation qu'elle lui avoit faite, au deſir du Colonel, & d'une maniere ſi douce & ſi complaiſante, retourna vers ſon mari, & lui apprit le mauvais ſuccès de ſon ambaſſade; de quoi véritablement elle ſe trouva auſſi mécontente que le Colonel lui-même; car le goût qu'il avoit pour Amelie, n'étoit pas plus fort que celui qu'elle avoit conçu pour Booth. Ceci ſervira à expliquer quelques paſſages dont le Lecteur aura peut-être été ſurpris dans les précédens Chapitres de cette Hiſtoire, par-

ce que nous n'avons pas eu le loiſir alors de lui donner quelques indications de ce nouveau goût. En effet, c'étoit à cauſe de M. Booth qu'elle avoit voulu changer de Domino à la Maſcarade.

Mais heureuſement ſes paſſions dans ce genre n'étoient pas bien fortes : elle fut donc aiſément rebutée ; & comme elle ne trouva point d'encouragement de la part de Booth, elle quitta bientôt la place à l'impétuoſité de Miſſ Matthieu ; & depuis ce moment elle n'avoit plus penſé à cette affaire, juſqu'à ce que les deſſeins de ſon mari contre la femme la firent revivre auſſi ; d'autant plus que ſa paſſion étoit alors certainement aſſez forte pour produire en elle une bonne forte haine contre Amelie, dont elle parloit alors au Colonel en termes aſſez indécens, tant pour ſa pauvreté que pour ſon indolence ; car c'eſt ainſi qu'elle qualifioit le refus qu'Amelie avoit fait de toutes ſes offres.

Le Colonel ne voyant plus d'eſpérance de poſſéder ſi-tôt ſa nouvelle Maîtreſſe, commença en homme prudent à ſonger aux moyens de s'aſſurer de l'ancienne. D'après ce que ſa femme lui avoit dit de la conduite de la bergere, & particuliérement de la préférence qu'elle avoit donnée à Booth, il ne doutoit plus que ce ne fût Miſſ Matthieu elle-même. Il réſolut donc de l'épier de bien près, dans l'eſpérance de

découvrir l'intrigue de Booth avec elle. En cela, outre un reſte d'affection qu'il avoit encore pour cette Dame, il avoit une autre vue, qui étoit d'avoir un prétexte pour quereller Booth, qui, en ſuivant cette intrigue, auroit fauſſé ſa promeſſe & la parole qu'il lui avoit donnée. Il commença donc à haïr cordialement le pauvre Booth, par la même raiſon qui avoit fait prendre à Madame James de l'averſion pour Amelie.

Le Colonel employa un de ſes émiſſaires ſubalternes pour roder le long de la maiſon de Miſſ Matthieu, pour l'avertir ſi Booth, qu'il connoiſſoit fort bien, alloit rendre quelques viſites dans cette maiſon.

L'eſpion remplit parfaitement ſa miſſion; & ayant fait la veille au ſoir la découverte qu'il ſouhaitoit, en avertit ſur le champ ſon maître.

A cette nouvelle, le Colonel écrivit auſſi-tôt à Booth le billet qu'on a vu ci-deſſus, & l'envoya à ſa maiſon plutôt que chez Miſſ Matthieu, comptant bien ſur l'accident qui arriva en effet: non pas qu'il fût lui-même un lâche, & qu'il déſirât qu'on les empêchât de ſe battre, mais dans l'idée de perdre Booth dans l'eſtime & l'affection d'Amelie, & de ſe rendre un peu plus recommandable auprès d'elle, en paroiſſant à ſes yeux ſous le rôle d'un homme qui vouloit ſoutenir ſes intérêts; c'eſt

la raiſon pourquoi il adreſſoit ce compliment à Amelie, qui eſt à la fin de ſon billet. Il conclut après tout, que ſi Booth ouvroit lui-même la lettre, il viendroit ſûrement le joindre le lendemain, mais que ſi ſa femme l'ouvroit avant ſon retour à la maiſon, peut-être il pourroit produire les effets que nous venons de dire; & que pour ſa future demande avec Booth, il ne ſeroit pas au pouvoir d'Amelie de l'empêcher.

Or il arriva que cet émiſſaire, qui avoit plus d'un maître, travailloit auſſi pour le digne M. Trente, qui l'avoit ſouvent chargé de commiſſions galantes; de plus il avoit été auſſi au ſervice du noble Pair lui-même, ſous les ordres de Trente; & c'étoit le même homme qui avoit aidé Trente à épier Booth & ſa femme à l'Opéra le ſoir de la Maſcarade.

Ce Mercure ſubalterne étoit avec ſon ſupérieur Trente la veille au matin, quand il alla chez le baillif lui donner ſes inſtructions pour arrêter Booth: le Baillif lui dit qu'il ſeroit fort difficile de le prendre; qu'il ne connoiſſoit pas un gaillard ſi ruſé & ſi méchant dans toute l'Angleterre. Alors cet homme informa Trente de la commiſſion dont il étoit chargé de la part du Colonel. Sur quoi Trente lui enjoignit d'avertir le Baillif ſi-tôt qu'il l'auroit décou-

vert; ce qu'il fit & exécuta en conſéquence.

Le Baillif ayant reçu cet avis, poſa ſon embuſcade dans un cabaret à bierre, à trois portes de la maiſon de Miſſ Matthieu; malheureuſement il y arriva un moment avant que Booth quittât cette Dame pour retourner auprès de ſon Amelie.

Voilà les différens événemens dont nous avons cru qu'il étoit à propos que le Lecteur fût informé; car, outre qu'ils contribuent beaucoup à donner une parfaite intelligence de toute l'Hiſtoire, il n'y a point d'exercice de l'eſprit qui ſoit plus agréable à tout Lecteur intelligent, que de ſuivre les petits chaînons preſque imperceptibles de la chaîne des événemens, qui produiſent toutes les grandes actions de la vie. Nous allons donc continuer notre Hiſtoire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Dans lequel Amelie va viſiter ſon mari.

AMELIE, après pluſieurs réflexions inquiétes, dans leſquelles elle ſe flattoit quelquefois que ſon mari étoit moins coupable qu'elle ne l'avoit imaginé d'abord, & qu'il avoit quelque bonne excuſe à alléguer en ſa faveur, (car en effet elle n'étoit pas en état d'en chercher une elle-même,) réſolut enfin de ſe mettre en marche pour aller chez M. le baillif. Ayant donc chargé ſa bonne hôteſſe d'avoir ſoin de ſes enfans, elle envoya chercher un carroſſe, & ordonna au cocher de la mener à Grays-Inn-Lane.

Quand elle vint à la maiſon, & qu'elle eut demandé le Capitaine, la femme du baillif, qui vint à la porte, ayant imaginé, à l'excellence de ſa beauté, & le déſordre de ſon habillement, que c'étoit une jeune femme galante, lui répondit bruſquement: le Capitaine! non, je ne connois point de Capitaine ici. Car cette bonne Dame étoit ennemie jurée de toutes les femmes galantes, ſur-tout de celles qui ſont jolies; car elle ſoupçonnoit qu'il y en avoit quelques-unes qui cherchoient à partager avec elle

un certain bien auquel la loi lui avoit donné droit excluſivement à toute autre.

Amelie répliqua qu'à coup ſûr le Capitaine Booth étoit dans la maiſon. Eh bien, ſi cela eſt, vous pouvez venir dans la cuiſine, ſi vous jugez à propos .... & on le fera deſcendre, en cas que vous ayez quelqu'affaire avec lui. En même tems elle marmotta quelques paroles entre ſes dents, & finit par dire un peu plus intelligiblement, quoique toujours en marmottant, que ſa maiſon n'étoit point ſur ce pied-là.

Amelie, qui avoit trop d'innocence pour ſoupçonner la véritable cauſe de la mauvaiſe humeur de cette bonne femme, fut effrayée, & commença à craindre je ne ſais quoi. Enfin elle prit le parti d'entrer dans la cuiſine, lorſque la maîtreſſe de la maiſon lui demanda: eh bien, qui dirai-je au Capitaine qui deſire de lui parler?

Je vous demande pardon, Madame, s'écria Amelie; dans le trouble où je ſuis, j'avois réellement oublié que vous ne me connoiſſez pas .... dites-lui, ſi vous voulez bien, que je ſuis ſa femme.

Vous êtes en effet ſa femme, Madame, s'écria Madame la baillive en ſe radouciſſant?

Oui; Madame, ſur mon honneur, répondit Amelie.

Si cela eſt, s'écria l'autre, vous pouvez monter, ſi vous le jugez à propos. A Dieu

ne plaiſe que je ſépare l'homme de ſa femme. Au contraire, je crois plutôt qu'ils ne peuvent jamais être trop enſemble. Mais je ne ſouffrirai jamais qu'on faſſe de vilaines choſes dans ma maiſon, ni même qu'aucunes des Dames de la ville viennent voir les Meſſieurs qui ſont ici.

Amelie lui répondit qu'elle en avoit d'autant plus d'eſtime pour elle. En effet, dans la diſpoſition actuelle où elle ſe trouvoit, Amelie étoit autant animée contre les femmes de mauvaiſe vie, que la vertueuſe maîtreſſe de la maiſon, ou toute autre femme honnête pouvoit l'être.

Alors la femme du baillif fit monter Amelie avec elle, & ayant ouvert la porte du priſonnier, s'écria : Capitaine, voici votre Dame qui vient vous voir. A ces mots Booth ſe leva de ſa chaiſe tout ſurpris; & prenant Amelie dans ſes bras, la tint longtems embraſſée avec tant de tranſports, que la femme du baillif, qui fut témoin oculaire de cette tendreſſe extraordinaire, commença à douter ſi réellement Amelie lui avoit dit la vérité. Cependant elle eut quelque petite appréhenſion du Capitaine; & de crainte de ſe mettre dans ſon tort, elle ne dit rien, mais ferma ſur eux la porte à la clef.

Quand Booth ſe trouva ſeul avec ſa femme, & qu'il eut un peu épuiſé la premiere violence de ſes tranſports, il la re-

garda tendrement, & s'écria : Eſt-il bien poſſible, Amelie ! oui, eſt-il poſſible que vous ayez aſſez de bonté pour ſuivre un malheureux tel que moi dans un lieu comme celui-ci ?... Ou venez-vous pour me reprocher mon crime, & me plonger dans un abîme que j'ai ſi juſtement mérité ?

Quoi, dit Amelie, d'une voix pleine de douceur, vous ai-je jamais donné lieu de penſer que je vouluſſe vous enfoncer encore plus dans l'abîme !

A Dieu ne plaiſe que j'aie jamais une telle penſée, répondit-il, ma chere amie : mais vous devez pardonner les craintes les plus violentes à un miſérable qui vous a offenſée & qui ſe repent. Je connois en effet toute l'étendue de votre bonté ; cependant mes fautes ſi grâves....

Hélas ! Monſieur Booth, dit-elle : quelle eſt donc la faute que vous voulez dire, & dont vous faites mention dans votre billet de cette nuit ?... Sûrement en m'en parlant ainſi, vous avez deſſein de m'en dire encore davantage, & même de me déclarer le tout.... Ne laiſſez pas mon ame en proie à des ſoupçons qui ſont peut-être dix fois plus cruels que la vérité.

M'écouterez-vous tranquillement ? dit-il.

Oui, répondit-elle, ſoyez-en ſûr ; je ſuis même préparée à entendre tout ce que vous pourriez dire de plus fort. Peut-être

même que vous ne me direz rien qui ne ſoit au-deſſous de mes appréhenſions.

Booth donc, après quelques mots d'excuſes, prit la parole, & lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre Miſſ Matthieu & lui, depuis leur premiere rencontre dans la priſon, juſqu'à leur ſéparation du ſoir précédent. Il ſeroit ennuyeux pour le lecteur de détailler ce récit, & de lui répéter des choſes qu'il ſait déjà. Il lui déclara auſſi tout ce qu'il avoit fait & ſouffert pour lui dérober la connoiſſance de ſes torts. Il lui avoua que c'étoit là l'affaire de ſa viſite de la nuit derniere, qui, comme il le lui déclara de la maniere la plus ſolemnelle, n'avoit abouti qu'à une querelle & une rupture totale avec Miſſ Matthieu, de qui il avoit un congé final.

Quand il eut fini ſon récit, Amelie lui répondit ainſi, après avoir gardé un moment le ſilence : Je crois fermement, mon cher, juſqu'au moindre mot de tout ce que vous venez de me dire .... mais je ne puis maintenant vous pardonner la faute que vous m'avez déclarée .... & ma raiſon en eſt .... que je l'ai déjà oubliée depuis longtems. Voilà, mon cher, continua-t-elle, la preuve en même tems que je ſuis capable de garder un ſecret. Alors elle lui remit une lettre qu'elle avoit reçue depuis quelque tems de Miſſ Matthieu. C'étoit la même dont cette Dame avoit parlé, & que,

ſur ce que Booth n'en avoit rien ſu, elle ſuppoſoit avoir été perdue, parce qu'elle l'avoit envoyée par la petite poſte. Par cette lettre qui étoit ſignée d'un nom en l'air, elle inſtruiſoit Amelie de l'infidélité de ſon mari, & elle en parloit en fort mauvais termes, lui imputant mille choſes fauſſes, & entr'autres d'avoir tenu ſur le compte de ſa femme des diſcours mépriſans & peu reſpectueux.

Jamais Amelie ne lui parut ſi aimable, & avec tant de grandeur d'ame. Jamais ſa propre indignité ne s'étoit préſentée à ſon eſprit ſous une face ſi baſſe & ſi mépriſable que dans cet inſtant. Cependant quand il eut lu la lettre, il lui fit les proteſtations les plus fortes, que tout ce qu'elle contenoit de relatif à elle, étoit abſolument faux.

Oh ! dit-elle, j'en ſuis bien convaincue, & je ne voudrois pas pour un monde concevoir le moindre ſoupçon du contraire. Je vous aſſure que j'avois preſque oublié cette lettre, ſans les affaires de cette derniere nuit qui m'en ont rappelé la mémoire : car comme je n'ai pas douté de quelle part elle venoit, parce qu'elle y parle des ſervices qu'elle vous a rendus, & dont vous m'avez vous-même parlé plus d'une fois, je vous ai fort excuſé à cauſe de la ſituation où vous étiez alors ; & j'ai été d'autant plus ſatisfaite, que la

lettre même, auſſi-bien que pluſieurs autres circonſtances m'ont convaincu que cette intrigue étoit entiérement ceſſée.

Booth ſe livra alors aux expreſſions les plus ſincères d'admiration & de tendreſſe que ſon cœur put lui ſuggérer; & il les accompagna par les embraſſemens les plus paſſionnés: elle lui rendit ſa tendreſſe avec une ardeur auſſi vive; & leurs yeux à tous les deux verſerent des larmes d'amour & de joie. En effet, leurs cœurs étoient tellement livrés à leurs tranſports, qu'ils en oublierent pour quelque tems la ſituation terrible de leurs affaires.

Ce beau ſonge ne fut pas de longue durée. Amelie ſe rappela bientôt, que, quoiqu'elle eût la liberté de ſortir de cette maiſon quand il lui plairoit, elle ne pouvoit pas emmener avec elle ſon mari bien aimé. Cette penſée fit dans ſon tendre cœur une piquûre bien ſenſible, & elle ne put conſerver aſſez de force ſur elle pour étouffer bien des exclamations douloureuſes contre la rigueur de leur deſtinée. Mais quand elle vit l'effet que cela produiſoit ſur l'eſprit de Booth, elle étouffa ſon chagrin qui commençoit à percer, affecta un air ſatisfait, & s'armant de tout le courage dont elle étoit capable, elle lui exprima ſon eſpoir de voir bientôt finir leurs maux. Enſuite elle demanda à ſon mari ce qu'il falloit qu'elle fit, & à

qui elle devoit s'adreſſer pour obtenir ſa délivrance.

Vous ſavez, ma chere, que le Docteur doit arriver à la ville aujourd'hui : je n'ai d'eſpoir qu'en lui ſeul ; & ſi je puis l'obtenir, je ne doute point du ſuccès de l'affaire qui eſt entre les mains d'un gentilhomme qui m'a promis de me ſervir efficacement, d'autant plus que je ſuis bien ſûr que le ſuccès eſt en ſon pouvoir.

Ainſi ce pauvre homme ſoutenoit ſes eſpérances, en comptant ſur un billet qu'il avoit acheté ſi cher d'un homme qui prétendoit avoir le maniment des roues de la grande loterie politique des promotions ; loterie qui à la vérité a ceci de favorable, que bien des malheureux ſe repaiſſent l'imagination de l'eſpoir d'un lot pendant toute leur vie, & ne voyent jamais ſortir pour eux un billet noir.

Amelie, qui étoit d'un caractere aſſez vif, & qui ignoroit abſolument toutes ces matieres, étoit tout auſſi facile que ſon mari à ſe bercer d'eſpérances : mais pour le préſent elle tourna réellement ſes vues vers des moyens plus proches ; le deſir de recouvrer la liberté de ſon mari occupoit toutes les facultés de ſon ame.

Tandis qu'ils s'entretenoient ainſi, ils entendirent un bruit violent dans la maiſon, & auſſitôt après pluſieurs perſonnes paſſerent devant la porte, pour monter les de-

grés & aller à l'appartement d'au-deſſus de leur tête. La douce Amelie en fut effrayée, & s'écria : O ciel ! mon cher, faut-il que je vous laiſſe dans cet horrible lieu ! Je ſuis tourmentée de mille frayeurs à cauſe de vous.

Booth tâcha de la conſoler, en diſant qu'il n'y avoit pas la moindre apparence de danger, & qu'il ne doutoit pas que le Docteur ne vînt bientôt la trouver. Ecoutez, ma chere, s'écria-t-il, maintenant que j'y penſe, ſi vous vous adreſſiez à mon ancien ami le Colonel James ; car je crois que vous êtes bien convaincue que vos craintes à ſon égard étoient ſans aucun fondement. J'ai tout lieu de croire qu'il ſera auſſi diſpoſé à m'obliger aujourd'hui, qu'il l'a été anciennement.

Amelie pâlit au ſeul nom de Monſieur James ; & au lieu de faire une réponſe directe à ſon mari, elle s'arrêta auſſitôt, & s'écria : mon cher, j'ai une grace à vous demander, & j'inſiſte à ce que vous me l'accordiez.

Booth jura auſſitôt qu'il ne lui refuſeroit rien.

Voici ce que c'eſt, mon cher, dit-elle : ſi ce déteſtable Colonel vient vous demander, promettez-moi de ne point le voir, & recommandez aux gens de la maiſon de lui dire que vous n'êtes pas ici.

Il ne ſait pas que je ſuis ici, répondit

Booth. Mais pourquoi voulez vous que je refuſe de le voir, s'il étoit aſſez bon pour venir ici me viſiter ? En vérité, Amelie, vous avez pris contre cet homme une averſion bien violente, ſans en avoir des raiſons ſuffiſantes.

Je ne parle plus de cela, s'écria Amelie; mais j'ai eu la nuit derniere des ſonges affreux ſur vous deux. Peut-être rirez-vous de ma folie; mais je vous prie d'avoir cette complaiſance, & j'inſiſte même ſur la promeſſe que vous avez faite de ne point me refuſer.

Des ſonges, ma chere amie! répondit-il. Quel ſonge avez-vous pu faire qui nous regarde tous les deux ?

Le plus horrible qu'il ſoit poſſible d'imaginer, répliqua-t-elle .... Je ne ſaurois y ſonger ſans frémir d'horreur : & à moins que vous ne me promettiez de ne pas voir le Colonel juſqu'à mon retour, je vous déclare poſitivement que je ne vous quitterai jamais.

En vérité, Amelie, dit Booth, je ne vous ai jamais vue ſi déraiſonnable encore. Une femme de ſens comme vous peut-elle me parler de ſonges.

Laiſſez-moi être déraiſonnable du moins une fois dans la vie, dit Amelie, puiſque vous êtes aſſez bon pour dire que cela ne m'arrive pas ſouvent. Conſidérez combien j'ai ſouffert depuis peu, & combien mes eſprits doivent être foibles à préſent.

Booth alloit répondre, lorſque le baillif entra dans la chambre ſans aucune cérémonie, & dit : J'eſpere, Madame, que vous ne ſerez point offenſée ; il me paroît que ma femme ne vous connoiſſoit pas. Elle a cru que le Capitaine avoit envie de quelque jolie Dame pour s'amuſer ; mais j'ai appaiſé toutes choſes, car je vous connois fort bien. J'ai vu pluſieurs fois ce beau viſage, quand j'ai été anciennemenr occupé à guetter le Capitaine. Ne ſoyez donc pas fâchée, Madame. Si ma femme étoit auſſi belle que vous l'êtes.... je n'irois pas ailleurs chercher pis.

Booth fut un peu mécontent de ce langage ; mais il ne jugea pas à propos d'en faire le ſemblant. Il demanda au baillif ce que vouloit dire le bruit qu'ils venoient d'entendre un moment auparavant.

Je ne ſache pas qu'il y ait eu du bruit, répondit le baillif. Quelques-uns de mes gens ont emporté là-haut quelque mauvaiſe drogue, un pauvre diable qui a fait rébellion contre la Juſtice, & je lui ai donné un ou deux coups de ſabre. S'ils ſont mortels, il ne doit s'en prendre qu'à lui. Quand un homme ne ſe comporte pas comme il faut avec un Officier, tant pis pour lui : mais je dois vous rendre juſtice, Capitaine, vous vous êtes conduit en gentilhomme ; auſſi je vous traiterai toujours comme tel, & je ſouhaite de tout mon cœur que vous

trouviez bientôt une caution. Votre dette n'eſt qu'une bagatelle en comparaiſon de celle de l'autre fois ; & je vous aſſure qu'il n'y a rien autre choſe ſur le bureau contre vous.

La derniere partie du diſcours du baillif conſola un peu Amelie, que la premiere avoit fort effrayée. Bientôt après elle prit congé de ſon mari pour aller chercher le Docteur, qui, comme Amelie l'avoit entendu dire le matin, étoit attendu ce jour même à Londres, quoiqu'en partant il n'eût pas compté revenir ſitôt.

Cependant, avant que de s'en aller, elle chargea expreſſément le baillif, qui la reconduiſit fort poliment au bas de l'eſcalier, que ſi un certain Colonel James venoit s'informer de ſon mari, il lui dit poſitivement qu'il n'y étoit pas.

Elle partit enſuite ; & le baillif donna ordre exprès à ſa femme, à ſa ſervante & à ſes recors, de dire au Colonel James, & à tout autre qui pourroit venir de ſa part pour s'informer du Capitaine, qu'ils ſavoient certainement que le Capitaine étoit dans la maiſon ; car il ſe doutoit que le colonel étoit un des créanciers de Booth ; & il eſpéroit que par ſon moyen il auroit un ſecond droit de caution à recevoir.

CHAPITRE III.

Contenant des matieres qui appartiennent à notre hiſtoire.

AMELIE en chemin pour ſe rendre au logis du Docteur, ſe détermina à faire un tour chez elle, parce que cela la détournoit fort peu de ſa route, & de donner un coup d'œil ſur ſes enfans.

Cette idée lui vint fort heureuſement; car ſi elle ſe fût rendue directement à la maiſon du Docteur, elle n'auroit pas appris de ſes nouvelles; ce qui lui auroit cauſé quelqu'allarme & de l'inquiétude. Le Docteur étoit deſcendu d'abord chez Madame Atkinſon, où on lui avoit enſeigné la demeure d'Amelie, & il s'y rendit avant que d'entrer dans ſon propre logement. Amelie en arrivant le trouva jouant avec ſes deux enfans.

Le Docteur avoit été un peu ſurpris de ne point trouver Amelie chez elle; ni perſonne qui pût lui donner de ſes nouvelles. Il le fut bien davantage de la voir arriver dans un tel équipage, & du déſordre extrême qu'il apperçut tout d'un coup dans ſon air pâle & triſte. Ce fut lui qui parla le premier; car elle ne ſe preſſoit pas beaucoup de parler, & il s'écria; Qu'y a-t-il,

ma chere enfant ? où eſt votre mari ? Je crains qu'il ne lui ſoit arrivé quelque malheur pendant mon abſence.

O mon cher Docteur ! répondit Amelie ; c'eſt ſûrement quelque bon ange qui vous a fait revenir ici. Mon pauvre mari eſt encore arrêté. Je viens de le laiſſer dans l'état le plus miſérable, & dans la même maiſon d'où vos bontés l'ont déjà tiré une fois.

Arrêté ! s'écria le Docteur ; il faut donc que ce ſoit pour quelque ſomme peu conſidérable.

Je le voudrois bien, dit Amelie ; mais c'eſt au moins pour cinquante livres.

Hé bien, s'écria le Docteur, il n'a pas été ſincère avec moi ; car il m'a dit qu'il ne devoit pas dix livres dans tout le monde, pour leſquelles on pût le pourſuivre.

Je ne ſais que vous dire, s'écria Amelie : en effet je crains de vous dire la vérité.

Comment, mon enfant ! dit le Docteur ; j'eſpere bien que vous ne la déguiſerez jamais à perſonne, mais ſur-tout à moi. Je vous promets que rien au monde ne ſera capable de vous faire perdre mon amitié.

Je vous dirai tout, s'écria Amélie, & je compte uniquement ſur votre bonté.

Alors elle lui raconta l'hiſtoire du jeu, ſans oublier de bien appuyer, & de rapporter avec le plus de force qu'elle put, la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de ne jamais jouer de ſa vie.

Le docteur fit un profond ſoupir quand il eut entendu le récit d'Amélie, & s'écria : Je ſuis fâché, ma chere enfant, de la ſituation de votre mari, à cauſe de la part que vous avez néceſſairement à ſes ſouffrances, mais quant à lui, je penſe que réellement il ne mérite pas qu'on en ait compaſſion. Vous dites qu'il a promis de ne jamais plus jouer : mais je dois vous dire qu'il m'a déja manqué de parole ; car j'ai entendu dire qu'anciennement il étoit enclin à ce vice, & je lui avois fait aſſez de remontrances à ce ſujet. Conſidérez, mon enfant, que je ſuis déja aſſez fortement engagé pour lui, & je ſens bien qu'il me faudra payer tout juſqu'au dernier ſol. Vous ſavez que pour vous rendre ſervice, j'irai auſſi loin que la prudence pourra me le ſuggérer ; mais je ne dois pas excéder mes moyens, qui ne ſont pas fort conſidérables. J'ai pluſieurs familles ſur les bras, que le malheur ſeul a réduites à la néceſſité. Je vous aſſure, que pour le préſent je ne ſaurois le cautionner pour une telle ſomme, ſans me réduire moi-même dans un état fâcheux.

Que le Ciel ait donc pitié de nous tous, s'écria Amélie ; car nous n'avons pas d'autre ami ſur la terre.... Mon mari eſt perdu, & il faudra que ces pauvres petits malheureux meurent de faim.

Le Docteur jetta un coup d'œil ſur les enfans, & s'écria : j'eſpere que non. Je vous

ai dit qu'il ne falloit pas que je me miſſe dans l'embarras ; cependant je m'y mettrai encore cette fois-ci pour l'amour de vous & de ces pauvres petits enfans ; mais il ne faut pas que les choſes aillent plus loin dans ce genre .... il faut que vous preniez une réſolution héroïque. Je louerai un carroſſe pour vous demain matin, qui vous mènera tous à la maiſon de mon Bénéfice : là je vous entretiendrai juſqu'à ce qu'on puiſſe faire quelque choſe pour votre mari ; mais à vous parler net, je n'y vois guere d'apparence pour le préſent.

Amélie ſe jetta aux genoux du Docteur dans les tranſports de ſa reconnoiſſance. Il la releva & la fit aſſeoir. Alors s'étant un peu remiſe, elle lui dit : O mon digne ami, j'ai encore une autre affaire à vous communiquer, dans laquelle j'ai beſoin de votre aſſiſtance & de vos conſeils. Mon ame rougit de vous donner tout cet embarras ; mais quel autre ami me reſte-t-il ? . . Oui, à quel autre ami pourrois-je m'adreſſer ſi bien dans une telle circonſtance ?

Le Docteur d'une voix & avec une contenance douce, la pria de parler. Elle lui dit donc : O Monſieur, ce mêchant Colonel dont je vous ai parlé précédemment, a eu quelque querelle avec mon mari, (car elle ne jugea pas à propos d'en dire le ſujet,) & lui a envoyé un défi. Il m'eſt tombé entre les mains la nuit derniere, après que mon

mon mari fut arrêté. Je l'ai ouvert & je l'ai lu.

Donnez-le moi, mon enfant, dit le Docteur.

Elle lui répondit qu'elle l'avoit brûlé, comme en effet cela étoit vrai. Mais je me reſſouviens, dit-elle, que c'étoit un rendez-vous pour ce matin à Hide-Parck, pour s'y battre à l'épée & au piſtolet.

Tranquilliſez-vous, ma chere enfant, s'écria le Docteur; j'aurai ſoin d'empêcher qu'il n'arrive aucun malheur.

Mais, Monſieur, dit-elle, conſidérez que c'eſt une matiere très-délicate. Il faut mettre à couvert l'honneur de mon mari, auſſi bien que ſa vie.

Et auſſi ſon ame, s'écria le Docteur, qui lui doit être plus chere que tout le reſte. L'honneur! ſottiſe. L'honneur peut-il lui dicter de déſobéir aux commandemens exprès de ſon Créateur, pour ſatisfaire à un uſage établi par une bande d'étourdis, fondé ſur de faux principes de vertu, directement oppoſé aux préceptes clairs & poſitifs de la Religion, & qui tend viſiblement à autoriſer des coquins, & à les protéger dans toutes les voies de l'impudence & de l'indignité?

Je crois que tout cela eſt très-vrai; s'écria Amélie; mais, Docteur, vous connoiſſez l'opinion du monde.

Que vous êtes ſimple, mon enfant! ré-

pliqua le Docteur. Qu'eſt-ce que l'opinion du monde, oppoſée à la Religion & à la vertu ? Mais vous êtes dans l'erreur. Ce n'eſt pas l'opinion du monde ; c'eſt l'opinion des vagabonds, des ignorans, des libertins. Il eſt impoſſible que ce ſoit l'opinion d'une perſonne de bon ſens, qui a réellement la croyance de notre Religion. Elle a principalement été appuyée par l'abſurdité des femmes, qui, ſoit par leur extrême lâcheté, & par le deſir d'être protégées, ou par une vanité exceſſive, ont toujours été portées à ſoutenir une quantité de ſpadaſſins & de braves, & à mépriſer tous les gens ſages & modeſtes, qui ſont ſouvent dans le fond, non-ſeulement les meilleurs amis, mais encore les plus braves des hommes.

Vous ſavez, Docteur, répliqua Amélie, que je n'ai jamais eu la préſomption de diſputer contre vous. Votre opinion eſt toujours une inſtruction pour moi, & votre parole eſt ma loi.

En effet, mon enfant, dit le Docteur, je ſais que vous êtes une bien bonne femme. Mais je dois vous obſerver, que ce même deſir d'entretenir la paſſion des femmes pleines de vanité par l'héroïſme de leur mari, eſt un des traits dont Homere s'eſt ſervi pour former le caractere d'une femme méchante & lâche. Il introduit ſur la ſcene Helene reprochant à ſon galant, qu'il a quitté

le combat & abandonné la victoire à Ménélas, & paroiſſant fâchée d'avoir quitté ſon mari, par la ſeule raiſon qu'il eſt le meilleur ſpadaſſin des deux. Mais qu'il nous repréſente bien différemment l'amour tendre & chaſte d'Andromaque pour ſon digne mari Hector! Elle le diſſuade de s'expoſer lui-même au danger, même pour une cauſe juſte. C'eſt à la vérité une foibleſſe, mais une foibleſſe aimable & qui ſied au vrai caractere de la femme. Mais une femme qui par une vanité héroïque (car c'eſt cela préciſément) haſarderoit la vie & encore l'ame de ſon mari dans un duel, eſt un monſtre, & ne peut pas être peinte ſous un autre caractere que celui d'une furie.

Docteur, s'écria Amélie, je vous aſſure que jamais je n'avois vu cette matiere ſous un point de vue auſſi odieux que vous venez de me la préſenter. Je ſuis honteuſe de me rappeller ce que j'ai dit anciennement ſur un tel ſujet..... Cependant tant que l'opinion du monde ſera telle qu'elle eſt, on deſirera de s'y prêter autant que faire ſe pourra.... ſur-tout mon mari étant un Officier de l'armée. Si cela ſe peut faire donc ſans préjudicier à ſon honneur....

Encore l'honneur! s'écria le Docteur. En vérité, je ne puis ſouffrir que ce noble mot ſoit proſtitué d'une façon ſi vile & ſi barbare; j'ai connu pluſieurs de ces pré-

tendus gens d'honneur qui étoient les plus avérés coquins du monde.

Hé bien, je vous demande pardon, dit-elle... la réputation donc, ſi vous voulez... ou tout autre terme que vous aimerez le mieux.... Vous ſavez très-bien ce que je veux vous dire....

Oui, Madame, dit le Docteur, j'entends ce que vous voulez dire, & Virgile le ſavoit auſſi il y a long-tems. La premiere fois que vous verrez votre amie Atkinſon, demandez-lui ce qui a rendu Didon amoureuſe d'Enée.

Hélas! mon cher Monſieur, dit Amelie, ne me raillez pas ſi impitoyablement. Penſez où eſt actuellement mon pauvre mari.

Il eſt, répondit le Docteur, à un endroit où je ſerai tout préſentement avec lui. En attendant, emballez tous vos bagages, afin de partir demain; car ſi vous êtes ſage, vous ne laiſſerez pas votre mari reſter un jour de plus dans cette Ville.... Ainſi ſongez donc à vos paquets.

Amelie donna ſa parole: au reſte elle n'avoit pas beſoin d'être avertie d'avance du départ; car en s'emballant elle-même dans la voiture, elle emportoit tout. Cependant elle ne crut pas devoir le dire au Docteur; car il étoit en bonne humeur, & elle ne ſe ſoucioit pas de la déranger.

Le Docteur partit donc pour aller à *Grays-Inn-Lane*, & Amelie commença à ſonger,

que dans ſa ſituation actuelle elle étoit hors d'état d'entreprendre un voyage, n'ayant pas même de quoi changer de linge. Enfin, comme elle avoit ſept guinées & demie, elle réſolut d'aller chez ſon uſurier, & de retirer une partie de ſon linge & de celui de ſon mari, préciſément ce qu'il en falloit pour les mettre dans la poſſibilité de ſortir de la Ville un peu décemment : elle exécuta auſſi-tôt cette réſolution.

Si-tôt qu'elle eut fini ſon affaire avec l'uſurier, (ſi un homme qui prête à 30 pour cent mérite ce nom :) Madame, lui dit-il, connoiſſez-vous cet homme qui étoit hier ici quand vous apportâtes le portrait ? Non, lui répondit Amelie. Eh bien, Madame, dit-il, il vous connoît, quoiqu'il ne vous ait pas remiſe quand vous étiez ici, parce que votre capuchon étoit avancé ſur votre viſage ; mais au moment que vous fûtes ſortie, il demanda à voir le portrait : je le lui permis ſans y ſonger du mal. Dès qu'il l'eut regardé, il s'écria : Par le ciel & la terre, c'eſt ſon portrait ! Enſuite il demanda ſi je vous connoiſſois..... Ma foi, lui dis-je, c'eſt la premiere fois que je vois cette Dame.

Cependant dans cette derniere circonſtance l'uſurier, ſuivant l'uſage de ſa profeſſion, s'écartoit un peu de la vérité ; car quand cet homme lui demanda s'il connoiſſoit la Dame, il répondit que c'étoit quelque pau-

vre femme ruinée, qui avoit mis en gages chez lui toutes ſes hardes le jour précédent, & que ſans doute ce portrait étoit le dernier de tous ſes effets. Nous avons cru devoir donner au Lecteur cette indication, parce qu'elle peut être eſſentielle.

Amelie répondit froidement qu'elle avoit ſi peu remarqué cet homme, qu'à peine ſe ſouvenoit-elle d'en avoir vu quelqu'un chez lui.

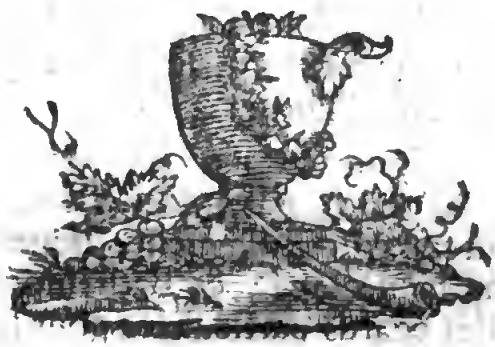
Je vous aſſure, Madame, dit l'uſurier, qu'il s'eſt beaucoup informé de vous. Ce que je lui ai dit, l'a fait changer de viſage, & auſſi-tôt il m'a demandé un verre de liqueur. Oh! oh! penſai-je en moi-même, vous en êtes là? Pour moi je ne voudrois pas être tant amoureux de certaines perſonnes, que d'autres le ſont, pour tout l'intérêt que je tirerai jamais d'une ſomme de mille guinées, ni même pour plus.

Amelie rougit, & dit avec un peu de mauvaiſe humeur, qu'elle ne connoiſſoit pas cet homme, & que ſans doute c'étoit quelqu'impertinent ou quelque libertin.

Non, Madame, répondit l'uſurier, je vous aſſure qu'il eſt digne de tous vos égards. C'eſt un pauvre miſérable. Je crois que j'ai chez moi la plupart de ſes effets; cependant je me flatte que vous n'êtes pas fâchée. Il n'a point dit de mal; mais il étoit extrêmement troublé: voilà tout.

Amelie avoit fort envie d'abréger cette

converſation, & n'étoit pas moins preſſée de retourner à ſes enfans. Elle fit donc un paquet de ſon linge le plus vîte qu'elle put, & appellant un cocher, lui dit ſon adreſſe, & lui ordonna d'y aller directement & le plus vîte qu'il pourroit.



CHAPITRE IV.

Dans lequel le Docteur Harriſon viſite le Colonel James.

LE Docteur, en quittant Amélie, avoit deſſein d'aller directement voir Booth; mais il changea bientôt d'avis, & réſolut d'abord de viſiter le Colonel, jugeant plus à propos de mettre fin à cette affaire avant que Booth fût en pleine liberté.

Le Docteur trouva les deux Colonels James & Bath enſemble. Tous les deux le reçurent très-civilement. James étoit un homme bien élevé; & Bath montroit toujours des égards particuliers pour le Clergé: ſi on en excepte les deux articles de ſe battre en duel & de jurer, il avoit beaucoup de religion.

Notre Théologien reſta quelque tems avec eux ſans parler du ſujet de ſa viſite, dans l'eſpérance que Monſieur Bath s'en roit: mais n'y voyant pas d'apparence, car en effet Bath étoit celui des deux qui goûtoit le plus ſa compagnie,) il dit à James qu'il avoit à lui dire quelque choſe au ſujet de M. Booth, qu'il croyoit pouvoir dire devant ſon frere.

Sans doute, Monſieur, dit James: il n'y

a point entre nous de ſecret que mon frere ne puiſſe entendre.

Je ſors, Monſieur, lui dit le Docteur, de chez la plus malheureuſe femme du monde, aux afflictions de laquelle vous avez beaucoup & bien cruellement ajouté, en envoyant à ſon mari un défi qui fort heureuſement eſt tombé entre ſes mains, car ſi celui pour qui vous le deſtiniez l'eût reçu, je crois bien que vous ne m'auriez pas vu dans cette occaſion.

Monſieur, répondit James, ſi j'ai écrit une telle lettre à M. Booth, vous pouvez être ſûr que je ne m'attendois pas à recevoir votre viſite pour réponſe.

Je le penſe bien en effet, s'écria le Docteur : mais vous avez tout lieu de rendre graces au Ciel d'avoir arrangé les choſes ainſi, contre votre attente. Je ne ſais pas quelle diſcuſſion peut lui avoir attiré ce défi de votre part. Mais après ce que j'ai eu quelque raiſon de connoître de vous, Monſieur, je dois vous dire clairement que ſi vous ajoutez aux fautes déja commiſes contre cet honnête homme, le deſir de verſer ſon ſang de votre propre main, il faut que vous ayez l'ame auſſi noire que l'enfer même.

Permettez-moi de vous dire, s'écria le Colonel, que voilà un langage que je ne ſuis pas accoutumé d'entendre. Si votre robe ne vous protégeoit, vous ne le tiendriez

pas impunément. Après ce que vous ſavez déja de moi, Monſieur? Que croyez-vous donc ſavoir de moi qui ſoit à mon déſavantage?

Vous dites que ma robe eſt ma défenſe, répondit le Docteur; mettez donc, je vous prie, votre colere de côté: je ne ſuis pas venu ici dans le deſſein de vous inſulter, ni même de vous offenſer le moins du monde....

Fort bien, s'écria Bath; cette déclaration ſuffit de la part d'un Eccléſiaſtique; laiſſez-le dire tout ce qu'il veut.

En vérité, Monſieur, dit le Docteur, je conſulte également le bien de tous les deux; & dans un ſens ſpirituel, c'eſt principalement le vôtre que j'ai le plus à cœur: car vous n'ignorez pas que vous avez fait une injure à ce pauvre homme.

Tout au contraire, dit James, je ſuis peut-être ſon plus grand bienfaiteur. A Dieu ne plaiſe que je le lui reproche; mais vous me forcez de le dire. Jamais je ne lui ai fait le moindre tort.

Peut-être que non, dit le Docteur; alors je changerai de langage. Mais pour cela j'en appelle à votre honneur... N'avez-vous pas eu deſſein de lui faire une injure, dont la ſeule intention ſuffit pour effacer les plus grandes obligations?

Comment, Monſieur, répondit le Colonel... que prétendez-vous dire par-là?

Ce que j'entends, répliqua le Docteur, eſt peut-être trop délicat à diſcuter.... Allons, Colonel, examinez votre propre cœur; & répondez-moi ſur votre honneur, ſi vous n'avez pas eu le projet de lui faire la plus grande injuſtice qu'un homme puiſſe jamais faire à un autre.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par-là, répondit le Colonel.

Morbleu! interrompit Bath, la queſtion eſt pourtant bien claire. De tout autre homme, ce ſeroit un affront de la premiere claſſe; mais de la part d'un homme de la robe de Monſieur le Docteur, il faut une réponſe catégorique.

Monſieur, répondit le Colonel James, je ne ſuis pas obligé de faire une confeſſion publique. Mais ſi vous avez quelque choſe à dire, parlez clairement... je ne vous comprends pas.

Je vous l'ai expliqué déja, dit le Docteur, dans une lettre que je vous ai écrite ſur ce ſujet... ſujet que je ſuis très-fâché d'avoir à diſcuter avec un chrétien.

Je me rappelle maintenant, s'écria le Colonel, que j'ai reçu une lettre fort impertinente, quelque choſe qui reſſemble à un ſermon contre l'adultere: je ne m'attendois pas que perſonne oſeroit jamais à ma face s'en avouer l'auteur.

Eh bien, Monſieur, répondit le Docteur, vous voyez devant vous ce brave

homme qui oſe avouer qu'il a écrit cette lettre, & qui oſe même aſſurer qu'il l'a écrite ſur un fondement juſte & très-fort. Mais ſi la dureté de votre cœur vous portoit à traiter ma bonne intention avec mépris & affront, qui a pu, je vous prie, vous engager à la montrer, & même à la donner à Monſieur Booth ? Quel motif pouviez-vous avoir pour cela, à moins que vous n'euſſiez deſſein de l'inſulter, & de provoquer votre rival à vous fournir la commodité de vous en défaire, ce que vous avez depuis cherché réellement à effectuer en lui adreſſant votre défi ?

Je lui ai donné la lettre ? dit le Colonel.

Oui, Monſieur, répondit le Docteur, il me l'a montrée, & m'a aſſuré que vous la lui aviez donnée à la Maſcarade.

Eh bien donc, c'eſt un menteur & un coquin, dit le Colonel fort en colere. Je n'ai preſque pas pris la peine de lire cette lettre en entier, & je l'ai laiſſée tomber par haſard de ma poche.

Ici Bath les interrompit, & expliqua comment l'affaire étoit arrivée, & que le Lecteur l'a ſu depuis long-tems. Il finit par en faire un grand éloge, & dit que c'étoit un des morceaux les plus énergiques [il vouloit peut-être dire eccléſiaſtiques] qui eût jamais été écrit. Je veux mourir, ajouta-t-il, ſi je n'en reſpecte l'auteur, avec la plus grande *emphaſe de penſée*.

Le Docteur ſe rappella alors ce qui s'étoit paſſé entre Booth & lui, & apperçut qu'il avoit fait une erreur, & pris un Colonel pour l'autre. Il l'avoua auſſi-tôt au Colonel James, & proteſta que l'erreur venoit de ſa part, & non pas de celle de Booth.

Bath reprit alors toute ſa gravité & ſa dignité, & dit en s'adreſſant à James: Quoi, mon frere, c'eſt à vous que cette lettre étoit adreſſée? J'eſpere que vous n'avez jamais mérité un ſoupçon de cette eſpece.

Mon frere, s'écria James, je ne dois compte de mes actions qu'à moi-même, & je ne ſuis obligé d'en rendre ni à vous, ni à ce Gentilhomme.

Quant à moi, frere, répondit Bath, vous avez raiſon. Mais je penſe que ce Gentilhomme peut vous le demander, & même qu'il eſt de ſon devoir de le faire. Permettez-moi de vous dire, mon frere, qu'il y a un Etre beaucoup plus grand que lui, à qui vous devez rendre compte. Madame Booth eſt réellement une belle femme, une femme d'une preſtance majeſtueuſe & impoſante. Je vous ai ſouvent ouï dire que vous la trouviez fort à votre goût; & ſi vous avez eu querelle avec ſon mari pour l'amour d'elle; par toute la dignité de l'homme, je crois que vous devez lui demander pardon.

En vérité, mon frere! s'écria James; je

ne puis plus y tenir : vous m'allez faire mettre en colere tout-à-l'heure.

En colere, mon frere James ! s'écria Bath ; en colere ! Je vous aime, mon frere, & je vous ai des obligations. Je ne dirai plus un mot... Mais vous ſavez, je crois, que je n'appréhende pas de mettre perſonne en colere.

James lui répondit qu'il le ſavoit bien. Et alors le Docteur appréhendant que pour vouloir empêcher une querelle, il ne fût la cauſe d'une autre, interrompit la converſation, & fit retomber le diſcours ſur Booth. Vous m'aſſurez, Monſieur, dit-il à James, que ma robe eſt une égide pour moi ; qu'elle me protége du moins dans un cas où je n'ai pas eu deſſein d'offenſer, où je n'ai conſulté que votre plus grand avantage, comme je l'ai fait en vérité en écrivant cette lettre. Si vous n'avez pas mérité un pareil ſoupçon, vous devez encore moins vous en reſſentir. Les précautions que l'on donne contre le péché, même à un innocent, ne peuvent jamais qu'être ſalutaires. Mais ce dont je puis vous aſſurer, c'eſt que, quelque colere que vous ayez contre moi, vous ne devez point en avoir contre le pauvre Booth, qui ignoroit parfaitement que je vous euſſe écrit, & qui, j'en ſuis certain, n'a jamais eu le plus léger ſoupçon contre vous : au contraire, il vous révere au plus haut point, vous eſtime, vous

aime, & eſt rempli de reconnoiſſance. C'eſt pourquoi je veux arranger tout entre vous, & vous faire trouver enſemble avant qu'il ait jamais entendu la moindre parole de votre défi.

Mon frere, s'écria Bath, j'eſpere ne point vous mettre en colere... Je mens quand je parle ainſi; car la colere de qui que ce ſoit m'eſt fort indifférente.... Permettez que je me joigne à ce que le Docteur dit. On peut me confier des affaires de cette nature; & je trouve même un peu mauvais, qu'ayant deſſein d'envoyer un défi, vous ne m'en ayez pas fait le porteur. En effet, autant que je puis y connoître, cette affaire peut s'accommoder; & Monſieur Booth n'ayant pas eu connoiſſance du défi, je ne vois pas pourquoi on lui en parleroit jamais, non plus que du démenti que vous lui avez donné tout-à-l'heure. Il n'en ſaura jamais rien de ma part, ni je crois de celle de ce Gentilhomme: au reſte, s'il le ſavoit, ce ſeroit alors ſon affaire de venir ſe couper la gorge avec vous.

Tenez, Docteur, dit James, je ne mérite pas le ſoupçon déſobligeant que vous venez d'élever contre moi. Jamais je n'ai eu ſoif du ſang de perſonne; & quant à ce qui s'eſt paſſé, puiſqu'on en a fait la découverte, je ne puis croire que l'affaire vaille la peine que je m'en inquiéte davantage.

Le Docteur ne fut pas encore content, & exigea une promeſſe formelle du Colonel, & même ſa parole d'honneur : ce qu'il fit à la fin ; & ils ſe ſéparerent ſatisfaits l'un & l'autre.

Le Colonel étoit honteux d'avouer la véritable cauſe de ſa querelle à ce bon Docteur, ni même à ſon frere Bath, qui ſûrement l'auroit condamné auſſi bien que le Docteur, & peut-être même querellé, à cauſe de ſa ſœur, qu'il aimoit par-deſſus toutes choſes, comme le Lecteur a dû le remarquer. D'ailleurs, à parler franchement, quoique le Colonel fût un brave homme, & qu'il oſât bien ſe battre, il aimoit pourtant mieux laiſſer tomber la choſe ; auſſi ſe déterminoit-il de tems en tems de céder quelque choſe à l'humeur querelleuſe de Bath, qui, avec ſes beaux principes de bravoure & de dignité, ne s'embarraſſoit pas plus de couper la gorge à un homme pour le moindre petit point-d'honneur, qu'un boucher d'égorger un mouton.

CHAPITRE V.

Ce qui ſe paſſa dans la maiſon du Bailliſ.

LE Docteur alla enſuite trouver ſon ami Booth ; &, en paſſant devant la porte de ſon Procureur, il le fit appeller & l'emmena avec lui.

Je ne m'étendrai pas ſur le détail de ſon entrevue avec Booth : le Docteur étoit réellement fâché ; & quoiqu'il remît à lui faire une réprimande dans un tems plus commode ; cependant n'étant pas politique, (en effet il étoit incapable d'aucun déguiſement,) il ne put lui montrer cette même cordialité avec laquelle il avoit coutume ci-devant de le voir.

Booth à la fin prit la parole en ces termes : Docteur, je ſuis réellement confus de vous voir : ſi vous liſiez le trouble de mon cœur dans cette occaſion, je ſuis ſûr que plutôt que de me gronder, vous auriez pitié de moi. Je puis dire même avec la plus grande ſincérité, que dans cette derniere occurrence je me réjouis de ma honte, puiſque je ſuis ſur le point d'en tirer les plus ſolides avantages. Le Docteur fut ſurpris de ce langage ; & Booth continua ainſi. Depuis que je ſuis confiné dans ce maudit

endroit, j'ai employé preſqu'entiérement mon tems à parcourir un recueil de ſermons [les Ouvrages du Docteur Barrow qui étoient encore devant lui ſur ſa table] ſur les preuves de la Religion Chrétienne ; ils ont produit ſur moi un ſi bon effet, que j'en ſerai beaucoup meilleur, je l'eſpere, tant que je vivrai. Je n'ai plus de doutes [car je vous avoue que j'en avois] qui ne ſoient entiérement levés. Si on pouvoit croire qu'un Ange eût conduit la plume d'un Ecrivain, ſûrement celle de ce grand & digne Auteur doit avoir eu un tel ſecours. Le Docteur ſe joignit volontiers à Booth pour faire l'éloge du Docteur Barrow, & ajouta.... Vous dites que vous avez eu des doutes, jeune homme ? Je ne ſavois pas que... & je vous prie, quels étoient ces doutes ? Quels qu'ils fuſſent, Monſieur, répliqua Booth, ils ſont diſſipés maintenant, comme le feront ceux de tout Lecteur impartial & ſincere qui lira avec attention ces excellens ſermons. Fort bien, répondit le Docteur ; quoique juſqu'à préſent, comme je vois, j'ai converſé avec un faux frere, je ſuis bien aiſe qu'enfin vous vous ſoyez réconcilié avec la vérité ; & j'eſpere qu'à l'avenir votre foi influera ſur la conduite de votre vie. Je n'ai pas beſoin de vous dire, Monſieur, répliqua Booth, que c'eſt ce qui arrive toujours, quand la foi eſt ſincere, telle que je vous aſſure qu'eſt la

mienne. Je n'ai pourtant jamais été de ces Pyrrhoniens opiniâtres. Mon principal doute étoit fondé ſur ce que les hommes me paroiſſant agir uniquement d'après l'impulſion de leurs paſſions, leurs actions ne pouvoient avoir ni mérite ni démérite. Belle concluſion, vraiment ! s'écria le Docteur. Mais ſi les hommes agiſſent comme je penſe qu'ils le font, d'après leurs paſſions, il ſeroit bien plus beau de conclure que cette Religion eſt véritable, qui attaque immédiatement les plus fortes des paſſions, l'eſpérance & la crainte, aimant mieux compter ſur ſes récompenſes & ſes punitions, que ſur cette beauté naturelle de la vertu, que quelques-uns des anciens Philoſophes ont cru propre à recommander à leurs diſciples.... Mais remettons ce diſcours à une autre occaſion. Comme le diable a jugé à propos de vous mettre en liberté, je vais eſſayer ſi je pourrai engager le Baillif à en faire autant.

Le Docteur ne poſſédoit pas réellement à Londres aſſez d'argent pour acquitter la dette de Booth; ainſi, quoiqu'il l'eût volontiers payée comptant ſans cet inconvénient, il fut forcé de le cautionner. Pour cet effet, comme le Baillif étoit un homme formaliſte, il fut obligé de prendre encore une autre perſonne pour cautionner avec lui. Le Procureur entreprit de lui procurer cette

perſonne, & auſſi-tôt ſortit pour l'aller chercher.

Pendant ſon abſence le Baillif entra dans la chambre, & s'adreſſant au Docteur, lui dit : Je crois, Monſieur, que l'on vous nomme le Docteur Harriſon. Cela eſt vrai, répondit le Docteur. En effet le Baillif l'avoit déja vu une fois chez lui pour cautionner Booth. Eh bien, Monſieur, dit le Baillif, il y a là-haut un homme mourant qui demande à vous parler; je crois qu'il deſire vous voir pour l'aſſiſter à la mort.

Le Baillif lui-même n'étoit jamais plus prêt en toute occaſion à remplir ſes fonctions pour de l'argent, que le Docteur à faire les ſiennes pour rien. Auſſi ſans autre queſtion ſur l'état de cet homme, il monta ſur-le-champ.

Si-tôt que le Baillif fut redeſcendu, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt qu'il eut conduit le Docteur dans ſa chambre, Booth eut la curioſité de lui demander qui étoit cet homme. Je ne le connois pas beaucoup, dit le Baillif; il a déja été ici une fois : je me reſſouviens que c'étoit quand vous y étiez vous-même: & je me rappelle auſſi qu'il me dit alors qu'il vous connoiſſoit très-bien. J'avois alors aſſez bonne idée de lui; il dépenſoit ſon argent en galant homme. Mais j'ai découvert depuis, que c'eſt un pauvre garçon qui n'a rien; il m'a donné bien de la peine cette ſemaine : je n'ai pu l'avoir que ce

matin; & même je ne crois pas que nous euſſions jamais pu le faire ſortir de chez lui, ſans le Procureur qui étoit ici tout-à-l'heure, qui nous a donné des informations. Auſſi l'avons-nous arrêté d'une façon aſſez comique. Nous avons habillé un de mes gens avec des accoutremens de femme; & il a dit aux gens de la maiſon, qu'il étoit ſa ſœur nouvellement arrivée à Londres; (car le Procureur nous avoit dit qu'il en avoit une.) Sur quoi il monta dans l'eſcalier, & par ce moyen il tint la porte entr'ouverte juſqu'à ce que moi & les autres fuſſions introduits. Car il faut que vous le ſachiez, Capitaine, on emploie dans notre métier d'auſſi bons ſtratagêmes que dans celui de la guerre.

Mais, Monſieur, dit Booth, ne m'avez-vous pas dit ce matin que ce pauvre garçon étoit dangereuſement bleſſé? De plus, vous venez de dire au Docteur que c'eſt un homme mourant.

Je l'avois preſque oublié, dit le Baillif.... il n'a ſervi de rien à cet homme de vouloir faire réſiſtance; il a donné à mon recors un coup de bâton; mais je l'ai mis à la raiſon, en lui donnant un ou deux coups de ſabre. Ce n'eſt pas que je croye l'avoir expédié: mais cet homme eſt un peureux; & je crois que le Chirurgien lui a fait plus de peur qu'il ne devoit.... Cependant, quoiqu'il en puiſſe arriver, la Juſtice eſt toute de mon

côté, & ce n'a été qu'*en mon corps défendant.* Le Procureur qui étoit ici tout-à-l'heure, me l'a assuré ainsi, & m'a dit de ne rien craindre; qu'il prendra ma défense, & soutiendra ma cause. Oh! je vous réponds que c'est un homme diablement bon pour une défense en matiere criminelle. Je l'ai vu tirer d'affaire des gens que tout le monde croyoit devoir être pendus.

Mais supposons que vous vous tiriez de cette affaire, n'aurez-vous pas de remords au fond du cœur, d'avoir ôté la vie à ce pauvre malheureux?

Pourquoi donc, Capitaine, dit le Bailif? tout cela ne s'est-il pas passé d'une maniere permise par les loix? Pourquoi les gens veulent-ils faire rebellion à la Justice, quand ils en savent les conséquences? Sûrement si un homme en tuoit un autre contre les loix, ce que la loi appelle un *meurtre*, c'est un cas tout différent, & l'affaire seroit toute claire. Je ne voudrois pas plus qu'un autre, être convaincu d'un meurtre. Quoi donc, Capitaine, vous avez fait la guerre hors du Royaume, à ce que vous m'avez dit: il n'est gueres possible que vous n'ayez tué des hommes dans ce tems-là. Avez-vous jamais appréhendé depuis de les voir revenir?

Le cas est bien différent, répondit Booth; Mais je ne voudrois pas de sang-froid tuer un homme pour tout au monde.

Je n'y vois point du tout de différence, dit le Baillif ; l'un eſt auſſi bien dans ſes fonctions que l'autre. Quand des Gentilshommes ſe conduiſent comme il faut, je ſais les traiter comme tels, auſſi bien qu'aucun Officier que le Roi ait. Et quand ils ne le font pas, s'il leur en arrive mal, c'eſt leur affaire ; & la loi n'appelle point cela un meurtre.

Booth vit clairement que le Baillif avoit exactement moulé ſa conſcience ſur la loi, & qu'il ne ſeroit pas aiſé de réformer ſa façon de penſer. Il changea donc de matiere, & pria le Baillif d'expédier les cautionnemens : ce qu'il promit de faire, en diſant qu'il croyoit cette fois-ci l'avoir traité aſſez poliment, s'il ne l'avoit pas fait la précédente fois, & qu'il devoit s'en reſſouvenir.

Avant de terminer ce chapitre, nous tâcherons de répondre à une queſtion qui pourroit ſe préſenter à l'eſprit de nos Lecteurs les mieux intentionnés ; (car ce ſont toujours les plus curieux.) Comment un homme tel que le Docteur Harriſon pouvoit ſe ſervir d'un homme tel que Murphy ?

Voici la réponſe. Ce Murphy avoit été Clerc chez un Procureur de la même ville où réſidoit le Docteur : quand ſon tems fut fini, il s'étoit fait une aſſez bonne réputation, & avoit épouſé une Domeſtique de Madame Harris, au moyen de quoi il

avoit obtenu toutes les affaires que cette Dame & ſes amis, deſquels étoit le Docteur, avoient pu lui procurer.

Murphy avoit fait ſon métier, & réuſſit fort bien, juſqu'à ce qu'il lui arriva de tomber dans un malheureux cas, dans lequel il fut découvert par un de ſes confreres. Mais quoique cette affaire puiſſe ſe nommer un faux pas, parce qu'elle eſt extrêmement commune, c'étoit pourtant dans une matiere telle, que ſi on eût ſu la vérité, la Juſtice l'eût puni ſévérement; il n'étoit queſtion de rien moins que de parjure & ſubornation de témoins.

Ce confrere, homme d'un caractere aſſez bon, ne voulant pas déshonorer ſa profeſſion, & peut-être conſidérant que la conſéquence n'affecteroit pas également le Public, qui n'a aucune ſorte d'intérêt dans l'alternative, ſi A qui avoit le droit, ou B à qui Monſieur Murphy l'avoit fait paſſer par des moyens criminels, réuſſiroit dans la pourſuite. [Nous avons rapporté cette particularité, parce que ce confrere Procureur étant un homme de parti violent, & ardent défenſeur du Public, ſouffrir qu'il lui fût fait le moindre tort, auroit été abſolument contradictoire avec ſes principes]. Cet homme donc vint trouver Murphy; & après lui avoir démontré qu'il avoit en main des moyens de le convaincre de ſon crime, lui dit généreuſement, qu'il n'avoit pas

pas le moindre plaiſir à ruiner perſonne, ni même la plus légere animoſité contre lui mais il ne vouloit pas vivre dans la même ville ni dans le même pays avec un homme qui s'étoit rendu coupable d'une telle action; qu'il conſentiroit à garder le ſecret à deux conditions; l'une, qu'il quitteroit auſſi-tôt le pays; l'autre, que par ſa reconnoiſſance il le convaincroit qu'il méritoit ce ſervice; & qu'en conſéquence Murphy lui donneroit toutes les affaires qu'il avoit alors dans ces cantons, & le recommanderoit fortement à ſes clients.

De deux maux choiſir le moindre, eſt un acte de prudence fort commun dans le monde. Le Lecteur ne peut donc pas douter que Monſieur Murphy ne ſe ſoit rendu à l'alternative que lui propoſoit ſon confrere, & qu'il n'ait accepté les conditions auxquelles il attachoit le ſecret.

Tout cela arriva pendant que le Docteur étoit en voyage; & avec tout cela le ſecret avoit été ſi bien gardé, que malgré le départ de Murphy, le Docteur & même toute la ville, excepté ſon confrere ſeul, ignoroient encore toute l'avanture.

A ſon retour le Docteur apprenant que Murphy avoit quitté le pays, s'adreſſa pour ſes affaires à l'autre Procureur, qui employoit toujours ce Murphy comme ſon agent à Londres, tant par bonne volonté pour lui, qu'à la recommandation de Miſſ

Harris. Comme il avoit épouſé une fille de ſa maiſon qu'elle affectionnoit, il ne doit pas paroître étonnant qu'elle, qui ignoroit entierement l'affaire que l'on vient de dire, auſſi-bien que ſa conduite dans la ville, lui continuât toujours ſa protection. Ainſi j'imagine qu'on ne doit plus être ſurpris que le Docteur, qui n'avoit vu cet homme que trois fois depuis ſon tranſport de domicile à Londres, & qui même alors ne lui parla que d'affaires, fût reſté auſſi ignorant de ſa vie & de ſa conduite, qu'un homme l'eſt ordinairement du caractere d'un fiacre qui le mène. Cela ne fait pas plus de tort à l'honneur ou au diſcernement du Docteur, d'employer Murphy dans ces circonſtances, que s'il ſe faiſoit conduire dans la ville par un cocher de place, qui fût un voleur ou un meurtrier.

CHAPITRE VI.

Ce qui ſe paſſa entre le Docteur & l'homme malade.

NOUS avons laiſſé le Docteur, dans le dernier Chapitre, avec l'homme bleſſé, à qui il parla de la maniere ſuivante.

Je ſuis fâché, mon ami, de vous voir dans cette ſituation, & je ſuis tout prêt à vous donner les ſecours ſpirituels & les conſolations qui ſont en mon pouvoir.

Je vous remercie de tout mon cœur, Docteur, répondit l'homme. Cependant je n'aurois pas oſé vous envoyer demander, ſi je n'avois connu votre caractere; car quoique je croye n'être point du tout connu de vous, j'ai vécu bien des années dans la ville où vous avez vous même une maiſon. Mon nom eſt Robinſon. J'avois coutume de voyager pour les Procureurs de ces cantons, & j'ai été autrefois employé pour vos affaires.

Je ne me rappelle ni votre viſage ni votre nom, dit le Docteur : mais conſidérez, mon ami, que vos momens ſont précieux; votre unique occupation maintenant doit être d'offrir vos prieres à cet Etre ſuprême, devant qui vous allez bientôt paroître..... Mais d'abord permettez-moi de vous exhor-

ter ſérieuſement à un repentir ſalutaire de tous vos péchés.

O Docteur, reprit cet homme.... quelle idée, je vous prie, avez-vous d'un repentir qui prend au lit de la mort ?

Si le repentir eſt ſincere, s'écria le Docteur, j'eſpere que par la miſéricorde de notre très-puiſſant & très-doux Interceſſeur, il ne viendra jamais trop tard.

Mais ne penſez-vous pas, Monſieur, que pour obtenir le pardon de quelque grand péché que nous avons commis par un tort fait à notre prochain, il faut, autant qu'il eſt en nous, faire tous les dédommagemens que nous pouvons à la partie lézée, & réparer, ſi l'on peut, le tort qu'on lui a fait.

Oui, ſans doute, s'écria le Docteur, ce repentir ne ſeroit ſans cela qu'une hypocriſie groſſiere, & une tentative impudente pour tromper le Créateur, & lui en impoſer.

Je le penſe ainſi, s'écria le pénitent; & je me figure de plus que tout ceci m'eſt indiqué par ce créateur tout-puiſſant. Car il m'eſt arrivé hier un accident dans lequel, vu la façon dont les choſes ont tourné depuis, je crois pouvoir diſcerner la main de la Providence. Vous ſaurez, Monſieur, que j'allai hier chez un uſurier mettre en gage mon dernier effet, qui, à l'exception des pauvres habits que je porte ſur moi, eſt

tout ce que je poſſede. Tandis que j'y étois, une jeune Dame eſt venue y mettre auſſi ſon portrait. Elle s'étoit tellement déguiſée, & avoit ſa coëffe ſi avancée ſur ſon viſage, que pendant près de trois minutes qu'elle y eſt reſtée, je ne l'ai pas reconnue. Si-tôt qu'elle fut partie, l'uſurier prenant le portrait, s'écria : ſur ma parole, voilà le plus beau viſage que j'aye vu de ma vie. Je le priai de me le montrer, ce qu'il fit volontiers. A peine y eus-je jeté les yeux, que la forte reſſemblance me frappa, & je reconnus que c'étoit Madame Booth.

Madame Booth ! Quelle Dame Booth ? dit le Docteur.

La femme du Capitaine Booth, de celui qui eſt ici-deſſous, dit l'autre.

Comment ! s'écria le Docteur avec beaucoup de vivacité.

Patience, Monſieur, dit l'homme, je vais vous apprendre tout. J'en marquai quelque ſurpriſe au Fripier, & lui demandai le nom de cette dame : il me répondit qu'il ne ſavoit pas ſon nom, mais que c'étoit quelque pauvre femme ruinée qui lui avoit apporté la veille tous ſes habits en gage. Mon crime auſſi-tôt me revint dans la mémoire, & me dit que j'avois été l'inſtrument de la ruine de cette Dame. Ce coup ſubit me frappa au point, que ſans un verre de liqueur que l'uſurier me donna, je crois que j'aurois expiré ſur la place.

L'inſtrument de ſa ruine ! Comment l'inſtrument ! dit le Docteur. Dites vîte ; car je ſuis impatient de vous entendre.

Je vous dirai le tout auſſi vîte que je le pourrai, continua le malade. Vous ſavez, Monſieur le Docteur, que Madame Harris de notre ville avoit deux filles, cette Madame Booth & une autre. Or, Monſieur, il paroît que l'autre fille avoit déja déſobligé ſa mere, un peu avant la mort de cette Dame ; car elle fit un teſtament & laiſſa toute ſa fortune, à l'exception de mille livres, à Madame Booth. Nous avons été témoins de ce teſtament, Monſieur Murphy, moi, & un autre qui eſt mort maintenant. Madame Harris mourut enſuite ſubitement ; ſur quoi ſon autre fille avec Monſieur Murphy fabriquerent un nouveau teſtament dans lequel Madame Booth avoit un legs de dix livres, & tout le reſte étoit donné à l'autre. Monſieur Murphy, moi, & la même tierce perſonne, y mîmes encore les mains.

Bon Dieu ! que la Providence eſt incompréhenſible ! s'écria le Docteur.... Murphy, dites-vous ?

Oui, Monſieur, lui-même, répondit Robinſon : Murphy, le plus grand coquin qu'il y ait actuellement dans le monde.

Continuez, je vous prie, s'écria le Docteur.

Monſieur, dit Robinſon, le nommé Carter & moi, nous reçumes pour ce ſervice

chacun 200 livres ſterlings. Je ne ſais pas quelle récompenſe eut Murphy. Carter eſt mort peu de tems après; & depuis ce tems, j'ai bien tiré encore 100 livres ſterlings, à force de ménaces. Voilà, Monſieur, la pure vérité; & je ſuis prêt de l'atteſter, s'il plaiſoit au Ciel de me prolonger la vie aſſez de tems pour cela.

J'eſpere que oui, dit le Docteur; mais de peur d'accident, il y a une choſe à faire... J'enverrai chercher un conſeil, pour ſavoir comment aſſurer votre témoignage. Qui enverrai-je chercher? .... Attendez.... oui.... mais je ne ſais pas où il demeure.... J'irai voir moi-même.... Mais je puis avoir beſoin ici.

Tandis que le Docteur étoit dans cette agitation violente, le Chirurgien parut. Le Docteur étoit toujours dans l'attitude d'un homme qui médite, tandis que le Chirurgien examinoit le malade. Après quoi le Docteur lui demanda ce qu'il en penſoit, & s'il croyoit que le bleſſé fût en quelque danger d'en mourir bientôt. Je ne ſais pas, dit le Chirurgien, ce que vous entendez par *bientôt*. Il peut vivre pluſieurs jours.... il pourra même en guérir : il n'eſt guère poſſible de donner un avis certain dans ces ſortes de cas. Alors il enfila une bordée de termes barbares de ſon art, auxquels le Docteur, malgré toute ſa ſcience, ne put rien entendre. A parler franchement, il y

en avoit beaucoup qu'on n'auroit jamais trouvés dans aucun Dictionnaire.

Cependant le Docteur fit une bonne découverte; ſavoir, que le Chirurgien étoit un homme ignorant & vain qui entendoit aſſez mal ſa profeſſion. Il réſolut donc de demander un plus habile homme pour cette cure : mais il différa pour quelque tems; & s'adreſſant au Chirurgien, il lui dit qu'il lui ſeroit fort obligé, s'il ſavoit où pouvoir trouver un bon conſultant, & qu'il voulût bien l'avertir de venir. Je ne vous demanderois pas cette faveur, Monſieur, dit le Docteur, ſi ce n'étoit pour une affaire de la derniere importance, ou ſi je pouvois trouver ici un autre commiſſionnaire.

Que je l'avertiſſe! dit le Chirurgien en colere. Me prenez-vous pour un laquais ou un porte-faix? Je ne ſais qui vous êtes; mais je crois que vous êtes auſſi bon que moi pour une telle commiſſion. [En effet, le Docteur, qui ne faiſoit qu'arriver de voyage, étant fort mal vêtu, le Chirurgien n'avoit pas pour lui beaucoup de reſpect.] Le Chirurgien alors cria du haut de l'eſcalier: mon cocher eſt-il là? & il ſortit ſans autre cérémonie, diſant au malade qu'il reviendroit le lendemain.

Dans le même inſtant, Murphy arriva avec l'autre caution, & trouvant Booth ſeul, il demanda à la porte ce qu'étoit devenu le Docteur. Le Docteur? répon-

dit-il, il eſt là-haut qui prie Dieu pour.... Comment, dit Murphy au Baillif, pourquoi ne l'avez-vous pas mené droit à Newgate, comme vous me l'aviez promis? C'eſt parce qu'il étoit bleſſé, dit le Baillif. J'ai cru que c'étoit une charité d'avoir ſoin de lui: d'ailleurs, pourquoi faire plus de bruit qu'il ne faut de cette affaire? Et le Docteur Harriſon eſt avec lui! Oui, il y eſt, dit le Baillif. Cet homme a beaucoup demandé à parler au Docteur; & il y a près d'une heure qu'ils ſont à prier enſemble. Cela eſt fait, tout eſt perdu, dit Murphy; laiſſez-moi paſſer; j'ai ſongé à quelque choſe qu'il faut que je faſſe ſur le champ.

Or, comme au moyen de ce que le Chirurgien avoit laiſſé la porte ouverte, le Docteur entendit la voix de Murphy qui parloit vivement de Robinſon: il s'approcha doucement de l'eſcalier, d'où il entendit le dialogue précédent; & ſi-tôt que Murphy eut prononcé les derniers mots, & ſe mit en devoir de deſcendre, le Docteur ſortit auſſi-tôt de ſon poſte, & courant de toute ſa force, il cria après lui: *arrête, au voleur.*

Il n'en fallut pas davantage au Procureur pour lui faire doubler le pas: ayant l'avance ſur le Docteur, il deſcendit, & ſortit dans la rue: le Docteur le ſuivit de près; & comme il avoit meilleures jambes que

lui, il ne tarda pas à l'atteindre, & l'arrêta.

Cette action qui se fit en pleine rue, accompagnée d'un cri de *arrête*, *au voleur*, que le Docteur faisoit entendre tout en courant, attira sur le champ la populace, qui, suivant l'usage, commença à se mêler de l'affaire, & s'en informer bien exactement, afin de procéder à faire justice sommairement elle-même à son ordinaire.

Murphy qui connoissoit bien le caractere de la populace, se mit à crier : si vous êtes Baillif, faites-moi voir votre ordonnance. Messieurs, il veut m'arrêter sans ordonnance.

Sur quoi un des plus étourdis & des plus hardis de la bande, qui par une force supérieure de corps & de poumons, présidoit dans cette assemblée, déclara qu'il ne souffriroit pas une telle chose. Morbleu ! dit-il, qu'on mette aussi-tôt le Sergent à la pompe... Faites voir votre ordonnance, ou lâchez cet homme... vous n'arrêterez pas un homme contre les loix.

Alors il mit les mains sur le Docteur, qui tenant toujours le procureur au collet, s'écria : c'est un coquin... Je ne suis pas un baillif, mais un Ecclésiastique. Ce procureur est coupable de fausseté, & a ruiné une pauvre famille.

Comment, s'écria l'Orateur, un procureur! Ah! c'eſt une autre affaire.

Oui, ma foi, reprit un autre, c'eſt le procureur Murphy, je le connois fort bien.

Et a-t-il ruiné une pauvre famille? ma foi, la choſe eſt aſſez vraiſemblable, ſi c'eſt un procureur... il faut le mener à l'inſtant chez le Juge de paix.

Le baillif, qui arriva alors, voulut ſavoir de quoi il étoit queſtion: à quoi le Docteur Harriſon répondit, qu'il avoit arrêté ce fripon pour fauſſeté. Comment pouvez-vous l'arrêter? dit le baillif. Vous n'êtes ni Officier, ni porteur de décret. M. Murphy eſt un gentilhomme, & il ſera traité comme tel.

Non ſûrement, dit l'Orateur; il faut avoir un décret pour l'arrêter: c'eſt la pure vérité.

Il ne faut point de décret, s'écria le Docteur: je l'accuſe de félonie; & je connois aſſez les loix de l'Angleterre, pour ſavoir que tout homme peut arrêter un felon ſans aucune ordonnance. Ce fripon a ruiné une pauvre famille; & je mourrois plutôt ſur la place, que de le lâcher.

Si c'eſt la loi, dit l'Orateur, c'eſt une autre affaire. Il eſt ſûr que de ruiner un pauvre homme, c'eſt le plus grand des crimes. Sa qualité de procureur rend encore ſon cas plus grâve... Il ira devant le Juge

de paix. Je veux mourir, s'il n'y va pas; je le dis, & cela ſera.

Je ſoutiens qu'il eſt gentilhomme, s'écria le baillif, & il ſera traité ſuivant les loix. Quoique vous ſoyez Eccléſiaſtique, dit-il à Harriſon, vous ne le faites pas voir par vos actions.

Bon, dit un de la bande, celui-là eſt un baillif; & les gens de pratique ſe ſoutiennent toujours les uns les autres. Mais je crois que le Docteur eſt un fort honnête homme; il agit en bon Eccléſiaſtique, en prenant le parti des pauvres.

A ces mots, la populace fit un grand cri, & pluſieurs ſe mirent à crier: allons, menons-le chez le Juge de paix.

Alors on vit paroître un Connétable, qui d'une voix impoſante déclara ce qu'il étoit, tira ſon bâton, & demanda la paix.

Le Docteur remit ſon priſonnier à l'Officier, & l'accuſa de félonie. L'Orateur fut congédié, & la rumeur de la populace s'appaiſa.

Le Docteur balança en lui-même comment il ſuivroit cette affaire. A la fin il réſolut de laiſſer Booth un peu plus longtems en captivité, & de ne point perdre de vue Murphy, avant que de l'avoir mis en ſûreté chez un Magiſtrat. Alors tous s'acheminerent chez le Juge de paix. Le Connétable & ſon priſonnier marchant les premiers, le Docteur & le baillif ſuivant par

derriere, & environ cinq mille ames qui s'étoient aſſemblées dans l'eſpace de quelques minutes, fermoient le cortége.

Ils trouverent le Magiſtrat qui venoit de ſe mettre à table. Cependant quand il eut appris la profeſſion du Docteur, il le fit entrer auſſitôt, & écouta ſon accuſation. Dès qu'il fût au fait de l'affaire & de toutes les circonſtances, il réſolut, quoiqu'il fût fort tard, & qu'il eût fatigué beaucoup toute la matinée à des affaires publiques, de remettre ſon repas après qu'il auroit ſatisfait à ſes devoirs. En conſéquence il ajourna le priſonnier & ſa cauſe dans la maiſon du baillif, où il ſe rendit auſſitôt avec le Docteur, & où le procureur fut accompagné par une populace encore plus nombreuſe que celle qui l'avoit ſuivi auparavant.

CHAPITRE VII.

Dans lequel notre Hiſtoire approche de ſa concluſion.

RIEN ne peut égaler la ſurpriſe de Booth de la conduite du Docteur, lorſqu'il courut à la pourſuite du procureur. Il lui étoit impoſſible de deviner ce que tout cela vouloit dire : il demeura longtems dans une grande agitation d'eſprit, juſqu'à ce que la femme du baillif vint le trouver, & lui demanda ſi le Docteur n'étoit pas un fou : en effet il eut beaucoup de peine à le défendre d'une pareille imputation.

Tandis qu'il étoit dans cette perplexité, la fille de la maiſon lui apporta un meſſage de la part de Robinſon, qui le prioit de vouloir bien l'aller voir ; ce qu'il fit auſſitôt.

Quand ils furent tous les deux enſemble, & qu'on les eut enfermés, (car la femme du baillif étoit la femme la plus ſoigneuſe, & ne manquoit jamais à cette cérémonie, en l'abſence de ſon mari, diſant toujours pour ſon refrain ordinaire, *qui ſerre bien, retrouve bien*, Robinſon regardant fixement Booth, lui dit : je crois, Monſieur, que vous avez peine à me remettre.

Booth lui répondit qu'il penſoit l'avoir

déjà vu quelque part, ſans ſe rappeler quand, ni en quel endroit.

Monſieur, lui dit l'homme, c'étoit dans un lieu dont perſonne ne peut ſe rappeler le ſouvenir avec plaiſir. Ne vous ſouvient-il pas que vous eutes le malheur d'être mis dans une certaine priſon de cette ville, où vous perdîtes une bagatelle aux cartes contre un autre priſonnier.

Il n'en fallut pas davantage à Booth pour lui réveiller la mémoire; & il ſe rappela pour lors les traits de ſon vieil ami Robinſon. Il lui répondit un peu bruſquement : je vous connois fort bien maintenant ; mais je n'imaginois pas que vous m'euſſiez jamais rappelé cette avanture.

Hélas ! Monſieur, repondit Robinſon, ce qui arriva alors, n'étoit qu'une bagatelle en comparaiſon des autres torts que je vous ai faits : mais s'il me reſte aſſez longtems à vivre, j'eſpere de réparer tout cela : ſi j'ai été autrefois un de vos plus grands ennemis, je ſerai maintenant un de vos meilleurs amis.

Il alloit entamer le récit de ſon hiſtoire, quand on entendit en-bas un bruit qu'on pourroit comparer à celui qu'on entend en Hollande, quand les digues crèvent, & que l'Océan ſe fait paſſage dans les terres & les inonde. Il ſembloit véritablement que tout le monde étoit entré à la fois dans la maiſon.

Booth étoit un homme d'une ame aſſez ferme, & bien lui en prit dans cet inſtant. Quant au pauvre Robinſon, les compagnons ordinaires du crime ſe ſaiſirent de ſon ame, & il commença à trembler violemment de tous ſes membres.

La premiere perſonne qui monta l'eſcalier, fût le Docteur, qui, dès qu'il apperçut Booth, courut à lui, & s'écria en l'embraſſant : mon enfant, je vous fais mon compliment de bien bon cœur. Vos ſouffrances vont finir, & la Providence vous a enfin rendu une juſtice qu'elle rendra tôt ou tard à tous les hommes. Vous ſaurez le tout dans l'inſtant; tout ce que je vous puis dire, c'eſt que votre ſœur eſt découverte, & que tout le bien vous appartient.

Booth fut tellement troublé, qu'il put à peine lui répondre. Alors on vit paroître le Juge de paix & ſon Clerc, enſuite le Connétable avec ſon priſonnier, le baillif, & tout autant de monde que l'eſcalier pouvoit en contenir.

Le Docteur s'adreſſant au malade, le pria de répéter devant le Juge de paix la même déclaration qu'il lui avoit faite : à quoi Robinſon conſentit volontiers.

Tandis que le Clerc recevoit ſa dépoſition, l'accuſé témoigna un deſir impatient d'envoyer auſſitôt chercher ſon Clerc, & marqua tant d'inquiétude du dérangement dans lequel il avoit laiſſé ſes papiers, qu'il

vint dans l'idée du Docteur, que ſi on viſitoit ſa maiſon, on trouveroit peut-être quelques lumieres & quelques preuves concernant cette affaire; c'eſt pourquoi il demanda au Juge d'accorder cette ordonnance ſur le champ, pour aller faire perquiſition dans toute la maiſon de l'accuſé.

Le Juge répondit qu'il n'avoit pas aſſez de pouvoir pour cela. Que s'il y eût eu quelque ſoupçon d'effets volés, il pourroit dans ce cas donner un ordre d'en faire la perquiſition.

Comment, Monſieur, dit le Docteur, vous pouvez donner un ordre poſitif pour viſiter la maiſon d'un homme pour une cuilliere d'argent à thé, & non dans un cas tel que celui-ci, où il s'agit d'un homme à qui on a volé tout ſon bien!

Tenez, Monſieur, dit le malade, je crois pouvoir lever encore cette difficulté; car je puis jurer qu'il a pluſieurs titres de ce bien qui ſont en ſa poſſeſſion, & qu'il a ſûrement volés au véritable propriétaire.

Le Juge héſita encore. Il dit que les titres touchoient un peu aux droits du Roi, & qu'il n'y avoit point de félonie à les voler. Il eſt vrai, ajouta-t-il, que s'ils étoient emportés dans une boëte, il y auroit félonie à voler la boëte.

O Ciel! dit le Docteur, qu'eſt-ce que ce galimathias! je n'ai jamais entendu d'abſurdité ſi incompréhenſible. Il y a de l'im-

pudence auſſi bien que de la ſottiſe, de ſe jouer ainſi de la vie & des biens des citoyens.

Eh bien, Monſieur, dit Robinſon, je ſuis ſûr maintenant que je puis le ſatisfaire: car je ſais que Murphy a chez lui une jatte d'argent qui appartient à ce gentilhomme, (en montrant Booth). Comment l'a-t-il pu avoir autrement que par un vol? C'eſt à lui-même à l'expliquer, s'il le peut.

Cela ſuffit, dit le Juge avec bien du plaiſir, cela ſuffit: & ſi vous l'accuſez de cela avec ſerment, je donnerai à l'inſtant un ordre pour fouiller dans toute la maiſon. J'irai moi-même, dit le Docteur, & le ferai exécuter; car il avoit pour maxime, qu'on ne pouvoit s'avilir en faiſant toute action qui tendoit à protéger un innocent, ou à conduire un coquin à la potence.

Le ſerment fut pris à l'inſtant, l'ordre ſigné, & le Docteur alla avec le Connétable pour le faire exécuter.

Le Clerc continua alors à prendre les informations de Robinſon; & il venoit de finir, lorſque le Docteur revint avec un viſage où brilloit la joie, & déclara qu'il avoit en ſa poſſeſſion des preuves ſuffiſantes du fait; il avoit trouvé effectivement deux ou trois lettres de Miſſ Harris, en réponſe à celles de Murphy, qui lui demandoit ſouvent de l'argent pour garder le ſecret,

& qui expliqueront pleinement toute la manœuvre criminelle.

Le Juge demanda alors au priſonnier ce qu'il avoit à dire pour ſa défenſe, ou s'il avoit quelque choſe à alléguer pour ſa juſtification.

Monſieur dit le procureur avec beaucoup de confiance, je n'ai point de défenſe à faire ici; elle ne me ſerviroit à rien; car je ſais que vous ne voulez ni ne pouvez m'abſoudre. Mais je ſuis fort innocent de toutes ces affaires, comme je ne ſuis pas embarraſſé de le montrer à la ſatisfaction d'une cour de Juſtice.

Après les cérémonies préalables que la loi demande pour lier le pourſuivant, &c. on conduiſit le procureur à Newgate, au milieu des acclamations du peuple.

Quand Murphy fut parti, & la tranquillité un peu rétablie dans cette maiſon, le Juge de paix fit à Booth ſon compliment de félicitation. Celui-ci remercia le magiſtrat & le Docteur, autant que ſon trouble actuel & ſes tranſports de joie purent le lui permettre. Ils ſe préparoient alors tous à partir, lorſque M. Bondum s'adreſſa à Booth, & lui dit: Tenez, Monſieur, vous avez oublié une choſe..... & c'eſt que vous n'avez pas encore donné caution.

Cela occaſionna alors quelqu'embarras; car l'ami du procureur étoit parti. Mais quand le Juge entendit cela, il s'offrit auſſi-

tôt pour la ſeconde caution ; & l'affaire finit ainſi.

Il étoit alors plus de ſix heures, & aucun de ces Meſſieurs n'avoit dîné. Ainſi ils accepterent volontiers l'invitation du magiſtrat, & allerent tous enſemble dîner chez lui.

La premiere choſe que l'on fit, même avant de ſe mettre à table, fut d'envoyer chercher un des meilleurs chirurgiens de la ville, pour prendre ſoin de Robinſon ; & un autre meſſager fut envoyé au logis de Booth, pour empêcher qu'Amelie ne fût inquiéte de les voir tarder ſi long-tems.

Le dernier cependant fut inutile. La patience d'Amelie s'étoit laſſée ; elle avoit pris un carroſſe, & s'étoit fait conduire chez Bondum, où étant arrivée un peu après le départ de ſon mari, on l'avoit adreſſée delà chez le magiſtrat.

Quoiqu'il n'y eût de la part d'Amelie aucune raiſon d'être effrayée, en apprenant que ſon mari & le Docteur Harriſon étoient allés chez un Juge de paix, & qu'elle eût imaginé qu'ils ne pouvoient y être que comme plaignans, & non en qualité d'accuſés, ſes appréhenſions pour ſon mari étoient ſi délicates, & ſes eſprits avoient été tellement agités, qu'elle eut mille craintes, ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quand elle y fut arrivée, elle courut droit à la ſalle

où toute la compagnie étoit à dîner, ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit, ni où elle étoit.

Elle trouva ſon mari dans un tel état, & lut ſur ſon viſage une ſi grande ſatisfaction, qu'il ſe fit en elle une révolution ſinguliere; de ſorte que ſi on ne lui eût donné promtement un verre d'eau, elle alloit s'évanouir. Bientôt elle reprit ſa tranquillité, & au bout de quelque tems elle ſe mit à manger de bon appétit; auſſi étoit-ce ſon déjeûner.

Le Juge de paix la complimenta ſur ce qui lui étoit arrivé dans ce jour heureux. Elle le remercia beaucoup, imaginant qu'il vouloir parler de la liberté de ſon mari. Peut-être ce magiſtrat ſe ſeroit expliqué plus clairement, ſi le Docteur ne lui eût pas fait ſigne à propos. Cet homme prudent craignit que ſi on faiſoit bruſquement à Amelie cette découverte, on ne lui cauſât un ſaiſiſſement trop violent. Heureuſement la femme du Juge ne ſavoit pas aſſez bien la choſe pour en rien dire de plus, ſinon d'aſſurer la Dame qu'elle joignoit avec plaiſir ſon compliment à celui de ſon mari.

Amelie avoit alors une robe blanche très-propre qu'elle avoit retirée le jour même, & dont elle s'étoit habillée avec aſſez d'attention. Cette circonſtance, jointe à la ſatisfaction qu'on liſoit ſur ſes traits, de voir ſon mari délivré de captivité, la

rendit ſi charmante, qu'elle attira les yeux du magiſtrat & de ſa femme. Tous les deux convinrent dans le particulier qu'ils n'avoient jamais vu une ſi belle créature. Booth lui-même lui dit enſuite qu'il ne ſe reſſouvenoit qu'à peine de l'avoir vue auſſi belle qu'elle l'étoit ce ſoir-là.

La beauté d'Amelie, ou la réflexion ſur l'acte remarquable de juſtice qu'il venoit de faire, ou enfin quelqu'autre motif, remplirent le magiſtrat d'une bonne humeur extraordinaire, & ouvrirent à la fois ſon cœur & ſa cave. Il les régala ſi bien, & ils furent ſi contens les uns des autres, qu'Amelie, pour cette ſoirée ſeulement, confia ſes enfans aux ſoins de la femme chez qui ils logeoient, & la compagnie ne quitta la table qu'à plus d'onze heures.

Ils ſe ſéparerent alors. Amelie & Booth ayant été remis chez eux, ſe coucherent entre les bras l'un de l'autre; & Booth, ſuivant les conſeils du Docteur, ne jugea pas à propos ce ſoir de dire à ſa femme un ſeul mot de ſa grande affaire.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel l'Hiſtoire approche encore plus de ſa concluſion.

LE lendemain de fort bonne heure Amelie reçut la lettre ſuivante de Madame Atkinſon.

MADAME,

Le Chirurgien du Régiment dans lequel mon mari a ſervi en dernier lieu, m'a preſque fait perdre connoiſſance ce ſoir, en nous racontant une étrange hiſtoire. Il nous a dit que votre mari avoit été mis en priſon par un Juge de paix pour un crime capital. Pour l'amour de Dieu, Madame, apprenez-moi ce qui en eſt; ſi mon mari peut lui rendre quelques ſervices, tout foible qu'il eſt, il ſe fera porter dans une chaiſe, pour ſervir un confrere pour qui il a des égards, qu'il n'eſt pas néceſſaire de vous rappeler; ou ſi une ſomme de vingt livres ſterlings peut vous être utile, je vous la porterai demain matin, ſi-tôt que je ſerai habillée; car il eſt trop tard pour l'envoyer ce ſoir. Le Capitaine vous aſſure de ſes reſpects ſinceres; pour moi, je vous prie de me croire, ma chere Dame, votre très-

humble & très-affectionnée ſervante. F. Atkinſon.

Quand Amelie lut cette lettre à Booth ils furent également ſurpris tous les deux; elle de cet emprisonnement pour un crime capital, & lui de voir une telle lettre de la part de Madame Atkinſon; car il ne ſavoit pas encore que la réconciliation eût été faite entr'elles.

Amelie commença par ſatisfaire les doutes de Booth, & il en reſſentit un grand plaiſir, car il avoit réellement de l'affection & de la tendreſſe pour M. Atkinſon, qui à la vérité le méritoit ſi bien. Eh bien, ma chere, dit-il à Amelie en ſouriant, accepterons-nous cette offre généreuſe?

Fi donc! répondit-elle; non aſſurément.

Pourquoi non? s'écria Booth. Ce n'eſt qu'une bagatelle, & cependant elle nous ſera d'une fort grande utilité.

Mais, mon cher, repliqua-t-elle, conſidérez que ces pauvres gens ne peuvent s'en paſſer qu'avec beaucoup de peine.

Ils pourront bien s'en paſſer pendant quelque tems, dit Booth; & il faudra leur rendre promtement cette ſomme.

Quand le pourrons-nous, mon cher? dit Amelie. Conſidérez donc, mon cher Booth, notre malheureuſe ſituation. Je vous demande en grace que nous partions ſur le champ pour aller à la campagne, y vivre au pain & à l'eau, juſqu'à ce qu'il

qu'il plaiſe à la fortune de nous devenir plus favorable.

Je ſuis convaincu que ce tems n'eſt pas éloigné, dit Booth. Cependant permettez-moi de faire réponſe à Madame Atkinſon que nous deſirons d'avoir ſa compagnie auſſitôt pour le déjeûner.

Vous ſavez, répondit-elle, que jamais je ne vous contredis; mais je vous aſſure que mon inclination répugne à prendre cet argent.

Eh bien, s'écria Booth, laiſſez-moi agir pour cette fois ſeulement contre votre inclination. Alors il écrivit un petit billet à Madame Atkinſon, & le lui envoya ſur le champ. Quand cela fut fait, Amelie lui dit: je ſerai bien aiſe d'avoir Madame Atkinſon à déjeûner; mais je voudrois bien que vous me fiſſiez le plaiſir de refuſer ſon argent. Ne prenez du moins que cinq guinées. En vérité, cette ſomme eſt ſi peu conſidérable, que quand nous ne la payerions jamais, je pourrois du moins m'en conſoler. Les pauvres & les perſonnes généreuſes ſont les derniers du monde de qui je voudrois recevoir de pareilles faveurs.

Vous ne pouvez recevoir que des perſonnes généreuſes, s'écria Booth: & pour vous parler franchement, il n'y a guère de perſonnes généreuſes qui ne ſoient pauvres en même tems.

Que penſez-vous du Docteur Harriſon? dit-elle.

Je vous aſſure, repliqua Booth, qu'il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit riche. Le Docteur a un peu plus de ſix cent livres ſterlings de revenu, & je ſuis convaincu qu'il en donne plus de quatre. A la vérité, il n'y a guère d'hommes qui ſoient ſi économes que lui; cependant je ſuis certain que depuis le moment qu'il jouït de ſon bénéfice, il n'a jamais poſſédé à la fois cinq cent livres ſterlings. Conſidérez, ma chere Amelie, les dernieres obligations que nous avons à ce Gentilhomme; il ne ſeroit pas raiſonnable d'en attendre davantage à préſent. Ma demi-paye eſt engagée pour une année.... Comment donc vivrons nous?

De notre travail, répondit-elle: je ſuis en état de travailler, & aſſurément je n'en rougirai pas.

Et penſez-vous réellement que vous puiſſiez tenir à une telle vie?

Je ſuis certaine que j'y ſerois heureuſe, répondit Amelie. Et pourquoi pas moi auſſi bien que mille autres qui n'ont pas le bonheur d'avoir un tel mari pour leur rendre la vie délicieuſe? Pourquoi me plaindrois-je de la dureté de mon ſort, tandis que beaucoup d'autres qui ſont bien plus pauvres que moi, jouïſſent du leur? Mon exiſtence eſt-elle de quelque degré ſupé-

rieure à celle de la femme du plus honnête Laboureur ? N'ai-je pas participé à la même nature qui lui eſt commune ?

Mon Ange, s'écria Booth, je ſuis enchanté de vous entendre parler ainſi ; mais c'eſt par une raiſon que vous ne devinez guère : car je ſuis convaincu qu'une perſonne qui ſait ſupporter l'adverſité d'une maniere ſi héroïque, ſupporteroit la proſpérité avec la même grandeur d'ame ; car l'ame que la premiere ne peut point abattre, ne peut pas non plus être tranſportée par la derniere.

S'il eût plu au Ciel, s'écria-t-elle, de m'avoir mis à cette épreuve, je penſe & même j'eſpere que j'aurois toujours conſervé les mêmes ſentimens d'humilité.

Eh bien, ma chere, lui dit-il, il faut que je vous raconte un rêve que j'ai fait la nuit derniere. Vous ſavez que vous m'avez dit, il y a quelque tems, un des vôtres.

Faites, dit-elle, je vous écoute attentivement.

J'ai rêvé cette nuit, dit-il, que nous étions dans la ſituation la plus malheureuſe du monde ; réellement dans celle où nous étions hier matin, ou peut-être plus fâcheuſe encore ; que j'avois été mis en priſon pour dette, & que vous n'aviez pas ſeulement un morceau de pain pour donner à vos petits enfans qui mouroient de faim.

A la longue, (rien, comme vous ſavez, n'eſt ſi bruſque que les tranſitions dans les rêves,) le Docteur Harriſon vint me voir avec un viſage ſur lequel brilloit la joie & la ſatisfaction. Auſſi-tôt les portes de la priſon me furent ouvertes, & le Docteur Harriſon vous préſenta à moi, couverte d'un habillement, ſinon fort riche, du moins très-brillant; que vous me grondiez de reſter ſi long-tems. Soudain je vis paroître un caroſſe à quatre chevaux, dans lequel étoit une femme de chambre avec nos deux enfans. Nous montâmes à l'inſtant dans ce caroſſe, & prenant congé du Docteur, nous partîmes pour votre maiſon de campagne; car je rêvois qu'elle étoit à vous..... Je vous demande maintenant ſi ce ſonge étoit une réalité, & que le paſſage d'un état à l'autre fut preſque auſſi ſubit, le pourriez-vous ſupporter?

Amelie alloit lui répondre, quand Madame Atkinſon entra dans la chambre; & après quelques cérémonies préliminaires, elle préſenta à Booth un billet de banque qu'il reçut de ſa main, en diſant que bientôt il le lui rendroit: cette promeſſe fit un peu de peine à Amelie; parce qu'elle ne croyoit pas qu'il pût être en ſituation de la tenir.

Le docteur arriva bien-tôt après, & toute la compagnie ſe mit à déjeûner. Pendant tout ce tems, Madame Atkinſon les entre-

tint de l'hiſtoire des Médecins qui avoient viſité ſon mari, & fit de grands éloges de celui qui étoit venu le dernier, par les conſeils duquel Atkinſon avoit été entiérement rétabli, de ſorte qu'il ne lui reſtoit plus que la foibleſſe occaſionnée par la maladie.

Quand on eut pris le thé, Booth dit au Docteur, qu'il avoit raconté à ſa femme un rêve qu'il avoit fait la nuit derniere : j'ai ſongé, Docteur, qu'elle étoit revenue en poſſeſſion de ſes biens.

Fort bien, dit le Docteur; & ſi je ſuis un bon interprête, je crois que votre ſonge ſe vérifiera. A vous dire le vrai, j'ai un peu meilleure opinion des ſonges que n'en avoit Horace. Le vieil Homere dit qu'ils viennent de Jupiter. Quant au vôtre, j'ai toujours eu dans l'idée, même en veillant, que tôt ou tard cette friponnerie (j'ai toujours été convaincu que c'en étoit une) ſe développeroit un jour. Le même Homere, comme vous ſavez très-bien, Madame, dit-il, en ſe tournant vers Madame Atkinſon, dit: « Si Jupiter n'exerce pas » ſa vangeance ſur le champ, il la tire tou» jours à la fin; & les tranſgreſſions des » coupables retombent peſamment ſur leurs » têtes, & ſur celles de leurs femmes & » de leurs enfans."

Je n'ai pas les oreilles bien familiariſées avec le Grec, Monſieur, dit Madame At-

kinſon : je crois que je l'entendrois mieux dans l'Homere imprimé.

Je voudrois, ma chere enfant, dit-il à Amelie, que vous luſſiez un peu l'Ariſtote ou quelque Théologien Chrétien, pour y apprendre une doctrine dont vous aurez un jour occaſion de faire uſage; je veux dire, le pouvoir de ſupporter le plus rude de tous les combats, pour recevoir avec une tranquillité douce, & ſans aucune révolution violente dans votre ame, un paſſage bruſque à la proſpérité.

En vérité, s'écria Amelie, je croirois preſque, Docteur, que mon mari & vous avez quelque bonne nouvelle à me dire, en voyant que vous cherchez à m'y préparer de la même maniere. Autant que je crois me connoître moi-même, je puis répondre que je ſupporterois toute ſorte de proſpérité; & je m'imagine en avoir déja montré hier un échantillon : car je vous aſſure qu'il n'eſt pas au pouvoir de la fortune de m'éprouver par un paſſage auſſi ſubit de l'accablement à la joie, comme je l'ai été en voyant mon mari en priſon, & enſuite en liberté.

Eh bien, vous êtes une bonne fille, s'écria le Docteur; & quand j'aurai mis mes lunettes, nous allons en faire l'eſſai.

Alors le Docteur tira de ſa poche une gazette, & y lut ce qui ſuit.

Hier le nommé Murphy, Procureur fameux, & Solliciteur d'affaires, a été mis à Newgate, pour avoir falsifié & fabriqué un testament, par lequel un bien fort considérable a été enlevé depuis quelques années à son véritable Propriétaire.

Or il y a quelque chose de remarquable dans le paragraphe suivant; & c'est.... que cela est vrai. Mais tout est dit. On voit dans l'édition Dauphine de cette gazette une note remarquable sur le mot *véritable Propriétaire*. Le véritable Propriétaire de ce bien est une jeune Dame du plus haut mérite, dont le nom de fille est Harris, & qui depuis quelque tems est mariée à un bon garçon nommé le Lieutenant Booth. Les meilleurs Historiens nous assurent que les Lettres de la sœur aînée de cette Dame, qui prouvent manifestement la friponnerie, & qui développent toute l'affaire, sont entre les mains d'un vieux Prêtre appelé le Docteur Harrison.

Et cela est réellement vrai ? s'écria Amelie.

Oui, réellement & sincérement, s'écria le Docteur; tout le bien en entier: car votre mere vous a laissé la totalité; & il est aussi sûrement à vous, que si vous en étiez déja en possession.

Bon Dieu! s'écria-t-elle en se jettant à genoux, je vous rends graces..... Et alors se relevant, elle courut à son mari, & lui

dit en l'embraſſant: mon cher amour, je vous en fais mon compliment, & je dois vous le faire par reconnoiſſance; car vous êtes la ſource de ma joie. C'eſt pour vous principalement, & pour mes enfans, que je me réjouis de ce bonheur.

Madame Atkinſon ſe leva de ſa chaiſe, & ſauta de joie le long de la chambre, en répétant:

Ce jour heureux verſe ſur vous une félicité qu'aucun d'entre tous les Dieux n'auroit pu accorder aux déſirs de perſonne.

Alors Amelie s'aſſit ſur une chaiſe, dit qu'elle ſe ſentoit un peu foible, & demanda un verre d'eau. Le Docteur conſeilla de la faire ſaigner; mais elle le refuſa, diſant qu'elle avoit beſoin d'un ſoulagement d'une autre eſpece.... Elle pria alors qu'on lui amenât ſes enfans, qu'elle prit auſſi-tôt dans ſes bras; & ayant pleuré abondamment ſur eux pendant quelques minutes, elle aſſura qu'elle étoit ſoulagée. Après quoi elle reprit ſa tranquillité & ſon viſage ordinaires.

Ils dînerent tous enſemble ce jour-là, & l'après-dîné, tous, excepté le Docteur, allerent viſiter le Capitaine Atkinſon. Pour lui, il retourna chez le Baillif viſiter le malade, qu'il trouva fort tranquille, le Chirurgien l'ayant aſſuré qu'il n'étoit point en danger.

Le Docteur eut une longue conférence ſpirituelle avec Robinſon, qui l'aſſura d'un

repentir ſincere de ſa vie paſſée, & promit de paſſer le reſte de ſes jours d'une maniere tout-à-fait différente, & de faire à la ſociété toute la réparation qu'il pourroit pour ſes fautes, en livrant à la Juſtice le plus grand des coquins. Il y avoit une circonſtance qui plut beaucoup au Docteur, & lui fit conclure, que, quoique Robinſon ſe fût laiſſé corrompre par ſon ancien maître, il n'avoit pas le caractere naturellement mauvais. Ce fut que Robinſon déclara avoir été principalement engagé à découvrir le tout, par l'avanture dont il avoit été témoin chez l'uſurier, & par la miſere où Booth & ſa famille étoient réduits, miſere dont il avoit été l'inſtrument.

Le lendemain Booth & Amelie, à la priere du Docteur, dînerent chez le Colonel James & ſa femme, où ils furent reçus avec beaucoup de politeſſe; & tout fut accommodé, ſans que Booth eût ſu un ſeul mot du défi, même juſqu'à préſent.

Le Docteur inſiſta fortement à ce qu'on s'aſſurât de Miſſ Harris; & dit que ſi elle étoit ſa ſœur, il la livreroit à la Juſtice. Il ajouta encore, qu'il étoit impoſſible de la ſauver & de ſuivre l'affaire ou de recouvrer ſon bien. Amelie à la fin demanda un délai de vingt-quatre heures, pendant lequel tems elle écrivit une Lettre à ſa ſœur, pour l'informer que tout étoit découvert, qu'elle couroit riſque d'être arrêtée; qu'ainſi

elle lui conſeilloit de ſe ſauver, avec pleine aſſurance que jamais elle ne la laiſſeroit dans le beſoin. Elle lui envoya cette Lettre par un exprès, & elle eut un heureux ſuccès. Car Miſſ Harris ayant reçu du Procureur des informations ſuffiſantes ſur le même ſujet, partit auſſi-tôt pour Pool, & de-là pour la France, emportant avec elle tout ſon argent, la plupart de ſes hardes, & quelques bijoux. Elle avoit auſſi fait un ballot de l'argenterie & des bijoux pour la valeur de 2000 livres ſterlings & plus: mais Booth, à qui Amelie avoit communiqué la Lettre, l'en empêcha, en ordonnant à un homme qui alla avec le commiſſionnaire, & qui étoit un Sergent des Gardes à pied qu'Atkinſon lui avoit procuré, de laiſſer aller la Dame où il lui plairoit, à condition de ne rien emporter que ſes habits, qu'il auroit grand ſoin de viſiter. Ces ordres furent exécutés ponctuellement, & Miſſ Harris fut contrainte de s'y ſoumettre.

Deux jours après que l'oiſeau fut échappé, il arriva un ordre du Lord Chef de Juſtice de l'arrêter. Mais le meſſager arriva avec la nouvelle de ſa fuite, à la grande ſatisfaction d'Amelie, & par conſéquent de Booth: & au fond le Docteur n'en fut pas fort fâché.

Huit jours après, Booth & Amelie avec leurs enfans, le Capitaine Atkinſon & ſa femme, partirent tous enſemble pour ſe

rendre à la maiſon d'Amelie, où ils arriverent au milieu des acclamations de tous les voiſins, qui donnerent des démonſtrations publiques de leur joie.

Ils trouverent la maiſon toute préparée pour les recevoir, par les ſoins du vieux Sergent, ami d'Atkinſon; & la vieille Nourrice d'Amelie prépara un bon dîner. Cette bonne femme fut accueillie avec le plus grand reſpect par ſon fils & ſa fille, bien careſſée par Booth & ſa femme; & elle mangea à table avec eux tous par ordre exprès d'Amelie. On vit peut-être alors raſſemblés au même repas les meilleurs gens du monde, & les plus heureux.

CHAPITRE IX.

Concluſion de l'Hiſtoire.

AYant conduit notre Hiſtoire dans le précédent chapitre juſqu'à ſa concluſion, du moins par rapport aux points auxquels nous préſumons que les Lecteurs prenoient le plus d'intérêt; nous tâcherons dans celui-ci, qui ſervira d'épilogue, de ſatisfaire ſa curioſité ſur ce qui arriva depuis aux principaux perſonnages qu'on a vu paroître dans différens tems ſur la ſcène.

Le Colonel James & ſa femme, après avoir vécu enſemble quelques années aſſez doucement, convinrent enfin de vivre auſſi poliment, mais ſéparés l'un de l'autre. Le Colonel a toujours depuis gardé Miſſ Mathieu; & quoiqu'elle ſoit devenue laide & extrêmement graſſe, il en eſt ſi fou & tellement enthouſiaſmé, qu'il ſouffre qu'elle le traite de la maniere la plus tyrannique.

Il donne à ſa femme une penſion de 800 livres ſterlings, au moyen de quoi elle partage ſon tems entre Tunbridge, Bath & Londres, & paſſe régulierement neuf heures de la journée à jouer aux cartes. Son revenu eſt augmenté depuis peu, au moyen de 3000 livres ſterlings que lui a

laiſſé ſon frere le Colonel Bath, qui fut tué en duel, il y a environ ſix ans, par un Gentilhomme, qui eut la hardieſſe de lui dire qu'il n'étoit pas de même avis que lui.

Le noble pair & Madame Elliſon ſont morts tous les deux depuis quelques années, des ſuites de leurs paſſions favorites. Madame Elliſon a été martyre de ſa paſſion pour le vin, & le Lord victime de ſes amours, dont les ſuites l'ont précipité dans le tombeau, à moitié pourri avant que d'être enterré.

Le Procureur Murphy fut traduit devant le grand Baillif, où, après avoir chicané ſur le ſens d'un acte de Parlement fort clair, il fut enfin convaincu du crime de faux, & bientôt après pendu à Tyburn.

Le témoin parut pendant quelque tems avoir changé de vie, & Booth lui fit une petite penſion. Après quoi il retourna à ſes habitudes vicieuſes, vola ſur le grand chemin, & ayant été pris, il finit comme ſon ancien maître. Tant il eſt vrai que les hommes dont les mœurs ſont une fois entierement corrompues, ont beau donner quelques ſignes d'amendement, ils retournent preſque toujours dans les ſentiers obſcurs du vice.

A l'égard de Miſſ Harris, elle a vécu trois ans à Boulogne rongée de remords;

elle y recevoit tous les ans une penſion de cinquante livres ſterlings de ſa ſœur, à qui le Docteur Harriſon eut toutes les peines du monde à perſuader de ne pas lui en donner cent; & enſuite elle mourut de la façon la plus miſérable.

M. Atkinſon mène avec ſa femme une vie heureuſe, quoique quelquefois il ſoit obligé de rendre des hommages à ſon entendement & à ſon ſavoir ſupérieur. Il s'y ſoumet avec joie, & elle paye ſa tendreſſe de retour. Ils ont deux beaux enfans, dont ils ſont également épris. Il a été avancé depuis au rang de Capitaine; & l'été dernier lui & ſa femme ont paſſé trois mois à la campagne chez Monſieur & Madame Booth.

Le Docteur Harriſon eſt devenu fort vieux; il eſt aimé & reſpecté de tous ſes paroiſſiens & de tout ſon voiſinage. Il partage ſon tems entre ſa paroiſſe, ſon ancienne ville, & la campagne de Booth. Il a eu dans ce dernier endroit, il y a deux ans, une légere attaque de goutte, la premiere qu'il ait encore éprouvée. Pendant cette maladie, Amelie lui a ſervi de garde, & ſes deux filles aînées lui ont tenu compagnie ſucceſſivement pendant une ſemaine entiere. L'aînée de ces filles, qui ſe nomme Amelie, eſt ſa bien aimée: c'eſt le portrait de ſa mere; &, l'on croit que le Docteur ne l'a point oubliée dans

ſon teſtament : car il a déclaré qu'à l'exception de quelques legs aux pauvres, il laiſſera toute ſa fortune aux enfans d'Amelie.

A l'égard de Booth & Amelie, la fortune ſemble les avoir dédommagés amblement des mauvais tours qu'elle leur a joués pendant leur jeuneſſe. Ils ont toujours depuis le dernier acte de cette Hiſtoire, joui d'un cours non interrompu de ſanté & de bonheur. Six ſemaines après la premiere arrivée de Booth à la campagne, il eſt venu à Londres & a payé toutes ſes dettes ; & après y avoir ſéjourné deux jours ſeulement, il eſt retourné à ſa campagne, & ne s'en eſt jamais éloigné depuis de plus de dix lieues. Il a deux fils & quatre filles. L'aîné des garçons, celui qui a figuré dans cette Hiſtoire, ne fait que ſortir de l'Univerſité ; c'eſt un des plus aimables & des meilleurs écoliers de ſon tems. Le ſecond va aller à l'Univerſité : on le deſtine pour l'Egliſe, comme il paroît le ſouhaiter. La fille aînée eſt une femme faite ; mais il ne faut pas parler de ſon âge. On lui a propoſé dernierement en mariage un jeune homme fort riche; elle n'a jamais voulu le voir qu'une fois : car dit-elle, le Docteur Harriſon dit qu'il n'eſt pas lettré ; Je ſuis ſûre qu'il ne peut pas avoir un bon caractere. La ſeconde fille eſt de trois ans plus jeune que ſa ſœur

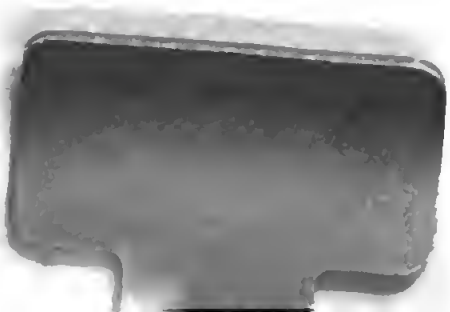
aînée ; & les autres ſont encore enfans.

Si Booth a eu depuis quelque infortune, ç'a été de voir qu'un de ſes enfans a eu pendant deux ans une humeur violente qui lui étoit venue de ſa nourrice ; mais les eaux de Glaſtonbury l'ont parfaitement guéri.

Amelie eſt toujours pour ſon âge la plus belle femme d'Angleterre. Booth dit ſouvent lui-même qu'elle eſt auſſi belle que jamais. Rien ne peut égaler la douceur & la ſérénité de leur vie. Amelie m'a déclaré l'autre jour, qu'elle ne ſe rappeloit pas d'avoir vu ſon mari une ſeule fois de mauvaiſe humeur depuis dix ans : & ſur ce que je lui repliquai que je n'en étois pas étonné, puiſqu'il avoit la meilleure des femmes, elle me répondit en ſouriant, qu'il étoit bien juſte qu'elle le fût, puiſqu'il l'avoit rendue la plus heureuſe.

Fin du troiſieme & dernier volume.

05637263



Digitized by Google